



PRESQU'ILE GUERANDAISE

HORIZONS DE FRAN

Pour l'Office breton de Tourisme,

avec l'expression

de ma très cordiale sympathie,

**PRESQU'ILE
GUÉRANDAISE**

Pierre de la Roche
—

13 août 1952.

PIERRE DE LA CONDAMINE

PRESQU'ILE
GUERANDAISE

*avec quatre-vingt-dix-huit
héliogravures*

HORIZONS DE FRANCE
PARIS

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés.
Copyright by « Horizons de France » 1952.*



Paludière et sa gède.

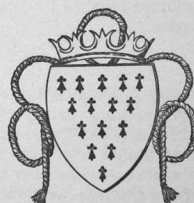
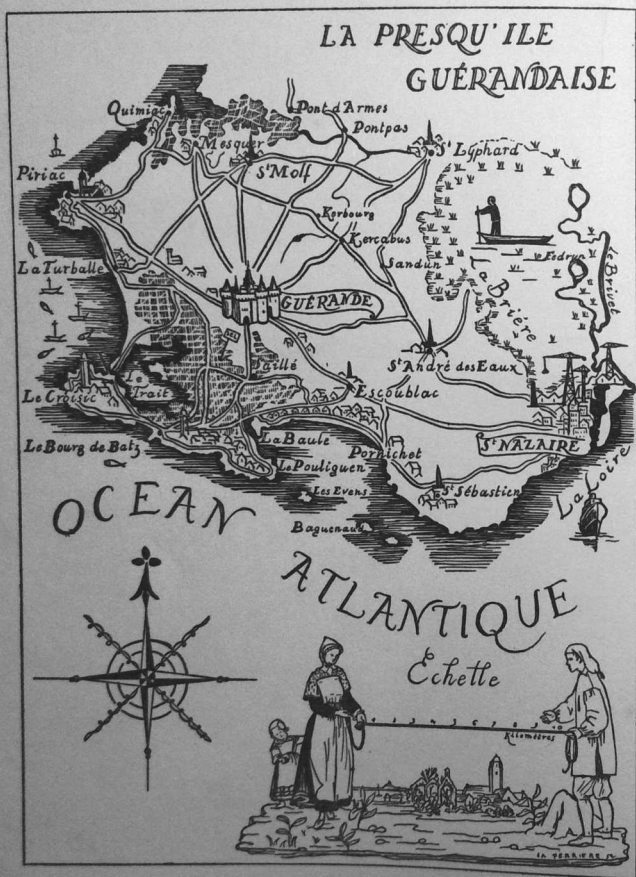
CL. ALEX BERNARD



Petites paludières.

Lithographie de H. Laloue, à «Galerie armoricaine» (1844).
CL. HORIZONS DE FRANCE

I
NOTRE PRESQU'ILE



Lorsqu'en 1532 la Bretagne a cessé d'être une nation pour devenir une province française, elle est restée une patrie : patrie de race pour les uns, d'adoption pour les autres ; mais aussi patrie de sentiment pour une foule de personnes qui, l'ayant visitée, l'ont aimée jusqu'à devenir à jamais ses fervents.

Terroir d'une race robuste et gaie, laborieuse et mystique, cette patrie bretonne est une réunion de contrées ayant gardé chacune sa personnalité propre. Du pays de Léon à

Brocéliande, et de la Cornouaille au pays de Retz, se compose une belle mosaïque aux couleurs harmonieusement juxtaposées. Mosaïque vivante que l'Océan étirent, que la lande parfume, où l'histoire et la légende se tendent la main.

La Presqu'île Guérandaise est un de ces « pays ». Le plus fréquenté et, en proportion, le moins connu. Sa personnalité est attestée par la géographie, par l'histoire, par l'œuvre de la nature et par celle des hommes.

Il suffit d'en examiner la carte : la Presqu'île Guérandaise se détache dans un encadrement absolu de frontières naturelles. Alors qu'un ciseau d'une merveilleuse fantaisie a découpé ses avancées maritimes, son assise continentale semble forte. Simple apparence. Tout son versant est côtoyé la Grande Brière qui, loin de souder, isole. Mieux qu'une mer intérieure que des barques pourraient sillonner, cet immense marais est le plus inviolable des remparts. Il s'épanche vers l'estuaire de la Loire, s'y déverse par l'étier de Méan qui borne la Presqu'île au sud-est. Reste, au nord, un isthme marécageux de cinq à six kilomètres, qui s'étrangle entre le fjord de Pont-d'Armes et le bourg de Saint-Lyphard, riverain de la Brière.

Partout ailleurs, c'est l'Océan qui donne au pays ses lisières en lui façonnant un profil aux aspects contrastés. Un socle de hautes falaises — lui-même petite presqu'île après avoir été île — projetée, de part et d'autres de ses pointes du Croisic et de Pen-Château, gigantesques éperons de roc, deux vastes arcs de plage et de dune, incurvés de Pen-Bron à la pointe du Castelli et du Pouliguen à Pornichet. Puis, à l'approche et au delà de Piriac (vers le nord-est), comme entre Pornichet et Saint-Nazaire (vers le sud-est), la falaise rocheuse réapparaît, enserrant d'autres plages, moins importantes, et de nombreuses criques.

La Presqu'île Guérandaise est donc une région bien définie, suffisamment protégée pour qu'on veuille y discerner une existence à part, les traces d'un passé qui peut-être s'efface plus lentement qu'ailleurs. Comment ne serait-on pas curieux de connaître ce que fut, à travers les siècles de convoitise et d'aventure, ce fier bastion posté à l'embouchure de la Loire, à conquérir ou à défendre ? connaître ceux qui y imposèrent leurs armes, y installèrent leurs coutumes, y publièrent leur foi ? — ce qu'en fit aussi l'Océan, grand régisseur de sa fortune ?

Deux façons d'y pénétrer.

Le parcours classique — celui du rail et du pneu — longe la Loire maritime, traverse Montoir-de-Bretagne, petite ville entre fleuve et Brière, enjambe l'étiér de Méan et aboutit à Saint-Nazaire. Ateliers aux verrières éclaboussées de soleil, armatures métalliques des grues « Titan » ; hautes silhouettes des navires que l'on achève de construire : ce pays où le touriste va quêter la joie de vivre, offre d'abord le spectacle d'une cité hier ravagée par le ciel et qui ne cesse de bâtir pour la mer. Tandis que le chemin de fer poursuit vers Le Croisic, le chemin de pierre se déploie en éventail selon un axe Saint-Nazaire-Guérande-Piriac, artère médiane qui parcourt une ligne de crêtes et, passée la butte de Kerquessaud, sépare la zone maritime et salicole de la zone rurale.

L'autre accès franchit l'isthme de Pont-d'Armes vers Guérande : région de moulins abandonnés, qui se dressent comme de vieux fantômes ; de manoirs enfouis ; d'étangs cachés et de dolmens : région secrète qui se laisse ignorer car, pour elle, la grand'route est une étrangère. Soudain, ceinturée de ses remparts, voici Guérande. Au cœur de la Presqu'île, voici la ville aux quatre portes voûtées dont chacune indique une voie ; l'étoile à quatre branches désignant les points cardinaux ; Guérande, mi-paysanne, mi-paludière ; Guérande, sanctuaire du passé.

Deux villes-clés : Guérande, la ville qui songe ; Saint-Nazaire, la ville qui crée ; celle qui maintient et celle qui entreprend ; Guérande, la cité martyre de la guerre de Succession de Bretagne ; Saint-Nazaire, la cité martyre de la deuxième guerre mondiale.

L'effondrement de l'empire romain avait donné le signal des grandes migrations. Arrivés de Bretagne insulaire, solidement établis dans la péninsule armoricaine, à l'ouest d'une ligne Vannes-Saint-Brieuc, les Bretons vont porter de vigoureux coups de boutoir en territoire gallo-franc. Au VI^e siècle, le comte Waroc'h franchit la Vilaine et occupe la Presqu'île. Celle-ci après avoir été vénète et romaine, n'est plus qu'un pays sans nom, maintes fois saccagé par les hordes errantes, un pays en ruines et en friches qui attend un chef, réclame des constructeurs, aspire à retrouver une âme. Les Bretons s'y fixent. Ils y édifient une capitale, Guérande qui, dès les premiers siècles du moyen âge, témoigne, par sa



Bourgneuf. Les marais salants.

CL. JACQUES CHOLET



Saillé. Les marais salants vus d'avion.

CL. ALEX BERNARD



Saillé. Les marais salants.

CL. ALEX BERNARD

prospérité et par son lustre, de la renaissance et de l'essor de la Presqu'île au sein de la nation bretonne.

Après l'éclosion architecturale du xv^e siècle, qui dote le pays de ses plus beaux vaisseaux de pierre, autre essor : aux xvi^e et xvii^e siècles, Le Croisic devient l'une des premières villes maritimes de Bretagne. Des états baltes et de la Norvège au Portugal et à l'Espagne, des voiles de toutes nations convergent vers ses bassins. Elles apportent des blés et des bois, des draps, du fer, du charbon, des rogues et des frises ; puis chargent à pleins flancs les sels et les vins de la contrée. A la même époque, Le Croisic, tout en armant ses corsaires, fournit aux escadres des ducs de Bretagne, puis des rois de France, un puissant concours.

La seconde moitié du xix^e siècle voit Saint-Nazaire établir sa primauté océane : avènement lié à celui de l'industrie géante et des grands parcours ferroviaires et transatlantiques. Ainsi se métamorphose une bourgade de pêcheurs, promue relais entre l'Europe et les Amériques, port de transit, ville de chantiers où s'ouvre le flot à la neuve étrave.

Mais le xix^e siècle est aussi celui du romantisme. On demandait un jour à Rémy de Gourmont quelle était la plus remarquable découverte du siècle. Sans hésiter, il répondit : « C'est la mer ! ». Rien de plus vrai. La mer est devenue un thème favori d'inspiration, et les citadins veulent aller jusqu'à elle. En hâte le monde a chaussé le fer dont les nouvelles bottes de sept lieues conduisent partout, jusqu'aux rembarbes des navires en partance, jusqu'aux rivages vantés par les poètes. Les médecins recommandent le séjour des plages. Enfin — autorité suprême — la mode l'ordonne ! Le destin de cette vogue, qui débute sensiblement sous le second Empire, allait être de s'amplifier jusqu'à s'incorporer aux mœurs. La Presqu'île Guérandaise lui devra, avec cette vie estivale intense que l'on sait, l'une des capitales du tourisme français et international : La Baule.

A ceux qui vont y chercher la santé, à ceux qui lui demandent une saison — ou simplement un dimanche — de détente heureuse ; à ceux qui, l'ayant connue, y reviennent comme des enfants émerveillés, à tous la Presqu'île Guérandaise présente son bel écriin au souvenir que chaque jour élabore.

C'est le pays de la lumière et le pays du vent. Rien de la Normandie aux brouillards denses, ni du Languedoc ou de la Provence aux couleurs violentes et aux effets durement contrastés. A mi-distance entre le nord et le midi de la France, la région de Guérande est toute en demi-teintes et en nuances. Ce n'est même plus la lumière tendre et dorée du Val de Loire. Celle de la Presqu'île est cristalline, nacrée : au Croisic et sur les marais salants, l'atmosphère est la plus rutilante des parures.

C'est la région de la brume et du soleil. D'une brume sans opacité où l'éclat du soleil se tamise. Ailleurs, elle cache ; ici elle valorise. Délicat élément de beauté, elle est au soleil ce que le voile de tulle est au regard de la jeune mariée.

Par ce jeu de l'or dans les gris légers modérant l'azur, la baie du Pouliguen renouvelle, chaque matin d'été, un spectacle de roi. La moindre vaguelette brasille telle une rivière de diamants. Et cette splendeur n'a d'égale que celle d'un crépuscule de feu sur la saline : ce flamboiement qui s'irise, s'apaise et vire à la nuit dans le miroir des marais.

Chez nous, la lumière choisit septembre et souvent les premières semaines d'octobre pour célébrer ses plus divines fêtes, se révéler dans son incomparable aura et dans un luxe inouï de gammes. L'air prend alors une transparence, une ductilité qu'il n'a en aucune autre période de l'année.

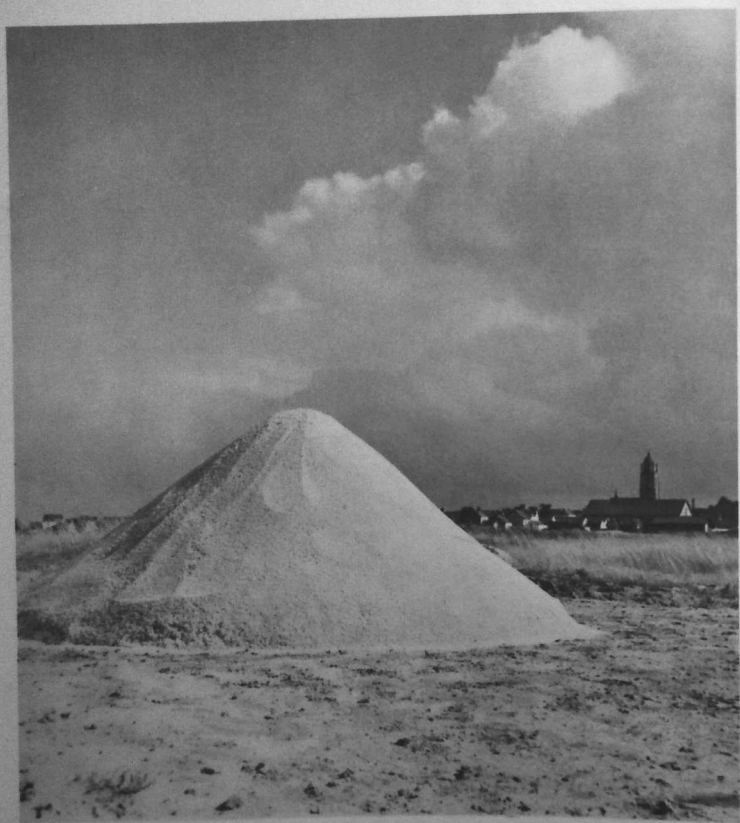
C'est la saison où la vigne vierge empourpre la clôture et la maison ; où l'homme des terres, avec son char à bœufs, vient récolter le goémon sur les plages. Après le massif et bruyant exode des touristes, voici l'homme des temps du silence et de la solitude. On entend la parole lancée aux bêtes, l'essieu et le timon qui craquent. Puis, au pas lent de l'attelage, disparaît la brune et luisante cargaison, laissant deux sillons creusés dans les sables. C'est la saison où, dans les rochers, mouettes et goélands viennent conférer et, tout à coup, jetant leur cri, prennent leur envol comme de gros flocons de neige qui rejoindraient le ciel. Saison où, entre Batz et Guérande, paludiers et paludières s'affairent allégrement autour des mulons qui scintillent ; où, sur l'Océan, les voiles multicolores sont les étendards bigarrés de cette apothéose. Enfin, quand le sel est engrangé, c'est, à Saillé, la fête de Saint-Clair : fête du vin nouveau ; fête des châtaignes que l'on puise dans les gèdes ; fête où le biniou anime les danses.

Pays du vent. Oui, le vent est à l'aise sur la lande rase aux maigres boqueteaux. Il est la grande voix du pays, ses grandes orgues aux improvisations tour à tour stridentes, diffuses ou chuchotées. Maître de l'Océan, il est celui de la Presqu'île. Tempête : un combat, certes, mais un combat en dentelles ! Dentelles immuables de nos vieux rochers ; dentelles fugitives de la vague. Les pointes du Castelli, du Croisic et de Pen-Château, et cette étonnante pointe de Chémoulin, immense chaos de blocs effondrés, sont les grands rendez-vous de ces batailles dans tout leur panache, dans leurs plus brillants feux d'artifice.

Mais nous n'aimons pas moins entendre la chanson du vent dans les pins isolés, tourmentés, des falaises, ou groupés, bien défendus par leur nombre, dans le bois d'Amour ; — le vent dans le sombre cyprès, le tamaris glauque, le feuillage argenté du buisson ; — le vent dans nos campagnes guérandaises, sur nos étangs, sur les rondes émergences de nos granits ; — le vent dont le pas de satin glisse sur nos bruyères fleurissantes ; — le vent qui mêle à la senteur de l'embrun, les arômes plus subtils de l'œillet et de l'immortelle, de la résine et du sel ; — le vent ivre de ce bouquet de la Presqu'île, parfum qui vous saisit, vous empoigne et dont vous n'oubliez jamais la nostalgique fragrance.



Paludier.



Bourg-de-Batz. Un mulon de sel.

CL. JACQUES CHOLET

II

*UNE PETITE PATRIE
DANS LA GRANDE HISTOIRE*

...Jusqu'aux temps du Drakkar

IL y a environ mille huit cents ans, celui qui parcourait les coteaux et les rivages de la Presqu'île, rencontrait ici et là de somptueuses villas. C'était le même océan, la même lumière qu'aujourd'hui. Rome avait imposé sa domination à la Gaule. Et ce règne absolu résultait d'une grande victoire navale exploitée au maximum.

Que s'était-il passé ?

L'an 57 avant Jésus-Christ, Publius Crassus, lieutenant de Jules César, avait soumis les peuplades armoricaines. Mais ce succès, redoutable pour beaucoup à l'effet de surprise, avait été trop rapide, et la principale des peuplades soumises, celle des Vénètes, restait trop puissante.

Les Vénètes occupent tout le versant atlantique de l'Armorique ; le territoire qui deviendra plus tard le pays de Guérande leur appartient donc. Ils ont su profiter de leur position géographique pour conquérir sur mer le premier rang. Une flotte considérable assure la prospérité de leurs entreprises commerciales, particulièrement actives avec l'île de Bretagne. Sur le plan politique, leur force va de pair. Comment une telle nation aurait-elle tardé à secouer un joug mal assuré ?

La rébellion des Vénètes plaçait Rome dans une situation des plus graves : risque de perdre toute la Gaule. Déjà diverses peuplades d'Armorique s'insurgeaient. Mais avant de s'en remettre au sort des armes, Jules César devait disposer d'une flotte de l'ordre de celle de son adversaire. Il en était loin. En hâte il fit construire, se procura d'autres navires auprès de peuplades amies de Rome et rassembla le tout dans l'estuaire de Loire sous le commandement de Brutus.

Sortant de la bouche du fleuve, celui-ci longea les côtes vers le nord, et bientôt fut aux prises avec les Vénètes. Pendant ce temps, Jules César en personne, à la tête de ses légions, avait réalisé, par voie terrestre, un mouvement analogue, de sorte que, du haut des coteaux avoisinant le littoral, il fut à même d'assister aux opérations navales.

Il a décrit cette mémorable bataille dans ses *Commentaires*. Seul n'a pas été précisé le lieu exact où Romains et Vénètes s'affrontèrent. On en est réduit aux conjectures. Certains ont cru pouvoir désigner les parages de Port-Navalo ; d'autres ont situé ce théâtre maritime plus

au sud, dans les eaux de la Presqu'île Guérandaise et, selon Kerviler, César devait être posté quelque part sur les collines qui se déploient en cirque de Guérande à Pornichet, par Careil et Escoublac. En réalité, personne n'en sait rien, à quelques lieues marines près. Par contre, l'évolution du combat est parfaitement connue.

Première phase : les Vénètes ont l'avantage ; la tactique des Romains paraît incertaine ; ils envisagent de se replier. Soudain le vent tombe. Deuxième phase : sur un Océan placide comme un lac, les navires romains, plus légers, plus maniables, manœuvrent à la rame, se rapprochant des Vénètes immobilisés sous leurs voiles inutilisées. Armés de faux, les équipages de Brutus coupent les cordages et lacèrent les voiles de leurs ennemis, empêchés de fuir au cas où le vent reviendrait. Au crépuscule, la flotte vénète n'existait plus.

Après le désastre de son Armada, Philippe II dira qu'il lui avait été impossible de vaincre la tempête. Le chef de l'escadre vénète, lui, n'avait pu vaincre l'indifférence des flots.

La répression romaine fut impitoyable. On massacra les élites ; la plupart des hommes valides subirent la déportation ou l'esclavage ; quelques-uns réussirent à se concilier les bonnes grâces du vainqueur ; les autres... « prirent le maquis » et rejoignirent Vercingétorix qui organisait une résistance dont tout écolier a appris l'issue.

**

En des temps qui précédèrent de très loin l'avènement de Rome, la Presqu'île Guérandaise avait connu d'autres civilisations. L'âge de la pierre, en sa période néolithique, y érigea une foule de monuments, les uns de caractère funéraire, les autres de caractère divin, mais qui tous doivent être attribués aux Ligures, nom générique des populations les plus anciennes de la Gaule. En 1913, Henri Quilgars, historien de la Presqu'île, y recensait plus de cent dolmens et menhirs, deux cromlechs, deux alignements et quantité de sépultures sous roche.

La paix romaine fut pour l'Armorique une ère de prospérité qui dura plus de deux siècles.

En Presqu'île Guérandaise, les Romains fondent de nombreux établissements, parmi lesquels la cité maritime de *Brivates Portus*, à l'emplacement du futur Saint-Nazaire. Des voies sillonnent la contrée en tous sens : de Saint-Nazaire, une chaussée s'élance vers la Vilaine en contournant la Brière. Une grande artère, qui relie Saint-Nazaire à Piriac, est doublée jusqu'à Clis par un autre chemin plus rapproché du littoral. De Piriac, une route s'échappe vers l'isthme de Pont-d'Armes que franchissent plusieurs autres voies qui assurent la jonction avec le sud de la Presqu'île.

Dès le milieu du III^e siècle, commence la longue décadence de



Bourgneuf-Batz. Le moulin de la Masse et Kerdréan. De génération en génération ce chemin est resté le même : il dessert le village, le moulin, la saline.
CL. JACQUES CHOLET



Manoir de Kercabus.

CL. ALEX BERNARD

L'étang et le moulin de Kercabus dans la lande mélancolique.

CL. ALEX BERNARD



l'Empire. L'opulence fait place à la misère, aggravée par l'apparition des barbares. La dévastation et l'incendie désolent les côtes de l'Armorique. Au début du ^v^e siècle, la civilisation gallo-romaine achève de sombrer.

**

Mais une force neuve, génératrice d'un ordre nouveau, est apparue.

L'existence de sièges épiscopaux est prouvée dès le ^{iv}^e siècle à Nantes, et dès le ^v^e à Vannes et à Rennes. Au ^{iv}^e siècle, saint Hilaire de Poitiers, allant vers la Vilaine, s'arrête à *Aceracus* (Assérac), instruit, baptise et bâtit ; la région guérandaise lui doit sa première paroisse. Entre 430 et 448, saint Germain d'Auxerre fonde l'église et le bourg de Saint-Molf. Au ^{vi}^e siècle, à Merquel, une chapelle est dédiée à saint Médard, évêque de Nyon et de Trèves. Puis les moines de l'abbaye de Saint-Lyphard de Meung s'établissent sur la voie romaine qui longe la Brière. A la même époque, on revendiquerait pour saint Aubin, évêque d'Angers, un rôle dans l'évangélisation du pays. Le ^{vi}^e siècle ne se termine pas sans qu'à l'embouchure de la Loire un oratoire ait été placé sous l'invocation de saint Nazaire. D'étape en étape, la Presqu'île se christianisait.

Un autre événement devait la transformer : l'arrivée des Bretons. Refoulés de l'île de Bretagne sous la poussée des Saxons, ils émigrent par clans. La plupart vont chercher asile en Armorique ; au besoin, ils s'y imposent. Bientôt, ils y constituent un groupe ethnique important, surtout dans la partie occidentale de la péninsule. Au fur et à mesure que s'accroît leur potentiel humain, les Bretons étendent leurs territoires vers l'est, cherchant à y précéder ou à en refouler les Francs, nouveaux venus dans tout le reste de la Gaule.

Au ^{vi}^e siècle, le chef breton Waroc'h, qui s'est emparé de Vannes (579), entreprend de hardies randonnées dans les pays de Rennes et de Nantes. L'une de ses incursions a pour objectif la Presqu'île Guérandaise. Les Bretons y resteront, s'y aménageant une enclave incorporée au Broërec, ou domaine de Waroc'h : le pays de Vannes.

Bref, à la fin du ^{vi}^e siècle, les Bretons occupaient la plus grande partie de l'ancienne Armorique qui, dès lors, fut appelée Bretagne.

Hors cette zone d'intégration primitive, le pays de Nantes, non plus que celui de Rennes, n'étaient pas encore britannisés. De nos jours, il est rare qu'un Nantais se dise Breton, alors que tout habitant de Guérande, du Croisic ou de Batz se déclare tel. La Presqu'île témoigne d'ailleurs d'une imprégnation bretonne inégale. A l'est d'une ligne droite qui, sur la carte, irait approximativement de Pornichet à Saint-André-des-Eaux, presque tous les noms de villages et de hameaux ont gardé leur origine gallo-romaine, tandis qu'à l'ouest de la même ligne ils sont presque tous bretons.

En s'assurant dans la Presqu'île une excellente position stratégique entre Loire et Vilaine, Waroc'h fut bien aise d'y découvrir le vin et le sel. Pour abreuver une armée conquérante, le jus de la treille n'est jamais méprisé. Quant au sel, on le récoltait de toute antiquité. Avant les Romains, premiers auteurs de nos marais salants, les Gaulois remplissaient d'eau de mer de petits récipients cubiques en argile très fine et à orifice rectangulaire : les cristaux s'y déposaient sous l'action du soleil.

Pays de cocagne ? Certes non. Dans le reflux de toute civilisation, il avait trop été foulé. Autour des murs calcinés des belles villas romaines, la ronce envahissait le labour. Ce spectacle aurait si vivement frappé Waroc'h et les siens, qu'ils nommèrent le pays *Gwen Ran* ou *Wen Ran*, c'est-à-dire *Pays Blanc*, pays en friche, pays inculte.

Quoique fréquemment admise et autorisée par Quilgars, cette étymologie ne paraît pas tout à fait satisfaisante. En effet, elle a recours à une signification transposée du mot *gwen*. Si les Bretons avaient voulu dire « friche », « ruine », ou exprimer une idée s'y rapportant, leur langue le leur permettait sans faire appel à une image impropre. Nous préférons, pour notre part, admettre *Pays Blanc* dans son sens littéral qui désigne à la perfection le pays du sel ! A l'appui de cette opinion, on citerait, en lisière du marais salant, deux noms blancs comme sel : Le Pouliguen et Queniguen. De plus, l'appellation de *Wen Ran* semble avoir été plus spécialement réservée à la partie salicole de la Presqu'île (Plebs *Wen Ran*, *Bro Wen Ran*), partie limitée vers la mer par Batz *Wen Ran* ; une autre subdivision territoriale étant le Plebs *Keriac*.

Pour conclure, le nom de *Wen Ran* aurait d'abord été celui de Guérande, première création urbaine des Bretons en Presqu'île et capitale du marais salant ; puis celui du pays des paludiers ; enfin, par extension, le nom de toute la Presqu'île.

Quoi qu'il en soit, le *Wen Ran* était un pays souffrant, un pays à relever. A côté de la force spirituelle et civilisatrice de l'Eglise, les Bretons feront concourir la force militaire et politique.

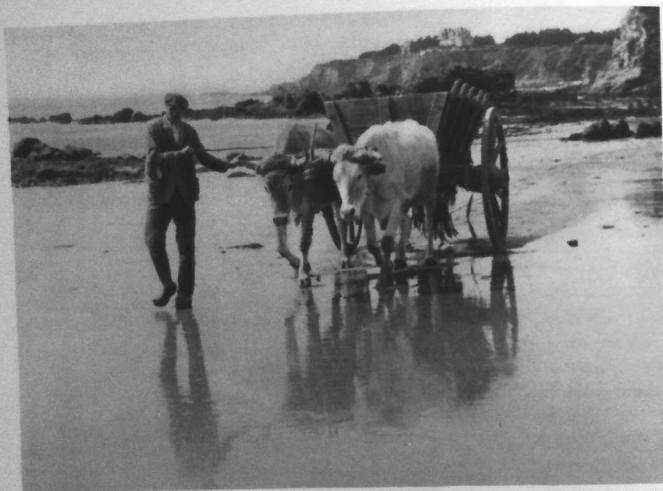
Bien qu'ils fussent chrétiens (le christianisme avait pénétré dans l'île de Bretagne avant l'exode), les hommes de Waroc'h étaient de rudes soldats d'une époque de chaos, des pillards aux exactions nombreuses.

Etabli à son camp d'Aula Quiriaca (en breton Lesguiriac, cour de Waroc'h) — entre Piriac et Lerat — Waroc'h allait y recevoir un visiteur de marque : Félix, évêque de Nantes. Le saint prélat venait intercéder en faveur des populations du comté de Nantes, spoliées ou faites prisonnières par le comte de Vannes. En échange, il lui offrait d'avaliser sa conquête du *Wen Ran*. Cette négociation semble avoir comporté d'heureux résultats, et Waroc'h répara par des fondations pieuses les méfaits de ses troupes.



Les gestes séculaires de la vie rurale. - Le four à pain et le puits en presqu'île guérandaise.
CL. ALEX BERNARD





Saint-Marc-sur-Mer. La récolte du goémon.

CL. ALEX BERNARD



Paludière au travail

CL. COURBAT

Félix ne se borna pas à négocier avec Waroc'h. Il baptisa et enseigna. Le poète Fortunat l'a mentionné, en son langage fleuri : « Par l'influence de tes douces paroles, une moisson est sortie des ronces... la bête fauve s'est changée en brebis. »

Dans le haut moyen âge, la réussite de Waroc'h fait figure d'événement isolé : le grand chef manqua d'un continuateur digne de lui. La cause de l'indépendance bretonne allait subir une éclipse de plus de deux siècles.

Ce qui mérite d'être admiré, c'est l'inébranlable refus des Bretons devant toute ingérence des monarques francs. Pépin le Bref, Charlemagne, Louis le Pieux enfoncent tour à tour leurs armées au cœur de la péninsule. Leurs armées sont toujours victorieuses. Le vainqueur dicte ses exigences. Et puis tout est à recommencer. La Bretagne est irréductible. Période héroïque, période d'épreuve... Le fer et le feu n'épargnèrent pas le pays de Guérande.

Soudain, au IX^e siècle, trois grands règnes successifs — Nominoë, Erispoë, Salomon — vont, en trente ans de victoires ininterrompues et de conquêtes nouvelles, conférer à la Bretagne un rang de nation souveraine, et à son chef le titre de roi. Pour notre Presqu'île et sa capitale, voici trois règnes d'apogée, un temps de renouveau, de prospérité et de splendeur. Erispoë résida au pays de Guérande, à Aula Bilis ; Salomon y vint, et Pascweten, comte de Vannes, en aima le séjour.

La politique religieuse de Nominoë avait donné à Guérande une importance imprévue. Il convient d'en rappeler ici les circonstances.

En pleine fièvre d'épopée, Nominoë raisonnait ainsi : pour que la Bretagne soit totalement émancipée, le triomphe de nos armes ne suffit pas. L'appui de l'Eglise est indispensable. Or nos évêques dépendent de la métropole de Tours ; ils sont les soutiens de l'influence franque.

Nominoë décida donc de rompre avec Tours et d'instaurer en Bretagne une église métropolitaine dont il contrôlera les attributions de crosses : ce sera Dol. Tout d'abord, il lui fallait éliminer l'épiscopat en fonctions. Sous quel prétexte ? « Nos évêques sont tous simoniaques ; faites-les déposer par le Pape », lui répondit un spécialiste, saint Convoion, abbé fondateur du monastère de Redon.

Informé, le Saint Père réunit un synode, puis il prononça... c'est-à-dire qu'il évita de se prononcer ! Tout en condamnant la simonie — c'était bien le moins — il s'abstenait de trancher le cas des évêques de Bretagne. L'accusation — précisait le chef de la chrétienté — est, pour chaque évêque, du ressort d'un tribunal composé de douze de ses pairs et faisant état de soixante-douze témoignages irrécusables.

Trop long et trop compliqué ! S'autorisant de la condamnation de principe formulée par le Pape, Nominoë cita les évêques devant une

assemblée ecclésiastique de son choix, réunie au château de Coëtlev. Surpris, intimidés, les prélats « avouèrent »... et furent déposés.

Toutefois, en l'année du concile de Coëtlev, Nominœ ne s'était pas encore emparé de Nantes. L'évêque de cette ville, Actard, lui était particulièrement hostile. Nominœ installa donc à Guérande un évêque à sa dévotion, Gislard, régulièrement consacré et qui exerça toutes les prérogatives épiscopales. Guérande devenait évêché.

Gislard est originaire du pays de Vannes ; mais encore ? Un saint, selon les uns. Un scélérat, prétendent les autres. En somme, rien d'un homme quelconque. Et ne nous étonnons pas d'opinions aussi tranchées en une époque où le fer tranchait avec tant de vigueur. Gislard, champion des Bretons ; Actard, champion des Francs : les deux causes ont leurs fervents et leurs ennemis.

En 850, Nominœ fait son entrée dans Nantes. Il s'empresse de chasser Actard et d'introniser Gislard sur le siège illustré par saint Félix, en dépit des supplications du pape Léon IV.

L'année suivante, après la mort de Nominœ, son fils et successeur Erispoë se réconcilie avec Charles le Chauve. L'empereur franc obtient le rétablissement d'Actard. Quelle sera la réaction de Gislard, dont la mitre vient de faire les frais d'un règlement politique ? Ne pouvant tout de même pas prétendre se maintenir à Nantes, il se réinstalle à Guérande. Or les temps ne sont plus les mêmes : aux yeux d'Erispoë, puis de Salomon, Gislard est « usé ». La Bretagne a réalisé son unité territoriale : en abolissant l'évêché de Guérande, les rois bretons s'évitèrent des ennuis certains, sans qu'il leur en coûtât plus que de renoncer à une institution périmée.

Sacrifié, Gislard s'était retiré, de gré ou de force, dans un monastère. Mais il laissait des partisans, fort mal disposés à l'égard de l'évêque de Nantes. Il laissait aussi des dignitaires. Pendant cinquante ans, la Presqu'île Guérandaise sera le foyer d'une querelle d'obédience épiscopale, car les fidèles qui refusaient Nantes se tournaient vers Vannes.

Cette situation témoigne de la persistance d'un temps où chaque évêque accomplissait sa mission là où il se trouvait, et selon les impératifs de son zèle apostolique. Ce fut Nominœ qui, achevant une évolution commencée avant lui, découpa la Bretagne en diocèses bien délimités. Le Pays de Guérande fut, en définitive, inclus dans le diocèse de Nantes. Pour rallier les derniers opposants, il devait suffire d'un voyage, d'une présence... Et lorsque l'évêque Fulcherius s'en retourna, il avait, par sa bonté, par son adresse, conquis toute la Presqu'île.

*
**

Le IX^e siècle est tristement célèbre par l'apparition des Normands. L'imagerie présente leurs légers vaisseaux engagés dans le cours des fleuves. L'histoire leur doit ses souvenirs les plus sinistres.

La Presqu'île Guérandaise ne fut pas oubliée de la proue du drakkar : l'estuaire de Loire attirait. Ce qu'on sait des deux premières incursions normandes dans la région, à dix ans d'intervalle (843, 853), montre les redoutables pirates faisant étape dans la Presqu'île avant d'assouvir toute férocité à Nantes.

La Bretagne retrouve un sentiment de sécurité sous l'égide d'Alain le Grand, chef valeureux qui sait tenir en respect. Mais sa mort, 907, ouvre une ère de calamités sans précédent. Les Normands sont établis dans les îles de l'estuaire de Loire ; Charles le Simple leur a concédé, au moins en partie, la Neustrie (traité de Saint-Clair-sur-Epte, 911). Et la Bretagne ne dispose d'aucun bras capable de briser cette tenaille meurtrissante.

En Presqu'île Guérandaise, l'invasion de 919 fut terrible. Les Normands assiègent Guérande. Point de garnison. Les habitants implorent saint Aubin. Ayant suivi ses reliques en procession à travers la ville, ils vont au combat. Les barbares furent refoulés ; beaucoup périrent ; les Guérandais demeurèrent tous saufs. Leur foi leur avait donné la force de vaincre. Greffée sur le fait historique, la légende raconte que saint Aubin en personne, barbu comme un patriarche et équipé comme un archange, avait, d'un glaive étincelant, conduit son peuple à la victoire.

Alain Barbe-Torte, petit-fils d'Alain le Grand, sera le libérateur de la Bretagne ; mais d'une Bretagne qui n'est plus celle de Salomon : amputée du Cotentin, de l'Avranchin et de ses extensions dans le Maine et l'Anjou, elle a renoncé au titre de royaume : elle est duché sous la suzeraineté du roi franc.

Alain était mort lorsque, vers 960, la Presqu'île Guérandaise et Nantes revirent pour la dernière fois une flotte scandinave. Est-ce à dire qu'après cette incursion, les Normands ne soient plus à redouter ? Non point. Stabilisés, ils sont devenus de trop puissants voisins. La Bretagne ne parviendra pas à éviter leur suzeraineté que Louis VI consacra en 1113 par le traité de Gisors.

L'épopée guérandaise

Quand s'ouvre le grand duel de la guerre de Cent Ans, la Bretagne, enjeu entre deux couronnes — Angleterre et France — est en pleine crise dynastique.

Le duc Arthur II s'était marié deux fois. Sa première femme, Marie de Limoges, lui avait donné trois fils : Jean III, qui règne jusqu'en 1341, Guy et Pierre. De sa deuxième femme, Yolande de Dreux, héritière du comté de Montfort-l'Amaury, était né un autre fils, Jean, dit Jean de Montfort. Après la mort de Jean III, sans postérité, la descendance

d'Arthur II n'est plus représentée que par une fille de Guy, Jeanne de Penthièvre, mariée à Charles de Blois, et par Jean de Montfort.

L'héritier du trône ducal pourrait donc être Charles de Blois, au nom de sa femme, nièce de Jean III ; ou Jean de Montfort, frère consanguin du même duc défunt. Mais lequel des deux ?

Cet embarras n'avait pas échappé à Jean III vers la fin de son règne. Il aurait pu désigner son successeur, émettre un vœu. Il ne l'avait pas fait : abstention d'autant plus significative qu'en écoutant ses sympathies, il eût à coup sûr favorisé Jeanne de Penthièvre et Charles de Blois.

Le roi de France, en tout cas, avait choisi. Le mariage de Charles de Blois était son œuvre. Nul autre candidat que Charles ne serait autorisé par Philippe VI à prêter foi et hommage pour le duché. Jean de Montfort ne l'ignorait pas et, dès la mort de Jean III, tout en requérant pour la forme d'être admis à l'hommage auprès de Philippe VI, il se garda bien d'attendre la réponse royale et se hâta de précéder son concurrent en Bretagne.

A Nantes, qui l'a reconnu, il essaie de réunir un parlement général, sans grand résultat, la plupart des personnalités s'étant dérobées. Prompt à réparer cet échec, Montfort se lance — avec plus de succès — dans une randonnée équestre à travers le duché puis, pour prévenir toute éventualité, sollicite et obtient l'appui du roi d'Angleterre, Édouard III.

Cité devant la cour de France, Montfort s'y rend. Mais il y reçoit un accueil si frais que, flairant quelque piège, il s'échappe sous un déguisement. La cour le condamne par défaut et déclare Charles de Blois duc de Bretagne.

La longue guerre de Succession allait commencer.

En espérant qu'il réussira un jour à déchirer de son épée l'arrêt de la cour de France, Jean de Montfort sait que Guérande est acquise de tout cœur à sa cause. Il s'y trouve indiscutablement chez lui. La châtelainie de Guérande, dont le ressort s'étendait à la majeure partie de la Presqu'île, était, depuis environ un siècle, devenue apanage de la maison ducal : situation privilégiée qui, en assurant une haute et solide protection à la contrée, lui avait épargné les méfaits des féodaux voisins. Ainsi Guérande est le domaine personnel et direct de Jean de Montfort.

Mais la guerre allait mal débiter pour lui, presque aussitôt fait prisonnier dans Nantes envahie par l'armée française.

Guérande eut aussitôt à subir de cruelles représailles. Il fallait la punir de son loyalisme à l'égard du descendant des Ducs. Louis d'Espagne, allié de Charles de Blois, s'en chargea. Après une résistance acharnée, la ville fut prise et livrée au pillage, au massacre et à l'incendie. Beaucoup d'habitants, réfugiés dans la collégiale Saint-Aubin, y périrent parmi les flammes qui ravagèrent toutes les églises de la cité. Les atrocités furent telles que Louis d'Espagne, se souvenant qu'il était prince chrétien, envoya vingt-cinq de ses soldats terminer leurs orgies



Paludiers et marchands de briquettes de tourbe au Bourg-de-Batz.

Lithographies de H. Lalisse, « La Bretagne » (1915).
CL. HORIZONS DE FRANCE



Paludiers en tête de la procession de la Fête-Dieu à Saillé.

CL. ALEX. BERNARD



Bourg-de-Batz. Magasin à sel.

CL. JACQUES CHOLEY

Saillé. Les blanches maisons paludières au pays du sel.

CL. ALEX BERNARD



au bout d'un lacet de chanvre. Sa conscience ainsi allégée, il acheva de garnir ses coffres, tandis que les Génois, dont la flotte avait concouru, s'emparaient des meilleurs vaisseaux du Croisic. Puis tout ce monde s'en fut au vent de la mer et de ses fortunes, laissant les belles Guérandaises pleurer leurs bijoux... et accessoirement leur vertu.

Libéré à la trêve de Malestroit (1343), Jean de Montfort accourut à Guérande. La ville avait souffert pour sa cause : il s'attacha à la relever. Il aide les bourgeois à rebâtir, commence à construire des remparts, creuse des fossés, installe un hôtel des monnaies. Guérande lui doit son église Notre-Dame-la-Blanche. Mais Jean de Montfort touchait au terme de sa vie : il mourut en 1345, en confiant à Edouard III la tutelle de son fils Jean, alors âgé de sept à huit ans.

Cet enfant, parvenu à l'âge d'homme, continuera le même combat. Le 29 septembre 1364, il livre bataille à Charles de Blois, près d'Auray. Désastre pour le parti de Blois ! La mort de Charles sur le champ de bataille laissait Jean de Montfort seul héritier possible.

La conférence de la paix tint ses assises à Guérande... en raison, prétendent les annales, de la facilité de s'y procurer abondance de poisson : on était en carême. L'argument gastronomique fut-il le seul ? Les Montfort aimaient Guérande, leur chère ville vaillante et meurtrie ; et il était juste qu'elle fût à l'honneur.

Les négociations furent longues. Pendant que les diplomates dissertaient, la population priait. Mais quand, le vendredi saint, se fut répandu le bruit d'une rupture, les oraisons publiques se changèrent en clameurs ; un houleux cortège vint vociférer sous les fenêtres des principaux membres du congrès. La conférence reprit, et la paix fut jurée le lendemain 12 avril 1365 devant le maître-autel de la collégiale Saint-Aubin où le Saint-Sacrement était exposé.

Le traité de Guérande proclamait Jean de Montfort duc de Bretagne sous le nom de Jean IV. Il avait vingt-quatre ans. Une clause tranchait la question de droit dynastique : désormais, nulle femme ne saurait hériter le duché, sauf par défaut d'hoir mâle dans la maison de Bretagne. Toutefois Jeanne de Penthièvre obtenait des dédommagements. En récompense de leur fidélité, les Guérandais reçurent une administration particulière, et leur ville fut érigée en sénéchaussée ducale, indépendante de Nantes.

**

Ce traité, qui avait suscité une immense espérance chez les Bretons, allait s'avérer d'une portée éphémère.

Pour toutes sortes de raisons : politiques, économiques, sentimentales, Jean IV est invinciblement attiré vers l'Angleterre. Cette anglophilie parut excessive aux Bretons. Trop de conseillers anglais autour de leur Duc. Mais surtout, ils ne voulaient plus voir de troupes anglaises. Aussi, quand l'opinion apprit que des soldats d'outre-Manche venaient

de débarquer à Saint-Mathieu et à Saint-Malo, le mécontentement explosa. Appelé à l'aide, le roi de France ne se fit pas prier. Jean IV avait été contraint de s'exiler en Angleterre.

Il devait rentrer en France par Calais, avec un contingent anglais de seize mille hommes appelé à faire mouvement jusqu'à Bordeaux. Là, il se brouilla avec le chef de cette armée. Des Guérandais, venus livrer du sel par mer, le voyant errer sans la moindre ressource, lui offrirent généreusement le prix de leur marchandise et le prirent à leur bord jusqu'en Bretagne, d'où le Duc rejoignit l'Angleterre.

Cependant Charles V faisait décréter par le Parlement de Paris la déchéance de Jean IV et l'annexion pure et simple du duché. Lourde faute. En Bretagne, où personne ne voulait de l'annexion, ce fut un tollé. L'erreur du roi de France avait mieux servi Jean IV que ne l'eussent fait vingt escadrons. Il jugea l'heure propice. Dès qu'il eut touché, à l'embouchure de la Rance, le sol de ses aïeux, le sentiment d'indépendance se cristallisa autour de sa personne.

Les hostilités continuaient.

Clisson, qui guerroyait pour le roi de France après avoir servi Jean IV, assiégea Guérande, défendue par Guillaume du Chastel, seigneur de Bissin. Moins heureux que Du Guesclin, qui s'en était emparé quelques années plus tôt (1373), il dut se replier précipitamment, harcelé par les milices guérandaises qui s'en furent jusqu'à Blain ravager ses terres (1379). Guérande ne pardonnait pas à Clisson sa volte-face. Une chronique rimée témoigne des perplexités de ce sire :

*Clisson estoit de l'autre part
Qui regardoit et main et tard
Comme Bretagne peust avoir
Pour les levées en recevoir ;
Il courroit par boays et par lande,
Moult dolent estoit de Guerrande
Qui estoit ja hors de sa main.*

Repoussée de Saint-Nazaire, une flotte espagnole aborda au Croisic et trois cents hommes avaient mis pied à terre quand surgirent Guillaume du Chastel et seize vaillants Bretons. Ils occirent avec tant de vigueur que ceux qui n'avaient pas rendu l'âme cherchèrent leur salut en fuyant promptement sous voiles.

La mort de Charles V vint faciliter un accommodement. Les plénipotentiaires se réunirent à nouveau à Guérande. Mais la position du Duc était de beaucoup moins brillante qu'au moment du premier traité. Il avait alors paru en chef victorieux, en prétendant incontesté qui demandait à son suzerain une investiture que celui-ci eût été mal avisé de lui refuser. Au deuxième traité, Jean IV est un vassal qui a besoin d'un geste de clémence.

Cette conférence eut encore plus d'éclat que la précédente. Gué-

rande abrita grande affluence de prélats et de chevaliers, tous faisant « moult bonne chère ». Ratifié le 4 avril 1381 en l'église Notre-Dame-la-Blanche, le traité stipulait que Jean IV demanderait à genoux pardon au roi avant de lui faire hommage. Il s'engagerait à lui accorder son alliance militaire contre le roi d'Angleterre, le roi de Navarre et, en général, contre tous les ennemis de la couronne de France. Il devait éloigner ses conseillers anglais et payer un tribut de 200.000 livres.

La Presqu'île Guérandaise ne fut pas seulement associée aux actes majeurs de guerre et de paix d'un des règnes essentiels de l'histoire de Bretagne. Quelques années plus tard, Jean IV accueillait Jeanne de Navarre au Croisic, la recevait solennellement à Guérande et l'épousait en l'église de Saillé. Cette alliance avec la fille du roi de Navarre, quoique n'étant guère de nature à rapprocher le Duc du roi de France, montre le pays guérandais, après les grandes heures de l'adversité, de l'héroïsme et de la gloire, tout à la joie de fêter un épisode intime de la vie de son prince ; union importante, puisque le futur Jean V en naquit.

**

Le second traité de Guérande avait vivement mécontenté l'Angleterre. Jean IV était mort à Nantes le 1^{er} novembre 1399, et la couronne ducal venait de se poser sur un front juvénile, lorsque se produisit une suite d'algarades anglo-bretonnes. Il s'agit de pirateries réciproques, d'échanges de politesses entre Bretons qui s'aventurent sur les côtes d'Angleterre et d'Anglais sur les côtes de Bretagne. En août 1404, Jean V — âgé de quinze ans — chasse les Anglais de la Presqu'île Guérandaise. En mai 1407, ils essaient d'y revenir ; mais une flotte croisicaise inflige un sévère désastre à leurs vaisseaux.

Jean V conduisit la Bretagne, au cours de la deuxième phase de la Guerre de Cent Ans, avec une sagesse et un réalisme qui permirent au duché d'achever sa convalescence, de travailler en paix et de s'enrichir (1).

Ce prince se plaisait dans la Presqu'île, où il fit sienne la résidence guérandaise de Jean IV, le manoir de la Touche (aujourd'hui détruit). Il poursuivit la construction des remparts de Guérande, posa, en 1409, la première pierre du couvent des Jacobins, faubourg Bizienne, et, en 1441, accompagné de ses enfants Pierre et Gilles de Bretagne, assista à la consécration de la chapelle de ce couvent, dédiée à saint Yves, que le Duc tenait en grande dévotion.

Les règnes ultérieurs intéressent de moins près l'histoire du pays de Guérande. Les successeurs de Jean V, tout comme Jean V lui-même, n'acceptèrent jamais que de prêter l'hommage simple et non l'hommage

(1) DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR : *Histoire de Bretagne*.

lige au roi de France. Tous s'inspirèrent de la même règle suprême : préserver l'indépendance et les privilèges du duché.

Le moment viendra où la Bretagne, divisée contre elle-même, au lieu de quelque nouveau Jean V, aura à sa tête une fillette de douze ans. En deuil de son père, François II, la jeune duchesse Anne et son tuteur, le maréchal de Rieux, tinrent conseil à Guérande. Pressée d'accepter le sire d'Albret en mariage, Anne refuse. Le maréchal se fâche, prend congé, revient à Guérande pour l'assiéger, se retire et enfin constitue à Nantes un gouvernement rival de celui de sa souveraine.

En 1491, l'armée de Charles VIII est aisément maîtresse de la Bretagne abandonnée de ses alliés.

Anne se résout à l'inévitable : traiter avec le vainqueur et obtenir, non une paix d'oppression, mais une paix restauratrice. Elle épouse Charles VIII sous condition qu'il s'engage à maintenir les privilèges essentiels du duché (1491). Même promesse de Louis XII, second mari d'Anne. Quelques mois après la mort de la Duchesse et Reine, le mariage de sa fille et héritière, Claude de France, avec François d'Angoulême (1514) achevait de fixer le destin de la Bretagne dans les temps modernes.

Quant au destin de Guérande, c'était de demeurer jusqu'à nos âges — toute épopée et tous fastes vécus — comme un vieux vaisseau amiral échoué sur un haut fond, et dont s'embrasent les sabords aux dernières flammes du soleil couchant.

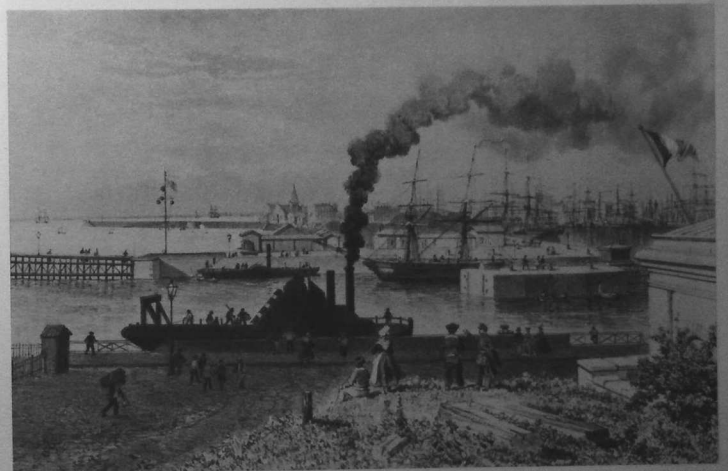
III

IMAGES ET SOUVENIRS



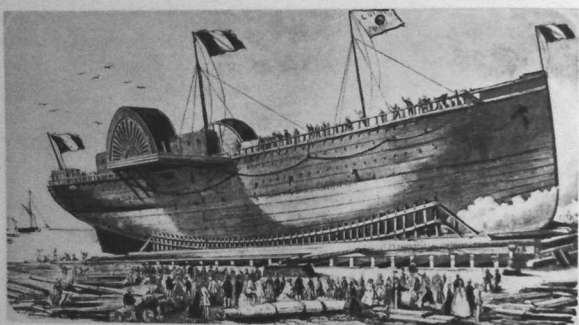
Dolmen de Saint-Nazaire.

CL. ALEX. BERNARD



Saint-Nazaire en 1864. Vue prise de l'entrée du bassin.

Dessin de F. Douais. Lithographie de Charpentier.
CL. HORIZONS DE FRANCE



L'Impératrice Eugénie, premier paquebot lancé aux chantiers de Saint-Nazaire.



Vue longitudinale du Super-Ile-de-France, lors de sa construction aux chantiers de Penhoët. A 50 mètres en plein ciel se profilent les gibets des grues.

Saint-Nazaire

On exagère à peine en disant que Saint-Nazaire est une création du XIX^e siècle : la cité a surgi de cette conjonction : du rail qui soudain étire à l'infini ses luisants parallélismes ; — de l'industrie qui se met à dévorer l'intelligence des élites vouées à produire des ingénieurs, le labeur des masses et les capitaux du monde entier ; — des grands échanges transocéaniques par les plus courtes distances, celles de l'Europe aux Amériques passant par les portes de la Loire ; — de la nécessité d'une escale à la bouche de l'estuaire, l'accès de Nantes n'étant plus à la taille des gros tonnages et des forts tirants d'eau.

D'antique mémoire la géographie avait désigné le lieu. Contrôle du point d'impact du fleuve et de la mer ; rade imposante et sûre : comment les hommes eussent-ils négligé ? De *Brivates Portus*, embossé vers le Brivet (étier de Méan), plusieurs voies romaines prennent le départ.

Ensuite, on sait fort peu. Et rien d'essentiel. Saint-Nazaire traverse modestement les siècles sans demander plus au ciel que l'embellie pour la voile et l'abondance pour les filets.

Mais à la traversée des temps qui s'écrivent dans les passions et dans le sang, on s'étonnerait que l'histoire qui alors multiplie ses chutes, ses promotions et dilate les années, eût oublié le bourg tranquille ! La guerre de la Ligue bat son plein. Dans sa révolte contre l'autorité royale, le duc de Mercœur, gouverneur de Bretagne, fait cause commune avec les ligueurs. Il occupait Saint-Nazaire quand un hardi coup de main du capitaine de la Tremblaye, qui se bat pour le Roi, lui enleva sa prise (octobre 1586). Victoire acquise, La Tremblaye devait rendre compte à son supérieur hiérarchique, le prince de Dombes. Plus difficile que de mener un assaut, pour ce terrible La Tremblaye qui n'est point du tout de plume et de prose ! Il fit décapiter le gouverneur de Saint-Nazaire nommé par Mercœur, plaça la tête sanglante dans un sac, et expédia. Tel fut son bulletin d'opérations !

Courant 1589, une flotte espagnole, commandée par Juan de Aquila, débarquait à Saint-Nazaire cinq mille hommes qui allaient aider la Ligue à se maintenir dans la Presqu'île.

Puis c'est le retour à la bienheureuse somnolence, avec un ciel ouvert pour le guet de l'estuaire et le péage des bateaux qui vont à Paimboeuf et Nantes...

Dès l'aube du XIX^e siècle, le gouvernement envisage, pour la première fois, le problème.

En 1835, fut terminé un môle-abri. En 1856, après huit ans de travaux, un bassin à flot, dit bassin de Saint-Nazaire, d'une superficie de douze hectares, recevait son premier navire. La même année on inaugura le chemin de fer de Nantes à Saint-Nazaire.

De 1862 à 1881, un deuxième bassin est creusé pour faciliter le transit par fer : c'est le bassin de Penhoët, 23 hectares. Conjointement, trois formes de radoub sont installées. La même période voit s'établir : la Compagnie Générale Transatlantique ; les Forges et Fonderies de Trignac (devenues Usines Métallurgiques de la Basse-Loire) ; les Chantiers de l'Atlantique (devenus Chantiers et Ateliers de Saint-Nazaire-Penhoët), et les Chantiers de la Loire.

Les travaux portuaires seront parachevés ou complétés par l'approfondissement du bassin de Saint-Nazaire, la construction du quai des Darses, la mise en place d'un outillage moderne (grues, ponts roulants, pontons, cabestans électriques, etc.) et l'aménagement d'une grande forme-entrée dont la première pierre fut posée le 5 avril 1930 par Gaston Doumergue, président de la République.

Avant la deuxième guerre mondiale, Saint-Nazaire était tête de ligne vers les Antilles, le Venezuela et Colon-Panama ; — vers le Mexique, via Santander, La Corogne et La Havane ; — vers le Maroc et l'Algérie.

Saint-Nazaire importait :

d'Angleterre : charbons, brais, poteaux de mines ;

d'Espagne : minerais de fer ;

de Hollande et d'Allemagne : charbons ;

de Suède et de Norvège : bois du Nord ;

d'Amérique : conserves alimentaires, cafés, sucres, cacao, tabacs,

nitrate, blés, machines agricoles ;

d'Australie : céréales ;

d'Extrême-Orient : coprah, riz, bois durs ;

Et exportait :

en Angleterre : produits alimentaires ;

en Hollande et Allemagne : minerais de fer ;

en Amérique : articles de papeterie, bijouterie, parfumerie et tous objets de luxe.

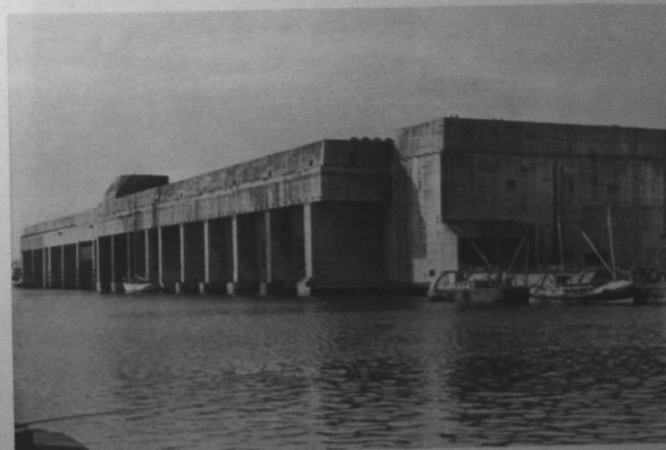
En outre, ses relations avec les ports de France et d'Afrique du Nord lui assuraient un important transit de vins, primeurs, étoffes, machines, automobiles, matériel de chemins de fer.

Aujourd'hui, les paquebots d'Amérique centrale ont déserté les bas-



CL. ALIX BERNARD

Saint-Nazaire. Le monument commémorant l'arrivée des troupes américaines en 1917, tel qu'il existait avant sa mutilation par les Allemands au cours de la deuxième guerre mondiale.



CL. ALIX BERNARD

Saint-Nazaire. La base des sous-marins édifiée par les Allemands au cours de la deuxième guerre mondiale.



Le rivetage des tôles d'un pont du Super-Ile-de-France.

CL. HORIZONS DE FRANCE

sins, et les Usines Métallurgiques de la Basse-Loire (Trignac) ont été démantelées. Saint-Nazaire demeure un port de transit marchandises et surtout un centre de chantiers navals.

Nombre de cargos, paquebots et vaisseaux de guerre sont l'oeuvre de ses ingénieurs et de ses ouvriers. Le *France* (27.000 t.), le *Paris* (36.000 t.), l'*Ile-de-France* (43.500 t.), l'*Atlantique* (40.000 t.), le *Normandie*, le croiseur-école *Jeanne-d'Arc*, le cuirassé *Lorraine*, les torpilleurs *Simoun* et *Siroco*, le contre-torpilleur *Valmy*, le sous-marin *Casabianca* ont eu Saint-Nazaire pour berceau.

Et Saint-Nazaire continue d'enrichir ce glorieux palmarès.

Pendant la deuxième guerre mondiale, une base sous-marine construite dans le port par les Allemands — gigantesque abri d'une technique remarquable — allait devenir cible pour l'aviation anglo-américaine. Bilan : base intacte ; ville détruite (1). Le ravage, qui épargnait le monument le plus récent, laissait subsister le monument le plus ancien : un bel ensemble mégalithique, dolmen et menhir côte à côte. Saint-Nazaire est, croyons-nous, la seule ville de France à posséder, à l'intérieur de ses murs, une semblable curiosité archéologique.

La Côte d'Amour

Pornichet - La Baule - Le Pouliguen

Pornichet avait naguère ses chaumes et ses filets au bord d'un étier, ses marais salants et ses parcs à huîtres. Moutons et bœufs venaient paître l'herbe des dunes...

Les sables commandèrent la première transformation : envahissant la baie, ils détruisaient les huîtrières, que l'on dut abandonner, et gênaient l'issue de l'étier. On enterra celui-ci dans un énorme tube en ciment qui réapparaissait sur la plage, près de la pointe du Bé, et que tout le monde affublait du nom de « macaroni ». Puis les salines, de moins en moins exploitées et passant pour devenir insalubres, furent remblayées vers 1910. Un champ de courses leur a succédé.

Si, dès lors, on ne vit plus de bateaux venir charger le sel, — ce sel d'une qualité si appréciée des longs courriers pour la conservation des viandes, — Pornichet restait petit port naturel où, à marée montante, se tendait la voile blanche de l'esquif de plaisance et la brigantine brune de la barque de pêche. Bras protecteur, une jetée fut reliée par une estacade à la digue-terrasse aménagée le long de la pointe. Enfin le boulevard maritime acheva de donner à Pornichet son aspect d'aujourd'hui.

De plus en plus, la côte agglutinait. Les chalets continuaient de

(1) Pour l'histoire de Saint-Nazaire sous l'occupation allemande, il faut lire : *Les grandes heures de Nantes et de Saint-Nazaire*, par Bernard Roy. (Ozanne, éditeur, 1951.)

pousser, tant en lisière de plage qu'à l'intérieur de l'immense bois épousant le contour de la baie.

Ce bois était né de l'obligation de meubler, de consolider de vastes espaces désertiques où, à chaque tempête de mer, s'élevait la tempête de sable. Ainsi avait été enseveli le Vicil Escoublac, qui ne montre plus que la cime de son clocher, au sommet de la Grande Dune. Ces terrains furent donc concédés, à charge pour les acquéreurs de les stabiliser par des plantations. Les pins dominèrent, mêlés de cyprès, de chênes-verts, de chênes, de lauriers, de peupliers, de romarins... et d'amoureux.

Il existe toujours, ce joli Bois d'Amour. Mais il n'est plus le même. En grande partie morcelé, vendu par lots, il a donné à La Baule-les-Pins son nid charmant.

Sœur aînée de La Baule-les-Pins, La Baule-sur-Mer est célèbre par son casino, ses palaces, son esplanade fleurie, ses fêtes brillantes. Elle mériterait un volume entier, si l'on s'avisait d'énumérer les hôtes illustres qu'elle a accueillis, d'évoquer les souvenirs et les bons mots qu'ils y ont laissés. Mais sait-on d'où vient ce nom de *Baule*, que l'on écrit plutôt *Bôle*, à l'origine ? Une bôle est une prairie maritime, une terre marécageuse, communiquant avec la mer par un étier, et apte à être transformée en saline.

En effet, l'étier du Pouliguen et les marais salants cernent La Baule à l'ouest et au nord. Cet étier forme port sur une longueur d'environ six cents mètres, entre la route qui le franchit et la plage où il lance deux môles, dont l'un est muni d'un feu. Le port du Pouliguen reçoit, l'été surtout, de nombreux yachts et, en toute saison, une petite flottille de pêche.

C'est Le Pouliguen qui, en inspirant à Jules Sandeau son roman *La Roche aux Mouettes*, publié en 1870, lui a appris à aimer la mer « moins comme un spectacle que comme une amie ». Ici, la mer est une douce compagne qui berce votre songe. Quoi de plus harmonieux que cette rive au mouvement si ample et si noble ? Quoi de plus gracieux que ce bel arc ? Quoi de plus attirant ?

D'un sable très fin, la plage est plus majestueuse à Pornichet et à La Baule, et plus abritée au Pouliguen où elle s'adosse à la pointe de Pen-Château.

Au loin, vers la limite de la mer et du ciel, quelques flots jalonnent la ligne du continent préhistorique : La Roche aux Mouettes, qui fait le gros dos, pareille à un chat gris ; la terrasse rocheuse des Evens qui ressemble (vue de Pornichet) à une colossale enclume ; Baguenaud, qui découvre sa blonde silhouette à marée basse.

Quand vient le soir, un autre enchantement se prépare. Camille Flammarion admirait, « en certaines chaudes et orageuses nuits d'été, le prodigieux spectacle de la mer phosphorescente » (1). S'il avait vécu

(1) *Pornichet et ses environs par un groupe d'amateurs*, préface de Camille Flammarion (Flammarion, éditeur, 1913).



L'îlot de la Roche aux Mouettes, ou la Pierre Percée.

CL. ALEX BERNARD



La plage de Saint-Marc.

CL. JEAN-PIERRE GOSSET



Baie du Pouliguen. A l'horizon La Baule et Pornichet.

CL. JACQUES CHOLET



Coucher de soleil à La Turballe.

CL. ALAN BERNARD

de nos jours, une autre vision nocturne, non moins féerique, l'aurait frappé : celle des lumières du boulevard maritime, amplifiées à l'infini dans le miroir humide des sables, devant l'Océan retiré.

Batz et Le Croisic

Le touriste, qui cherche le cachet d'une Bretagne authentique, ne l'a pas trouvé sur la Côte d'Amour où les sédentaires — propriétaires, commerçants — sont presque tous nouveaux venus. Les familles « du pays » ne l'ont guère adopté depuis plus de deux ou trois générations. Nulle « couleur locale » ; bien souvent le contraire. On a apporté ses goûts avec soi et l'on s'est installé en Bretagne dans une villa provençale, basque ou normande.

Passé l'étier du Pouliguen vers Batz et Le Croisic, vous reconnaissez la Bretagne de tradition en découvrant la Bretagne du sel.

Métamorphose complète : l'ensemble plage et bois avec arrière-pays campagnard, n'est plus. Un paysage de falaises et de rochers lui a succédé : promontoires déchiquetés, retraites, grottes où le flot vient cacher le secret de ses chansons et de ses colères. L'arbre est rare. La campagne n'existe pas. On ne cultive que l'eau de mer : seuls le paludier qui la soigne et le soleil qui la couve connaissent la formule des minuscules cristaux blancs.

Sur la Grande Côte, vous vous croiriez aux confins du pays de Léon. Le Croisic pourrait être un port de Cornouaille. Sa haute tour, tout comme celle de Batz, rappelle le Finistère. C'est dans la paroisse de Batz que s'est le plus longtemps conservé, en Presqu'île Guérandaise, l'usage de la langue bretonne, aujourd'hui complètement disparu. Quelques vieillards y parlaient encore breton vers 1900. Mais — détail curieux — le Bourg s'exprimait en breton du pays de Vannes, et certains villages avoisinants en dialecte du pays de Léon (1). La Bretagne a marqué de son sceau les types humains, les mœurs, les coutumes, le culte et l'art religieux avec — et singulièrement à Batz — un apport espagnol. Un Breton bretonnant de vieille souche nous disait un jour : « A Batz et au Croisic, nous nous sentons chez nous. »

Longtemps Batz fut siège de paroisse pour toute l'ancienne île : Le Croisic, le Bourg et ses villages, Le Pouliguen. Le Croisic n'obtint l'érection paroissiale qu'en 1763 seulement. Antérieurement à cette date, l'île de Batz était administrée par deux conseils élus : la *Communauté de Ville du Croisic et de Batz*, et le *Général de la Paroisse de Batz*.

(1) BLANCHARD : *Le dialecte breton de Vannes au pays de Guérande*.

La Communauté de Ville du Croisic et de Batz règle toutes affaires civiles. « Dans le principe, tous les bourgeois, manants et habitants, tous ceux qui avaient pignon sur rue ou exerçaient une profession mécanique quelconque, prenaient part aux élections (1). »

Cette assemblée des habitants choisit les membres du conseil et, chaque année à la Saint-Martin (15 novembre), désigne le *miseur*, personnage chargé des revenus communaux et de la garde des ports du Croisic et du Pouliguen.

Le capitaine du Croisic, nommé par le duc de Bretagne puis par le roi de France, assiste aux réunions de la Communauté de Ville dont il prend avis avant de décider.

Le *Général de la Paroisse de Batz* s'occupe des travaux et réparations aux églises, cimetières, presbytères, en un mot de tous les intérêts de la paroisse. Il la représente dans les procès et possède capacité financière et juridique. Vingt-cinq à trente membres la composent : marguilliers, nobles, notables, parmi lesquels deux marguilliers en charge, l'un élu par les notables du Croisic, l'autre par ceux du Pouliguen et des « champs de Batz ».

L'un et l'autre conseils interviennent aussi dans la répartition et la perception de l'impôt, dans l'établissement des rôles et le choix des collecteurs.

Ainsi vivait jadis la petite république de l'île de Batz.

*
**

Le Croisic, c'est une langue de roc et de sable entre le Grand Traict, paisible comme un lac, et l'Océan qui donne à cette langue une parole rude et puissante.

Au sortir de Batz, on peut déjà voir : la tour de Notre-Dame-de-la-Pitié et, sorte de donjon feuillu, le belvédère du Mont-Esprit. Mais l'odorat tout d'abord, prend possession : dès la traversée des dunes, Le Croisic vient à vous et vous présente sa corbeille d'œillettes et d'immortelles.

Un nom qui fait rêver ! La moderne nostalgie du rail y contribue. Paris-Le Croisic... On dit aussi Paris-Toulouse, Paris-Lille, Paris-Strasbourg. Pourtant, Le Croisic n'« équilibre » pas Toulouse, Lille ou Strasbourg ! Et puis, de Toulouse, de Lille, de Strasbourg, on peut aller plus loin. Quelle est donc cette ville où l'on ne va pas « pour affaires » et où, en y allant, on sait bien que l'on n'ira pas plus loin ?

Un port de pêche tout en longueur et une ville qui se tient au balcon de ce port.

Des maisons à poutres sculptées, à cintres surbaissés ; des bistrotts où le marin vide son verre de muscadet en regardant son mât ; des

(1) CAILLO : *Notes sur Le Croisic*.



Le Croisic. La jetée. A droite l'établissement des Frères de Saint-Jean-de-Dieu.

CL. ALEX. BERNARD



Le Croisic. Le port à marée basse.

CL. JACQUES CHOLET



La Turballe.

CL. JACQUES CHOLET



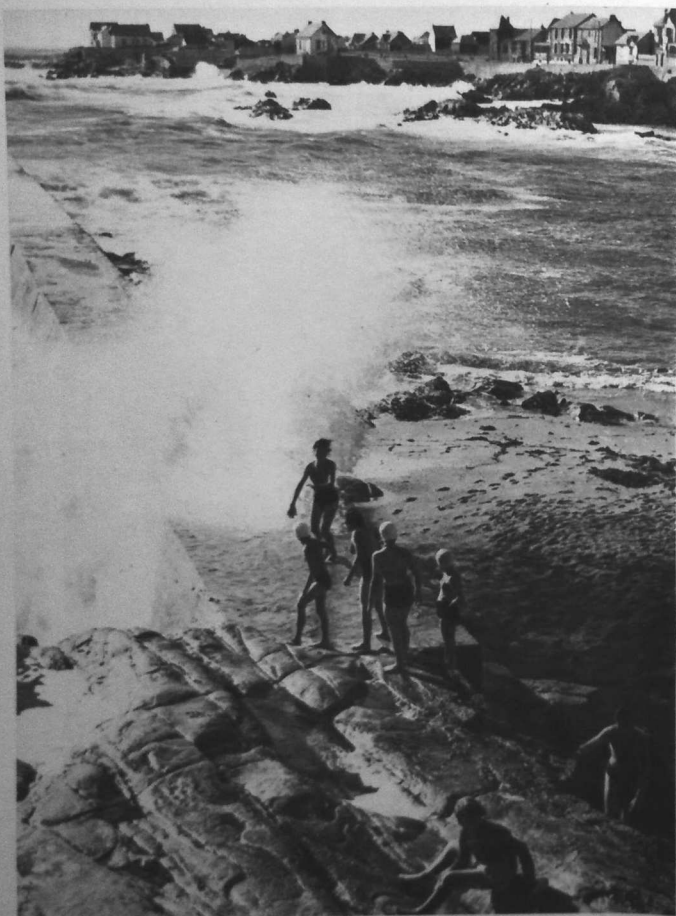
La Turballe.

CL. JACQUES CHOLET



La Turballe. Les flets bleus.

CL. ALEX BERNARD



Bourg-de-Batz. La plage Saint-Michel.

CL. JACQUES CHOLEY

boutiques et des restaurants qui font de l'œil aux touristes, l'été ; une jetée immense — près d'un kilomètre — qui fonce vers le large et que fréquentent goëlands et poètes...

Le Croisic, c'est une falaise de plein ciel et de pleine mer où le rocher est une proue et la pensée une voile.

Au xvr^e siècle, le calvinisme, puis la Ligue, l'agitèrent comme tempêtes d'équinoxe. Le calvinisme d'abord, que propageaient de très influentes familles établies entre Loire et Vilaine (les Rohan à Blain, et surtout les Coligny à La Bretesche).

L'âme populaire n'est pas entamée mais, au Croisic, une importante fraction de la bourgeoisie prête l'oreille et adhère. Un pasteur de Genève, nommé Fleury, ayant prêché en l'église Notre-Dame-de-la-Pitié, les catholiques crient au scandale, au sacrilège, en appellent à l'évêque de Nantes. Il vient. Et la cérémonie publique présidée par lui n'alla pas sans quelque démonstration de force.

Le Croisic est plus indécis quand on se bat en Bretagne pour Mercœur ou pour le Roi. D'abord fidèle au trône, la ville ne tarde pas à être entraînée par le parti opposé. Soudain, en juillet 1597, s'approche La Tremblaye. Celui qui, neuf mois plus tôt, avait enlevé Saint-Nazaire à la pointe de l'épée, prendra Le Croisic... en utilisant les services de la « cinquième colonne ». Maître de la ville, il somme aussitôt les notables, sous menace des pires représailles, de lui signer une reconnaissance de 30.000 écus, garantis par un prélèvement d'otages. Ceux qui ont ouvert les portes devront ouvrir leur bourse ! Satisfaction reçue, La Tremblaye disparaît, laissant les compagnies de Mercœur réoccuper sans gloire.

Conflits religieux, troubles politiques n'entravent pas l'essor pris au temps des Ducs. Au xvr^e siècle, Le Croisic est en pleine prospérité. Tous les pavillons d'Europe claquent au vent de ses bassins ; tous les bateaux en partance confirment la large renommée des sels de la Presqu'île. Autre réputation : celle de la pêche à la sardine, pratiquée de temps immémorial. Mais c'est la pêche à la morue, consécutive à la découverte de Terre-Neuve (Jacques Cartier, 1541), qui fera les principales fortunes.

Armant donc ses morutiers, armant aussi ses corsaires, Le Croisic poursuit sur sa lancée jusqu'à mi-règne de Louis XIV. A cette époque, un déclin brutal se manifeste. La seule pêche à la morue qui, en 1628, n'occupait pas moins de douze navires de seize à trente canons, a complètement cessé à la fin du xvr^e siècle.

Historien du Croisic, Caillo attribue à cette chute plusieurs causes : la révocation de l'Édit qui priva de citoyens actifs et entreprenants ; les guerres qui isolèrent d'avec le Nord ; la fiscalité, conséquence de ces

guerres ; enfin un certain état d'esprit : les bourgeois boudent les intérêts commerciaux de leur cité.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Le Croisic parut se ressaisir sous l'impulsion de son bienfaiteur, le duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne. Mais la grande époque était révolue...

Guérande et ses remparts

Il serait trop aisé de définir Guérande par analogie. Saint-Nazaire a ses chantiers ; La Baule, son diadème d'or pâle ; Le Croisic, son port et sa merveilleuse lumière, etc.

Guérande a ses remparts. D'où que l'on vienne, on y bute et toutes les grandes routes en refluent comme les artères d'un cœur. La porte nord, dite Vannetaise, ouvre sur le pays rural et l'échappée vers la Vilaine et le Morbihan. La porte est, dite Saint-Michel, tient un bout du ruban dont Saint-Nazaire saisit l'autre ; de cette route dévalent de nombreux chemins vers les plages, comme autant de ruisseaux. La porte sud, dite de Saillé, est celle du pays du sel ; elle désigne Batz et Le Croisic. La porte ouest, dite Bizienne, commande le départ pour La Turballe et Piriac.

Chevauchant l'échine des coteaux, la route de Saint-Nazaire à Guérande et à Piriac était la grande voie romaine. Deux magnifiques perspectives s'étendent, l'une de la croupe de Kerquessaud, l'autre de la descente en gradins vers La Turballe. Nous l'appellerions la route des châteaux, presque tous à ses abords ou dans ses proches écarts : Lesnérac et sa somptueuse allée de chênes ; Careil avec sa tour casquée et ses machicoulis, repaire huguenot au XVI^e siècle ; Lessac, Bissin, Villeneuve, Kerfur, aimables gentilhommières ; Lauvergnac enfin, qui a fort grand air.

Notre route — d'est en ouest — nous place nez à nez avec le château de Guérande, autre nom de la porte Saint-Michel, grande entrée de ville. Sa voûte, flanquée de deux tours-bastilles, est sommée des armes de la cité : d'argent à quinze mouchetures d'hermines posées 5, 4, 3, 2, 1 ; blason timbré de la couronne ducale et entouré d'une cordelière (1). A l'intérieur du château, vous grimpez, par un pittoresque escalier en tire-bouchon, jusqu'à la mairie où le portrait en pied d'un gentilhomme en costume de cour XVIII^e siècle fait les honneurs. Au-dessous d'un Christ, cette inscription : « *Crucifix enlevé du Prêtoire de la Justice de Paix par décision ministérielle du 1^{er} avril 1904. Transféré solennellement à la mairie le 17 avril.* »

(1) Blason accordé par Charles X, le 11 décembre 1829. Antérieurement, Guérande avait porté les hermines en losange et, à une autre époque, des gueules de lions à deux passants d'argent.



Guérande. Vue générale.

CL. JACQUES CHOLET



Guérande. Les remparts.

CL. JACQUES CHOLET



Guérande. Une rue.

CL. JACQUES CHOLET

La porte Vannetaise — deux tours rondes reliées par une voûte en berceau brisé — est la plus ancienne : elle date de Jean de Montfort.

La porte Bizienne et la porte de Saillé sont deux édifices rectangulaires sans tours. Mais ce nom de *Bizienne* pose question. On explique : *Bizien*, prénom autrefois fort répandu en Bretagne, devint nom de famille chez les Bizien de Kérigomarch et du Lézard, d'origine chevaleresque. Un de leurs membres, gouverneur du château de Nantes à l'époque où l'on construisit les remparts, aurait donné son nom à la porte (1).

L'enceinte guérandaïse, forte de dix tours, mesure 1434 mètres de circonférence. La Révolution française devait y ranimer l'atmosphère de bataille.

1793. Janvier : l'échafaud de Louis XVI ; février : la Convention prescrit une levée de 300.000 hommes. Les campagnes de l'Ouest n'acceptent pas. Grossies en chemins de volontaires accourus, deux troupes de Chouans convergent : l'une par Saint-Nazaire (où tous les « patriotes » ont pris la fuite), l'autre par Herbignac. Guérande fut investie le lundi 18 mars ; et l'on continua d'échanger la fusillade toute la nuit du 18 au 19. Les assiégeants firent aussi parler quelques canons. Dans la journée du 19, les habitants ouvrirent d'eux-mêmes la porte de Saillé, et les Chouans restèrent maîtres de la place jusqu'au 30 mars.

**

Guérande a plus que sa vénérable cuirasse. Elle a sa collégiale Saint-Aubin, son église Notre-Dame-la-Blanche, ses maisons à encorbellements, ses venelles et ses jardins, — étonnants jardins intérieurs, bien enclos, bien cachés, et qui semblent faits pour les fées et les châtelaines de la légende celtique. Elle a son grand mail ; elle a ses douves où le reflet de la pierre et celui du feuillage tremblent dans les eaux glauques.

Guérande, c'est cet ensemble et c'est bien davantage. C'est quelque chose d'intemporel. Ailleurs, l'histoire se juxtapose ; on se contente de savoir qu'elle existe : si ça vous intéresse, voyez le secrétaire de mairie, le curé ou l'homme de lettres du coin. Partout le présent refoule : partout sauf ici. A Guérande, c'est l'histoire qui est présente et le présent qui se dissout.

La soif vous pousse-t-elle à franchir le seuil d'un café ? Le tenancier vous entreprend sur le grand bailli de Malte, ce seigneur que vous avez vu à la mairie. Avez-vous besoin d'un avis du pharmacien ? Il vous servira une consultation sur les anciennes corporations guérandaïses.

Pour les Guérandaïses, leur ville est un être vivant. Aussi se souviennent-ils très bien de leurs Ducs ; et vous croiriez, à les entendre, que

(1) Cf. Notes pour servir à l'histoire de Guérande.

saint Vincent Ferrier, qui vint chez eux sur son ânon, leur a donné l'absolution la veille.

Chaque année, un dimanche d'août, une fête historique arrime ses tréteaux et ses bancs entre la porte Saint-Michel et la tour Saint-Jean. La pièce évoque toujours cette période où Guérande était la ville bien-aimée des souverains bretons. Ce jour-là, vous avez toutes chances de rencontrer dans les parages de la porte de Saillé, Jean IV et Jeanne de Navarre ou, pour le moins, la foule de leurs courtisans et de leurs archers... ou encore Anne de Bretagne souriant au maréchal de Rieux (ce qu'elle ne doit pas faire sur la scène). A la représentation succède le défilé des acteurs et des figurants, au son des binious et des fifres.

La Presqu'île inconnue

Vous qui aimez la Presqu'île Guérandaise ; vous qui voulez lui demander ses rénonances les plus intimes, les plus secrètes, visitez la Presqu'île intérieure.

Ecartez-vous des grandes routes anonymes ; modérez l'élan de votre voiture ; mieux : allez à pied. Suivez ce chemin dont tous les usagers échangent un sourire, un bonjour, un de ces mots improvisés que dicte l'instant ; — ce chemin dont les ornières prennent l'empreinte de la carriole ou du char à bœufs, où le sabot de bois sonne sur les cailloux, où le sabot de corne s'étouffe dans l'herbe des lisières.

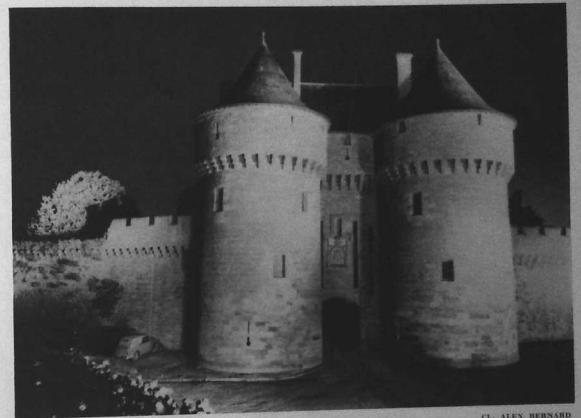
Mais où mène-t-il donc, ce fantaisiste qui tournoie entre lande et bosquet, qui heurte le coin du champ, qui marche tout de travers comme buveur de muscadet un soir de fête ? C'est vrai, nul écriteau n'indique. Il mène à la chapelle et à l'étang ; au village et à son four ; au dolmen et au moulin... Il mène au cœur de la Presqu'île.

Ce sont villages blancs aux murs encapuchonnés d'une épaisse toison végétale couleur d'un espace de glèbe. Entrez dans les maisons : sous leurs plafonds faits d'un mélange de foin et de terre glaise badi-geonné de chaux, nos paysans savent accueillir.

Brédérac.

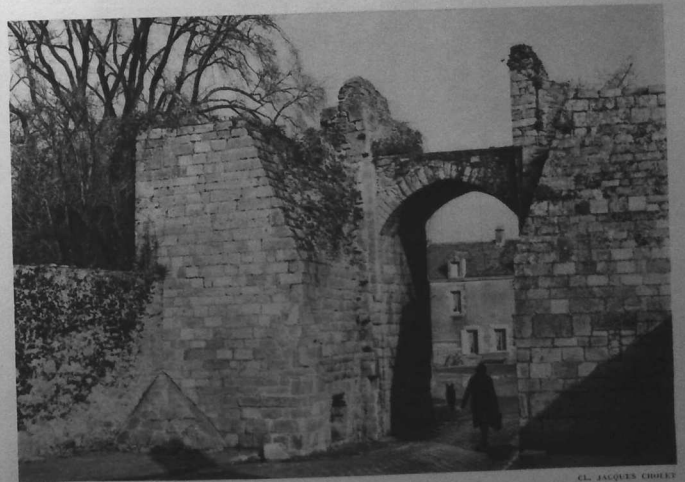
Quand on quitte Pornichet par le chemin qui, se dirigeant à peu près vers le Nord, rejoint la route de Guérande à Saint-Nazaire, on aperçoit à main droite, passé le carrefour de Cuy, deux piliers de maçonnerie surmontés chacun d'un socle tronconique sur lequel repose une boule de granit. C'est l'entrée de Brédérac, l'une de ces anciennes seigneuries bourgeoises, nombreuses dans la Presqu'île, et devenues en général de modestes maisons paysannes, mais où l'on se plaît à écouter ce que racontent vieux murs et vieux toits.

Le logis, la grange, l'étable, entourent une simple cour de ferme.



Guérande. La porte Saint-Michel à la lumière des projecteurs.

CL. ALEX BERNARD



Guérande. La porte Bizienne.

CL. JACQUES CHOLET



Guérande. Le Mail.

CL. JACQUES GROLLET

Mais l'ensemble a un je ne sais quoi qui fleure le hobereau. Le logis fut manoir : de jolies fenêtres le disent. Et l'étable ? Une porte plein cintre, ornée à son faite d'une figure sculptée dans la pierre, s'ouvre sur une solide équipe de ruminants. « C'était autrefois la chapelle », nous dit la fermière qui accompagne. Elle sourit et doit penser que, puisqu'il y avait un bœuf dans la crèche, il ne doit pas être sacrilège d'en remplir un oratoire.

Sous le toit de la grange, trois ormeaux ombragent une fenêtre gaie : chambre de poète ou chambre de soubrette ? Peut-être les deux à la fois !

Cette propriété a longtemps appartenu à une ancienne famille croisicaise, les Maillard, qui y passaient l'été, au temps où le pays de Guérande était un petit univers.

Crémeur.

Un manoir et un étang. Un moulin avec niche et blason : blason aux fasces des Carné, seigneurs de Crémeur ; niche jadis habitée par une statuette de la Vierge.

Faut-il rappeler la légende de Crémeur ? Un paysan, Yves Kerbic, avait fait un pacte avec le diable. « Construis-moi mon moulin et tu auras mon âme ! » Marché conclu ; Satan se mit à l'ouvrage. Quand il ne manqua plus qu'une pierre, Yves Kerbic y plaça une statue de la Madone, à la grande colère de Satan, honteux d'avoir été joué.

En contrebas, l'étang baigne le flanc de la roche, la tige du roseau et l'image du ciel.

La seigneurie de Crémeur, qui relevait du Roi, fut vendue en 1605 par les Carné à Jean de Rieux. En 1749, elle appartenait à Auguste de Rohan-Chabot.

Beaulieu.

Pour découvrir Beaulieu, il faut prendre le sentier qui, à moins d'un kilomètre de Guérande, dérive de la route allant à Saint-Lyphard. Il s'amorce entre deux piliers sous pavois de mousse et de lichens.

On laisse derrière soi un moulin qui vous regarde vous éloigner sur la brosse dure des tiges coupées ras, parmi les rougeoyantes javelles de sarrazin.

A droite, une dépression feuillue. Approchez. Sous un dais de verdure, le ruisseau alimente une mare où la lavandière pétrit son linge. Vous bavardez un peu, puis...

Encore deux cents mètres : voici le four à pain et sa coiffe de terre, le manoir et les coiffes de pierre de ses fenêtres. Contre le four sont posés les instruments noircis : la pelle et... « Et cette sorte de rateau, comment l'appellez-vous ? — C'est un *rouëb* ; il sert à *rouëber* la cendre. »

Une surprise (car il faut être à sa rive pour le voir) : l'étang, tout en longueur, encaissé, mais lumineux dans son étroite faille. Le manoir, devenu ferme, lui aussi, s'est rivé à son bord. Faites le tour de la maison, et vous remarquerez ce fronton : une coquille accotée de trois fleurs de lys.

Par delà les ceps en coteau et les affleurements granitiques, une énorme bosse, la butte de Beaulieu, offre sa bruyère à la caresse du vent et du souvenir.

Kercabus.

« Plus discret que Poisson » : telle était la devise des Kerpoisson, seigneurs de Kercabus. A la fin du XVIII^e siècle, Kercabus appartenait au bailli de Rohan.

L'étang, qui s'allonge et s'incurve en forme de croissant, est d'une ensorcelante beauté. Le châtaignier, le saule et l'aubépine sauvage y croissent près d'un moulin très âgé, avec ses vergues édentées et sa serrure rouillée qui découpe une croix s'érigeant sur un cœur.

Sandun.

Des genêts jusqu'aux genoux ; des ronces ; et, au bout de votre marche, en sommet de colline, une croix près des vestiges d'un monument druidique. Synthèse mystique...



Le moulin du Diable,
sur la butte de Crémeur.
CL. ALEX BERNARD



Vue aérienne de l'étang de Sandun.

CL. ALEX BERNARD



Le Croisic. Église Notre-Dame-de-la-Pitié.

GE. JACQUES CHEST



Un moulin dans la campagne guérandaise.

CL. JACQUES CHOLET

IV

*EGLISES - CHAPELLES
CALVAIRES*



La collégiale Saint-Aubin de Guérande.

CL. JACQUES CHOLET

Nos trois églises reines :

*Saint-Guénohé de Batz, Notre-Dame-de-la-Pitié du Croisic,
Saint-Aubin de Guérande*



Il n'est pas un talus, pas une ladure du marais salant d'où l'on ne puisse les contempler tous les trois, les trois clochers de nos trois vieilles villes : Guérande, Le Croisic et Batz ! Disposés en triangle isocèle, à chaque angle de base, ils élèvent une tour forte et, au sommet médian, une flèche pyramidale d'ardoise bleue qui, de loin, ressemble à un cône allongé comme une coiffe de jadis.

Ce sont les trois rois du pays. Dans leur manteau de prière et de songe, de soleil et de brume, ils désignent nos trois églises reines : Saint-Guénohé de Batz, Notre-Dame-de-la-Pitié du Croisic et Saint-Aubin de Guérande.

A Batz existait, dès le IX^e siècle, un prieuré avec son église et, en 945, Alain Barbe-Torte, duc de Bretagne, fit donation de l'ensemble aux religieux de l'abbaye de Landevennec. Les moines se mettent à l'œuvre : travail des champs, travail du sel, travail des âmes. Ils racontent la vie et les miracles de saint Guénohé, leur patron, conseillent de l'invoquer. Ils font de lui le céleste protecteur des toits qui déjà se sont groupés. L'abbé de Landevennec portera, de siècle en siècle, le titre de « curé primitif » et de « patron présentateur » de Batz. De nos jours, plus rien ne subsiste du prieuré. Quant à l'ancienne église prieurale, elle fut reconstruite en style ogival flamboyant de la fin du XIV^e siècle au XV^e. Enfin, dans la seconde moitié du XVII^e, une solide tour de granit vint remplacer une flèche de bois deux fois détruite par la foudre.

Avant de franchir le seuil de l'église Saint-Guénohé, arrêtons-nous devant la base de la tour, face au portail situé selon l'axe de la nef. Sous un œil-de-bœuf, deux portes jumelées s'encadrent d'une élégante ogive dont l'élan est prolongé par deux nervures en convergence recti-

ligne, à fleuron terminal, et enserrant une croix de pierre ouvragée. Une tourelle, qui fait songer à quelque poivrière de château fort, s'appuie à la tour, côté gauche, et le profil du toit du collatéral nord s'incline jusqu'à un pilier décoré de gargouilles et, à son sommet, d'un fleuron.

On entre par le porche nord, dit porche du Garnal, dont la voûte, garnie de bancs de pierre, forme abri. Son nom vient du cimetière — *garnal* en breton — que l'on traversait autrefois pour y accéder. Avant de détailler à loisir colonnes et chapiteaux, le regard s'attache au motif central qui domine l'archivolte : sous un dais de pierre tout usée, une Vierge qui accueille. C'est Notre-Dame-du-Précieux Sang, particulièrement vénérée en l'église de Batz. Il ne s'agit ici que d'une réplique mise à la place de l'œuvre originale que l'on a voulu soustraire aux intempéries en la transférant à l'intérieur. Assise, Marie tient l'Enfant sur ses genoux. De la main droite, elle bénit ; de la gauche, elle presse le cœur de son Fils d'où le sang jaillit dans un calice. Ce groupe de bois peint, symbole de la Vierge associée à la Rédemption, semble provenir de l'école espagnole du xvi^e ou du xvii^e siècle.

Du point de vue architectural, ce qui frappe le plus, au premier coup d'œil, — surtout quand on l'examine du milieu de la nef — c'est l'*inclinato capite*. Cette déviation de l'axe du chœur par rapport à celui de la nef, — et qui rappelle, comme on sait, l'inclinaison de la tête du Christ mourant sur la Croix — n'est pas spéciale à l'église de Batz, mais elle y serait plus sensible qu'ailleurs, quoique pour une raison toute fortuite. L'axe du chœur est celui de l'ancienne église bénédictine. Et ceux qui, à la Renaissance, rebâtirent toute la nef selon un axe différent, prévoyaient une réédification complète. Elle n'eut pas lieu. L'ancien chœur fut restauré, raccordé à la nouvelle nef, mais non point reconstruit, et son orientation propre demeura. Les piliers ronds à chapiteaux que l'on peut y voir, côté de l'Evangile, sont les seuls vestiges apparents de la vieille église romane de Batz.

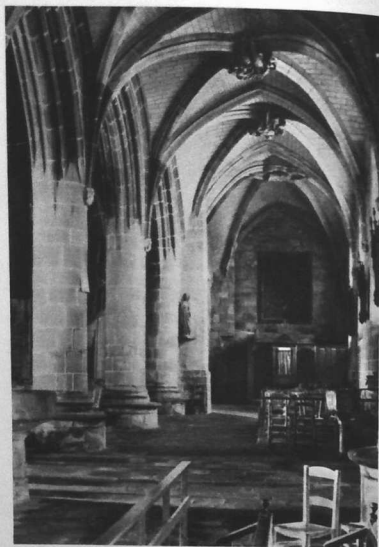
On remarque une heureuse combinaison du bois et de la pierre. Le lambrissage du sanctuaire, de la chapelle Saint-François et surtout de la voûte de la grande nef, donne à l'atmosphère de l'église une tonalité chaude, en parfaite harmonie avec l'intimité créée par les ogives surbaissées des collatéraux, tout à fait caractéristiques de l'art du xv^e. La seule pierre utilisée est le granit du pays et si, à l'extérieur, il a pris une patine ocre, à l'intérieur il reste intact en sa teinte grise, légèrement bleutée, où scintillent les éclats du mica. Observons encore que le dallage, en plan incliné, s'affaisse légèrement du grand portail vers le chœur, puis jusqu'à l'extrémité du bras nord du transept (côté Evangile).

Dans le collatéral nord, admirez les clés de voûtes. La première — en partant du fond de l'église — représente une jeune fille (sainte Barbe, croit-on) prisonnière en un château-fort et portant la palme du martyr : ainsi l'âme chrétienne, entravée par ses liens terrestres, gagne le Paradis



Eglise Saint-Guenolé de Batz.

CL. ALEX BERNARD



Église Saint-Guenolé de Batz.
Nef du garnal avec ses clés de voûte.
CL. JACQUES CHOLET



Une clé de voûte : les Sept péchés capitaux.

CL. JACQUES CHOLET

après un sacrifice total. Deuxième pendentif : la Sainte Face en relief sur un voile déployé par trois anges et sainte Véronique. Le troisième est celui des sept péchés capitaux : sept monstres torturent, déchirent un pauvre homme, image de la nature humaine que les passions dévorent. Puis on rencontre le Bon Pasteur tenant sa Croix : le miracle de l'oie, épisode de la vie de saint Guénolé ; les hermines, qui évoquent la Bretagne des Ducs ; enfin — septième clé de voûte — un cochon jouant du biniou : armes parlantes des Le Pourceau de Tréméac, famille de Batz.

Sans quitter le collatéral nord, nous sommes arrivés au chevet, la partie la plus ancienne de l'église. Au pied de Notre-Dame-du-Précieux Sang, le cierge illumine une prière chuchotée. A l'entour des enfeus des sieurs de Kerbouchard et des prieurs de Batz, tout est pénombre.

En longeant la balustrade du chœur vers le collatéral sud, arrêtons-nous devant le maître-autel. Le siècle de Louis XIV s'y révèle fastueusement. Six colonnes de marbre de différentes couleurs, avec bases et chapiteaux corinthiens dorés, supportent l'autel majeur que couronne un calvaire. Entre les colonnes, quatre belles statues : saint Guénolé, crosse et livre en mains ; saint Paul apôtre, appuyé sur son glaive ; saint Michel, victorieux du démon ; saint Jean l'Évangéliste, éclairé par l'inspiration divine. Plus bas, les sculptures des larges panneaux reliquaires font concourir à la gloire de Dieu toute la flore de la falaise et du marais.

Le collatéral sud est aussi appelé nef des Chouans, c'est-à-dire nef des chats-huants, nef du chahut. Elle était naguère réservée aux hommes, lesquels, de leurs places, ne pouvaient pas voir le maître-autel. De sorte que, si le sermon se prolongeait par trop, l'impatience des braves paludiers et sauniers se manifestait parfois par un peu de houle. Près de l'autel Saint-Jean, les blasons des abbés de Landevennec se juxtaposent dans une féerie de couleurs et de symboles héraldiques : ce sont, entre autres, les besants de Jean de Langouesnou, la croix pattée de Guillaume de Parthenay, l'écusson échiqueté d'argent et de gueules d'Yves de Ploumic, la licorne d'Henri de la Porte-Neuve, les hiboux de Mathieu Emery, les fasces et les hermines de Jean du Vieux-Chastel, les pommes de pin de Guiomar de Trégain, les aigles de Maurice Briard.

Mais un passé plus récent nous appelle. Derrière le maître-autel, un oratoire mérite une visite : le souvenir des enfants de Batz morts pour la France au cours de la première guerre mondiale s'y perpétue. Leurs noms y sont gravés ; des noms de la paroisse : Cavalin, Lecallo, Mouilleron, Lescaudron. Certains sont cités plusieurs fois : Legars, trois ; Picaud, cinq ; Pichon, neuf ; Le Huédé, douze. Confirmation de l'histoire locale : Batz fut longtemps une sorte de société familiale à part.

Ce peuple à part se devait une église à part. Elle l'est encore par l'exquise sonorité de ses orgues. En la seule compagnie des saints personnages en robes bleues ou mauves qui processionnent dans la lumière des vitraux, vous allez... Soudain retentissent les premiers arpèges d'une

musique veloutée. La pierre prend une voix, une ferveur sensible. Chaque parcelle de granit entre dans la confiance de Bach, de Beethoven ou de Mozart. Puissiez-vous alors goûter jusqu'à l'extase la beauté parfaite de l'instant... à classer dans votre mémoire à côté d'un matin d'été devant la baie du Pouliguen, d'un après-midi d'automne se mourant sous le grand mail de Guérande ou d'une tempête d'équinoxe sur la côte sauvage.

Le xv^e siècle fut, pour la Presqu'île, celui des grands bâtisseurs. A peine terminait-on l'église de Batz, que s'élevait, au Croisic, l'église Notre-Dame-de-la-Pitié : première pierre le 4 décembre 1494, sur l'emplacement d'une chapelle éclose au ix^e siècle ou au x^e, fleur épargnée des raz-de-marée normands. L'ouvrage alla bon train et, le 25 mars 1507, Mathieu de Plédran, évêque de Dol et ancien chanoine de Nantes, consacra.

Comme l'église de Batz, celle du Croisic est de style ogival flamboyant : d'où cette opulence ornementale, singulièrement affirmée dans la décoration des fenêtres. Quant à la tour, elle est jumelle de celle de Batz : toutes deux furent achevées en 1677. Seul le clocher qui surmonte la tour du Croisic ne date que d'environ 1700. Deux de ses trois cloches, coulées en partie dans le bronze d'un canon du *Soleil Royal*, redevinrent canon pour les besoins des guerres de la Révolution.

Les tours du Croisic et de Batz se ressemblent beaucoup. L'une et l'autre s'élèvent jusqu'à une terrasse à balustrade sur laquelle une tourelle octogone est posée entre plusieurs piliers ; cette tourelle est coiffée d'un dôme dont une lanterne occupe le sommet. A quoi tient donc la différence ? Essentiellement au fait que, sur la tour de Batz, les piliers montent jusqu'à hauteur de la base du dôme et se relient à la tourelle à l'aide d'arcs-boutants ; tandis que, sur la tour du Croisic, les piliers, beaucoup plus petits, se dispensent d'arcs-boutants. Bref, au Croisic, l'ouvrage supérieur de la tour est dégagé, d'autant que le balustre et ses piliers forment saillie ; à Batz, il est accompagné.

L'église du Croisic est placée sous le signe de la douleur. Ici Notre-Dame n'est pas, comme à Batz, la Vierge à l'Enfant. Le Christ vient d'être descendu de la Croix ; une mère dans l'affliction suprême se penche une dernière fois sur le corps de son fils que, tout à l'heure, le sépulcre lui prendra. Tel est le thème concrétisé par la statue de la porte nord : vendredi saint après 3 heures... Notre-Dame-de-la-Pitié. A l'intérieur, c'est encore la *Mater Dolorosa* qui inspire le grand vitrail du maître-autel, tandis qu'un groupe de proportions imposantes — Marie soutenant le divin crucifié — rappelle le motif de la porte nord. Cette porte est d'ailleurs fort remarquable : ceps et grappes, palmes et glands s'y trouvent ciselés dans les voussures de l'ébrasement.



Eglise de Batz.
Notre-Dame-du-Précieux-Sang.
CL. JACQUES CHOLET



Notre-Dame-du-Précieux-Sang. Détail.
CL. JACQUES CHOLET

Église du Croisic, Notre-Dame-des-Vents.
CL. JACQUES CHOLET



Église du Croisic, Saint Jacques.
CL. JACQUES CHOLET



L'intérieur risque toutefois de paraître assez froid, faute d'une note d'intimité, faute de chapelles, de retraites. Toute symétrie architecturale en est absente : seul le chevet d'une des deux nefs latérales primitives est à *inclinato capite* ; enfin une aile de moindre longueur — la nef du Rosaire — a été ajoutée.

Trois statues, entre toutes, retiennent : d'abord celle de Notre-Dame-des-Vents, en bois massif de teinte unie, — très à sa place au Croisic ! — puis deux statues plus petites, en bois peint, de l'école espagnole : saint Julien l'Hospitalier et son glaive ; saint Jacques, coquille au chapeau et, à la main, le bourdon de pèlerin.

Tandis que l'église Saint-Guénolé de Batz semble faite pour recevoir une noce de paludiers éclatante de couleurs, l'église Notre-Dame-de-la-Pitié du Croisic, l'église de la Vierge douloureuse, semble vouée à quelque éternel *Requiem* des périls en mer.

Sur sa colline, au centre de la ville close, la collégiale Saint-Aubin règne avec cette majesté qui convient à notre petite capitale au lustre antique. La cité, c'est sa cour où deux autres églises font figure de vassales : l'austère Notre-Dame-la-Blanche et la modeste église Saint-Jean au portique à voussure de feuillages enlacés (actuellement transformée en école).

Ephémère évêché voici plus de mille ans, Guérande, où rien ne s'oublie, a toujours gardé la nostalgie de sa très passagère autorité spirituelle. Longtemps féru de suprématie, la collégiale a tout à fait l'allure épiscopale.

Elle jouissait autrefois de grands privilèges. La disparition de l'évêché de Guérande laissait subsister un chapitre. Les chanoines de Guérande étaient tous égaux en dignité lorsque, par bulle du 13 juillet 1312, le pape Clément V institua parmi eux une charge de prévôt (1). Les chanoines ont camail et cappa de couleur blanche. Le prévôt porte crose, mitre et croix pectorale d'or émaillée d'argent, aux armes de la collégiale : d'azur au saint Aubin crossé et mitré d'or, tenant de dextre un écusson losangé d'argent et de gueules.

Le chapitre de Guérande occupe le second rang dans le diocèse, aussitôt après le chapitre de la cathédrale Saint-Pierre de Nantes. Aux Etats de Bretagne, il a le droit de déléguer un de ses membres. L'évêque de Nantes ne doit venir qu'une seule fois et en personne sous son pontificat, avec obligation de visiter le chapitre. Confirmées en 1771 par lettres patentes de Louis XV, ces prérogatives assimilaient l'église Saint-Aubin à une église cathédrale.

Dessinant une croix latine à chevet plat, mélange harmonieux de roman et de gothique, cette collégiale est l'œuvre de six siècles.

(1) Cette bulle semble avoir confirmé un état de fait existant depuis 1295 (Quilgars).

Deux églises avaient précédé : l'une, mérovingienne ; l'autre, carolingienne, détruites tour à tour par les barbares. Sur leurs ruines, le XII^e siècle élève une église romane placée sous le vocable de saint Aubin, évêque d'Angers. Qu'il ait vu le jour en Bretagne morbihannaise ou guérandaise, on l'ignore au juste ; mais ses attaches avec le pays guérandais, de son vivant, ne font aucun doute. Au XIV^e siècle, la dure guerre de Succession de Bretagne sonne le retour des calamités : en 1342, Guérande est prise par les Espagnols et la collégiale Saint-Aubin incendiée. Une partie en a survécu : la basse-nef romane. Au sortir de l'épreuve, la reconstruction n'avait pas été instantanée. C'est la résurrection architecturale du XV^e siècle qui verra s'achever le chœur de l'église Saint-Aubin : cinq travées ogivales et une cintrée. A part la crypte et les chapelles du transept, les chapelles latérales sont du XVI^e siècle : on les doit aux seigneurs de la région, par ailleurs souvent en conflit avec le chapitre généralement peu favorable à l'apposition d'armoiries dans les vitraux. Les bourgeois ont beau appuyer le chapitre, quelques gentilshommes n'en conservent pas moins chapelles privatives et écussons. Au XVII^e siècle, un porche et une façade viennent parachever. Quant à la flèche, elle est récente et remplace un clocher en poivrière datant de la fin du XVI^e siècle.

Le portail principal, vers l'ouest, se flanque, de part et d'autre, d'un contrefort terminé en aiguille et d'une tourelle surmontée d'un clocheton. Mais c'est surtout sa chaire extérieure qui fait son originalité. De cette chaire, saint Vincent Ferrier, évêque de Vannes, adressa en 1418 une mémorable prédication aux Guérandais.

Ce grand portail s'ouvre sur la nef romane composée de cinq travées avec cintre brisé, dont une en tiers-point, six colonnes de soutien et un fort doubleau décoré de dents de scie. Les sculptures des chapiteaux évoquent les supplices de l'enfer : allégories fort intéressantes à détailler, tant l'imagination de l'artiste s'y avère fertile.

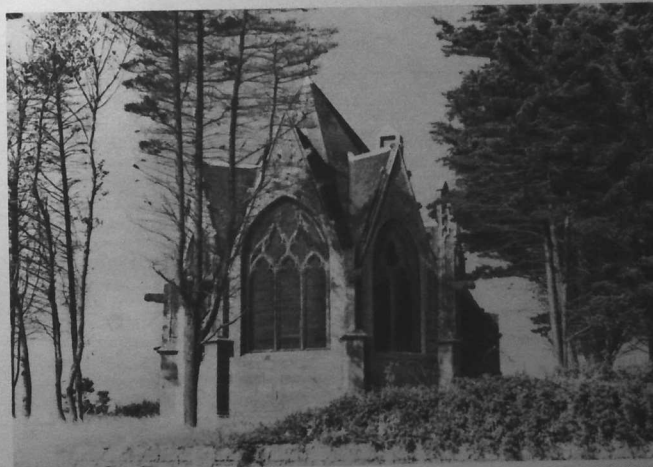
Divisé en six travées dont les arcs reposent sur les piliers octogonaux n'ayant ni ornements ni chapiteaux, le chœur est éclairé, au chevet, par trois belles verrières : l'une rappelle la vie de saint Julien ; une autre fixe divers épisodes miraculeux de la vie de saint Aubin, patron des Guérandais ; celle du milieu représente le couronnement de la Vierge : ainsi se complète, à Guérande, par une Vierge triomphante, la trilogie mariale dont Batz illustre le premier thème et Le Croisic le second.

La crypte XIV^e siècle se retranche de l'église derrière une double porte. La demi-obscurité des voûtes va s'épaississant vers les sépultures. D'un pilier central rayonnent des ogives tribolées. Dans leur enfeu reposent, sous gisants, deux puissants personnages : Tristan de Carné et sa femme, Jeanne de la Salle. Un sarcophage renferme le cœur d'Anne de Rieux, dame de Crémeur. Des blasons, de pompeuses épitaphes, des dates éternisent la poussière des tombeaux.



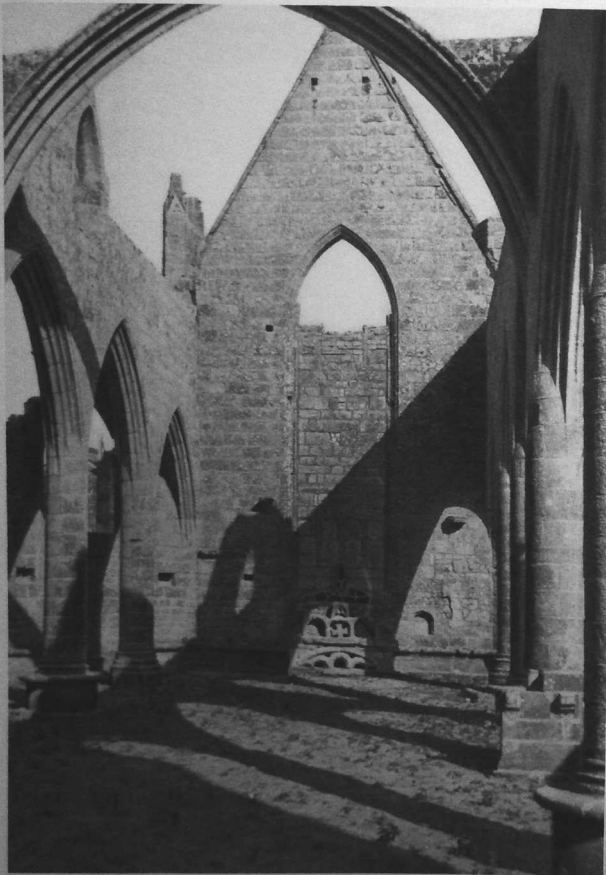
Chapelle de Careil.

CL. ALEX BERNARD



Le Croisic. Chapelle du Crucifix.

CL. ALEX BERNARD



Batz, Notre-Dame-du-Mûrier.

CL. BEAUFRETON

Nos chapelles

En leur besoin d'exprimer leur vie spirituelle sous une forme tangible et durable, les Bretons de la Presqu'île Guérandaise ont multiplié les chapelles sur leur sol. Besoin aussi, sans doute, de lieux moins grandioses que les églises, plus quotidiens, plus débonnaires, plus accessibles que la grande nef paroissiale souvent lointaine ; besoin de lieux consacrés davantage à tel culte de leur choix, et davantage imprégnés de l'air de la petite communauté : village ou hameau, manoir, congrégation religieuse.

Batz ne comptait pas moins de six chapelles, et Le Croisic en eut cinq : onze au total — outre les deux églises — sur six à sept kilomètres d'étroite avancée : quelle floraison !

Beaucoup ont disparu, détruites par le temps, détruites par les hommes, quelquefois remplacées par des constructions modernes.

Batz a conservé sa claire chapelle de Kervalet, qui montre le ciel étoilé de sa voûte, et si Notre-Dame-du-Mûrier est en ruines, l'œil séduit sait y reconnaître encore un pur joyau. L'histoire de ces ruines est singulière : le chauvinisme athée, l'antichristianisme triomphant peuvent expliquer certain vandalisme rageur. Mais lorsque l'on voit un prêtre, un recteur de paroisse abattre de ses mains le toit du temple, le cas est moins banal, unique espérons-le, en déplorant qu'il se soit présenté à Batz au siècle dernier. Rappelons d'abord comment naquit et ce que fut cette chapelle.

Nul prince bienfaisant, nulle riche congrégation ne financèrent sa construction. Notre-Dame-du-Mûrier a surgi du sentiment de foi, de la piété des habitants de Batz qui l'entreprirent à leurs frais. Auparavant, il y avait un monument très vénéré : usé par les ans, maltraité par les tempêtes, il s'écroulait. Les gens de Batz voulurent donc un édifice digne d'eux, digne des foules qui, de toute la Presqu'île, y affluaient ; digne de la Vierge qu'on y invoquait.

Nous sommes au xv^e siècle, âge d'or du pays du sel. Toute l'Europe est alors cliente de Batz. Dans cette apogée, un fléau : la peste, qui n'épargne pas. Au plus fort de leur épreuve, paludiers et sauniers font un vœu : reconstruire la chapelle. Ils ne lésinent pas, savent ce qu'ils veulent et se mettent à bâtir selon leurs propres plans élaborés en commun.

Ils n'avaient pas craint de voir grand. L'ouvrage n'était pas terminé que les disponibilités manquèrent. On sollicita les fidèles de la région : l'attribution d'indulgences spéciales stimulait leur générosité. Et le xv^e siècle ne s'acheva pas sans que le dernier fleuron eût été posé.

L'ensemble révélait une belle harmonie. Deux rangées de six piliers cylindriques sans chapiteaux partageaient le vaisseau en trois nefs, dont deux nefs latérales, plus petites. Un arc triomphal s'élançait

au milieu de la grande nef. Un jubé en bois sculpté clôturait le sanctuaire et un vitrail éclairait le chevet.

De siècle en siècle, tout le pays de Guérande accourait au pardon de Notre-Dame-du-Mûrier, le 25 mars. Jusqu'en 1820. A cette date, le recteur de Batz fit enlever toiture, charpente et lambris... sous prétexte que la fabrique ne pouvait entretenir à la fois église et chapelle. On se servit des matériaux pour réparer l'église Saint-Guénolé. De nos jours, Notre-Dame-du-Mûrier dresse encore ses murs, ses colonnes et ses ogives. Et il lui reste un pèlerin fidèle : l'oiseau de mer (1).

Au Croisic s'élève, près du lieu dit La Barrière, qui fait limite de paroisses, la chapelle du Crucifix. Ce petit édifice ogival du XVI^e siècle, à nef unique, est percé de gracieuses fenêtres dont trois lucarnes à toit saillant qui éclairent le chœur, et de deux portes couronnées chacune d'un bandeau à contre-courbures ornementées. Sur la façade principale, la torsade du listel est répétée par les cymaises des corniches.

Une autre chapelle croisicaise, placée sous le patronage de saint Goustan, était autrefois, par océan mauvais, le rendez-vous des femmes de marins. Moine de l'abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuys, saint Goustan effectuait en barque une tournée apostolique lorsqu'il fit naufrage en vue de la côte du Croisic. Ayant réussi à atteindre le rivage, il s'y reposa sur un rocher le quel — assure la légende — garda l'empreinte de son corps. La chapelle que l'on peut voir aujourd'hui est assez récente. Tout à côté de la plage, sous son alcôve de cyprès et de tamaris, elle renferme le fameux rocher au-dessus duquel l'autel est installé sur une tribune (2).

Avec ses grosses solives apparentes sculptées ici et là d'animaux fantastiques, toute blanche derrière sa porte sous ogive, la chapelle de Careil, sous son clocher d'ardoise, domine le marais salant.

Toute ombreuse est, à Pen-Château, la chapelle Sainte-Anne où ne luit que la petite larme de feu du tabernacle.

Mais de toutes, voici la plus touchante, parce que la plus abandonnée, la plus misérable... Au détour du chemin, près du village de Kervaret, elle s'établit en solitude sur la lande. Parmi les débris d'une enceinte de pierre, les ronces rampent. Sur les murs, lierre et vigne vierge brodent un linceul patient. Une végétation sauvage, mêlée aux blocs effondrés, envahit l'entrée principale. Sur le fronton de granit d'une porte aux belles ferrures, l'écusson est effacé. A l'intérieur, en

(1) Notre-Dame-du-Mûrier : dans cette expression le mot *mûrier* prête à confusion. Il faut comprendre *mourié* ou *mûrié* (de mourie, saumure, eau prête à se transformer en sel), d'où Notre-Dame-du-Marais-Salant ; Notre-Dame-du-Sel.

(2) « Le jour de la Saint-Jacques, les habitants de Batz et du Croisic se rendaient processionnellement à Saint-Goustan où se disait la messe paroissiale et le prône. Pareille cérémonie avait lieu au Crucifix le premier dimanche de mai, jour de la fête de l'Invention de la Vraie Croix. » (CAILLO : *Notes sur Le Croisic.*)



Croix de granit à Dissignac.

CL. ALEX. BOUVAUD



Croix de La Chapelle-des-Marais.

CL. ALAN BERNARD

relief sur les poutres, la figure du moine grimace, le dragon fulgure, la quintefeuille du blason s'épanouit. Ici était l'autel, sous ce vitrail mutilé. Là — seul meuble liturgique subsistant — est un vieux bénitier usé par les mains pieuses. Les pluies et les vents ont percé la toiture. Ainsi s'en va la chapelle Sainte-Barbe, près de l'étang de Cardinal qui rêve entre ses cyprès et ses chênes.

Nos calvaires

Il n'y a point, en Presqu'île Guérandaise, de ces anciens calvaires monumentaux comparables à ceux du pays de Léon et de la Cornouaille. Celui qui, par ses proportions, semble avoir été le plus important, s'élevait dans la partie sud du Bourg-de-Batz, sur l'emplacement d'une chapelle dédiée à saint Laurent. Il s'entourait de quatorze piliers ; une statue de la Vierge s'y blottissait dans une grotte ; deux escaliers de granit conduisaient à un autel. Ce calvaire a été détruit parce qu'il gênait — dit-on — le moulin à vent voisin.

Nos croix se classent en deux groupes :

Les croix de fer forgé, toutes en forme de croix latine, et reposant sur un socle de maçonnerie enduit de chaux.

Les croix de granit, particulièrement intéressantes, tant par leur diversité que par leur ancienneté.

Qu'elles soient de granit ou de fer forgé, il n'est pas rare d'apercevoir, à l'intérieur d'une niche creusée dans leur socle, de minuscules croix de bois. Une coutume explique : lorsqu'un convoi funèbre passe devant le calvaire, il y marque un temps d'arrêt et, pendant qu'on récite un *Pater* et un *Ave*, un membre du cortège dépose dans la niche (ou, s'il n'y en a pas, sur le socle) une de ces minuscules croix.

Nous ne mentionnerons ci-après que les croix monolithiques de granit les plus caractéristiques.

Croix latines

Les croix latines sont évidemment les plus nombreuses. On les répartirait en deux catégories : les croix simples, sans effigie ; les croix à une ou plusieurs effigies.

Croix latines sans effigie.

La croix d'Heinlex, à branches très courtes, repose sur une colonne quadrangulaire avec chapiteau ; placée devant l'entrée principale du château, elle est du XIII^e siècle.

La croix des Douleurs, à Batz, est une vieille croix fruste aux bras écourtés, qui semble dater du X^e ou du XI^e siècle, et aurait été taillée dans

une pierre druidique. Elle s'incruste dans un mur de la rue de la Gare, à proximité de la rue du Croisic. Son sommet est beaucoup plus large que sa base (0 m. 65 contre 0 m. 38) ; hauteur totale : 1 m. 40. On venait y dire un *Pater* et un *Ave* et s'y frotter les reins quand on souffrait des rhumatismes. Une tradition rapporte qu'elle se couvre d'humidité quand la paix est troublée dans les familles.

La *croix du Traict* est plantée sur un piédestal circulaire, placé lui-même sur un socle plus large et de même forme, qui ressemble à la base d'un phare tronquée à quelques mètres de haut. A marée basse, cette croix signale un chemin parsemé d'algues, de coquillages et de débris de rochers. A marée haute, elle se dresse, immuable, entre deux nappes mouvantes : celle du ciel et celle des eaux.

Croix latines à une ou plusieurs effigies.

Croix de Saint-Sébastien de Pornichet. — Située dans le cimetière, elle date du xv^e siècle. Sur une face : le Christ en croix ; sur l'autre : la Vierge et l'Enfant.

Croix de Pen-Château, au Pouliguen. — Près de la vieille chapelle Sainte-Anne, croix à bosselures, avec Christ sculpté, xv^e siècle.

Croix de Kervalet, paroisse de Batz. — Son aspect l'apparente aux croix rustiques xiii^e siècle. Cachée, croit-on, sous la Révolution, puis longtemps oubliée, elle ne fut restaurée qu'en 1923 et placée à côté de la chapelle xv^e siècle.

Croix de Pelamer, paroisse du Croisic. — Cette croix ancienne, à un angle de chemins entre le village de Pelamer et le manoir de Kervaudu, est d'un style fort élégant avec ses arêtes biseautées. Au centre, un cœur se détache à l'intérieur d'un cercle à double nervure : motif ornemental unique en Presqu'île Guérandaise. Le socle repose sur deux gradins.

Croix du Requer, près Guérande. — xii^e ou xiii^e siècle. De face, un Christ naïf ; au revers, la Vierge et l'Enfant. La date indiquée — 1825 — est celle de sa restauration.

Croix de Grand'Armes, en Pompas. — Christ sculpté. A l'époque des Rogations, les femmes du village « astiquent consciencieusement ce calvaire à l'aide de brosses de chiendent trempées dans l'eau de Javel ». Il aurait été érigé au xv^e siècle lors d'une épidémie de choléra dont le village de Grand'Armes fut préservé.

Croix diverses

Croix en médaillon.

Croix de Trévelan. — xv^e siècle (?). Près du village de ce nom, en l'Immaculée-Conception. Autour d'un Christ sculpté, le médaillon épouse la forme d'un trèfle à quatre feuilles.



Croix de Saint-Molf.
CL. ALEX BERNARD



La croix du Traict. A l'arrière plan, Le Croisic.
CL. ALEX BERNARD



Croix de Trescalan.

CL. JACQUES CHOLET

Croix de Penhareng, près Piriac. — Serait du ix^e ou du x^e siècle et, comme telle, la plus ancienne de la contrée. Sur une face, le Christ en croix ; sur l'autre : la Vierge.

Croix de Ranzégat, en Saint-Molf. — Médaillon hexagonal : d'un côté, le Christ en croix ; de l'autre, la Vierge. Cette croix, l'une des plus belles de la Presqu'île, se trouve sur la route de Saint-Molf à Saint-Lyphard, à deux kilomètres de Saint-Molf.

Croix à rampants.

Croix de Dissignac. — Près du village de Dissignac, sur la route de Saint-Marc à l'Immaculée-Conception. D'un côté : le Christ en croix ; de l'autre, la Vierge et l'Enfant. Début xvi^e siècle.

Croix de Fourbihan, en Trescalan. — Sur la route de Guérande à La Turballe, au centre du hameau de Fourbihan. Cette œuvre du xvi^e siècle, fort remarquable en son genre, présente le Christ en croix et, sur la face opposée, la Vierge et l'Enfant : au-dessus des figures, les deux rampants forment dais.

Croix de la Briandais. — Placé dans le cimetière de la Briandais, à Saint-Nazaire, cet admirable calvaire est, après celui de Penhareng, le plus ancien du pays. D'un côté, une Pieta burinée dans le granit ; de l'autre, la descente de croix. Les deux bras de la croix supportaient deux statuette dont ne subsiste la trace que de l'une.

Croix en forme de bannière.

Croix des Forges, au village de ce nom, à 6 kilomètres de Saint-Nazaire. Ce calvaire xvi^e siècle est unique par sa forme élégante de bannière de procession. Sur une face, le Christ entre la Sainte Vierge et saint Jean ; sur l'autre, la Vierge seule. Les têtes ont été mutilées sous la Révolution.

Croix quadrilobée.

Croix d'Escoublac, à 2 kilomètres de cette localité, sur la route d'Avrillac. Elle comporte un Christ et repose sur un chapiteau.

Croix hors catégorie.

Croix de la Ville-Aujau, sur la route de Saint-André-des-Eaux à Escoublac. Décorative et conventionnelle, à branches égales, sans figure de Christ, daterait du xv^e siècle.

Enfin si, parmi la foule de croix qui ne sont ni très anciennes ni révélatrices d'un art original, il fallait choisir celle qui a la plus émou-

vante histoire, nous nommerions la Croix de Brohogand. Une journaliste de chez nous, Jacqueline Bruno, s'en fut naguère l'interroger, puis conta joliment aux lecteurs du *Courrier de Saint-Nazaire* ce que la croix lui avait confié. Nous ne saurions faire mieux que d'inviter l'auteur de ce récit à nous le redire.

Histoire de la Croix de Brohogand

Texte de Jacqueline Bruno (1)

Brohogand. Un village de quelques feux en la paroisse de Saint-Molf... un petit village tout pareil à tous les villages de chez nous. Tout pareil ? Ne dresse-t-il pas vers notre ciel, comme eux tous, son calvaire de granit ?... Tout pareil ? Non, car si ce calvaire peut compter à la fois parmi les plus humbles et parmi les plus riches, il diffère surtout en ceci : il n'est placé ni à une croisée de chemins, ni au chevet d'une chapelle, ni à l'orée d'un champ. Il s'adosse à l'une des chaumières comme s'il voulait plus spécialement la défendre, la protéger de ses deux bras étendus. Et sur son socle sont gravés ces mots :

EN SOUVENIR
DE M. L'ABBE LEGUEN
CACHE ICI
PENDANT LA REVOLUTION

Intriguée, j'ai poussé le battant entr'ouvert de la porte basse. Dans l'ombre de la pièce tristement éclairée par l'unique et étroite fenêtre, j'aperçois une femme, le visage encadré du blanc fichu noué.

Ma curiosité se heurte à un mutisme presque complet. Pourtant j'apprends peu à peu que cette croix, jusqu'alors esseulée dans la campagne, fut érigée ici, il y a peu de temps, par M. l'abbé Giraudeau, l'actuel curé de Saint-Molf. Mais déjà, dans l'embrasure profonde de la fenêtre, j'ai vu et décroché un mince carton jauni : quelques lignes très simples disent la vie héroïque de l'abbé Yves Leguen dont le petit village natal garde pieusement la sainte mémoire.

Yves Leguen est né à Brohogand, en Saint-Molf, le 8 juillet 1755. Ordonné prêtre le 21 décembre 1782 ; nommé vicaire à Batz le 13 décembre 1785.

Il vint se cacher durant toute la Révolution à Clis et à Kerudal où il disait sa messe. Constamment poursuivi par les émissaires de Guérande, il courait les plus grands dangers.

Un homme et une femme de Brohogand étaient des dénonciateurs. La femme tomba dangereusement malade et supplia son mari

(1) *Le Courrier de Saint-Nazaire*, 10 décembre 1938.



Croix des Douleurs, au Bourg-de-Batz.
CL. ALEX BERNARD



Croix de Pen Hareng, à Piriac.
CL. ALEX BERNARD



Croix des Forges, aux environs de Saint-Nazaire.

CL. ALEX BERNARD

d'aller chercher un prêtre. Les voisins mirent comme condition que le mari serait gardé à vue. Avant de mourir, la femme fut administrée par M. l'abbé Leguen, mais le mari ignora quel prêtre était venu.

M. l'abbé Leguen était très aimé et on ne le laissait manquer de rien. Leste et courageux, il parcourait tout le pays, et il lui arrivait de célébrer dix baptêmes en une nuit.

A Kernodet, un chien reconnaissait, par l'odorat, l'approche des Bleus et en avertissait aussitôt l'abbé Leguen.

M. Leguen fut nommé vicaire chapelain de Trescalan en 1803, curé de La Chapelle-des-Marais en 1805. Il donna sa démission en 1812, et mourut à Guérande le 27 janvier 1821.

— « Voulez-vous voir la cachette ? » Je me retourne d'un bond.
« Il y a une cachette ? — Oui, là. ». Mon guide vient d'allumer une bougie et me précède vers l'angle de la chambre. A gauche de la fenêtre, une ouverture est pratiquée dans le mur même de la façade, presque au ras du sol.

A la clignotante lueur de la mèche, j'entrevois l'étrange réduit dissimulé dans l'épaisseur du mur, *entre les deux murs*, devrais-je dire, puisque, à cet endroit, la façade est double.

A une hauteur de 1 m. 50 environ, se trouve une plateforme qui bien souvent servit de lit à l'abbé Leguen.

Avant la Révolution, cette chaumière était construite légèrement en retrait de la maison voisine. Ce fut pendant la tourmente que les habitants de Brohogand eurent l'idée, qu'ils réalisèrent eux-mêmes, de rectifier l'alignement et de créer ainsi une sûre retraite aux prêtres proscrits.

Un lit dissimulait l'entrée de l'ingénieuse cachette et, sur le toit, une étroite ouverture permettait de voir, sans être vu, tous les environs...

Et je comprends maintenant pourquoi la croix de granit semble protéger la maison, la défendre de ses deux bras étendus.



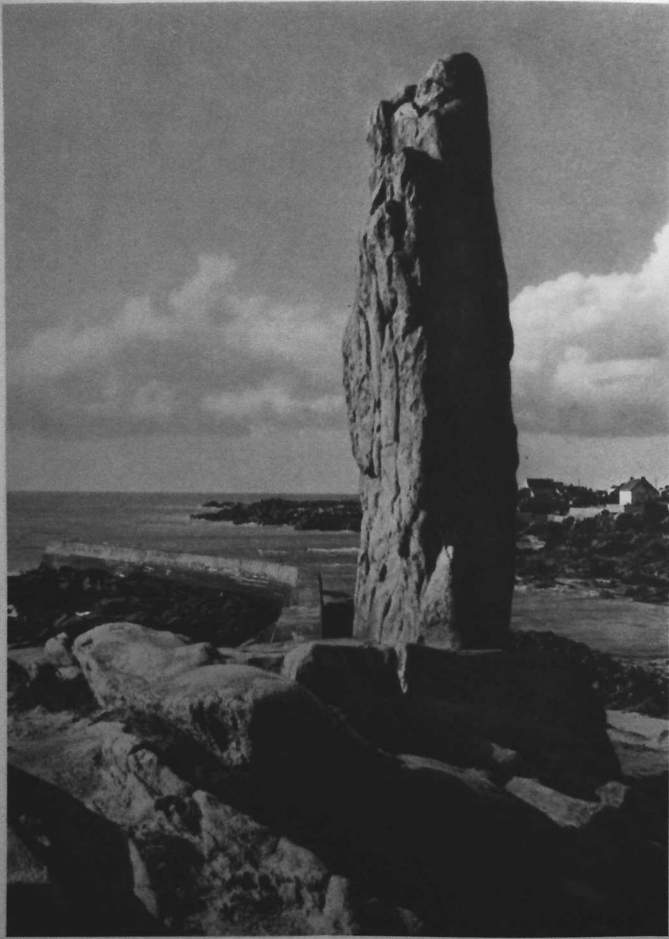
Dolmen de Crossac.

CL. ALEX. HERNARD



Dolmen de Kerbourg.

CL. JACQUES CHOLET



Batz. Aux abords de la plage se dresse le menhir de la légende.

CL. JACQUES CHOLET

V

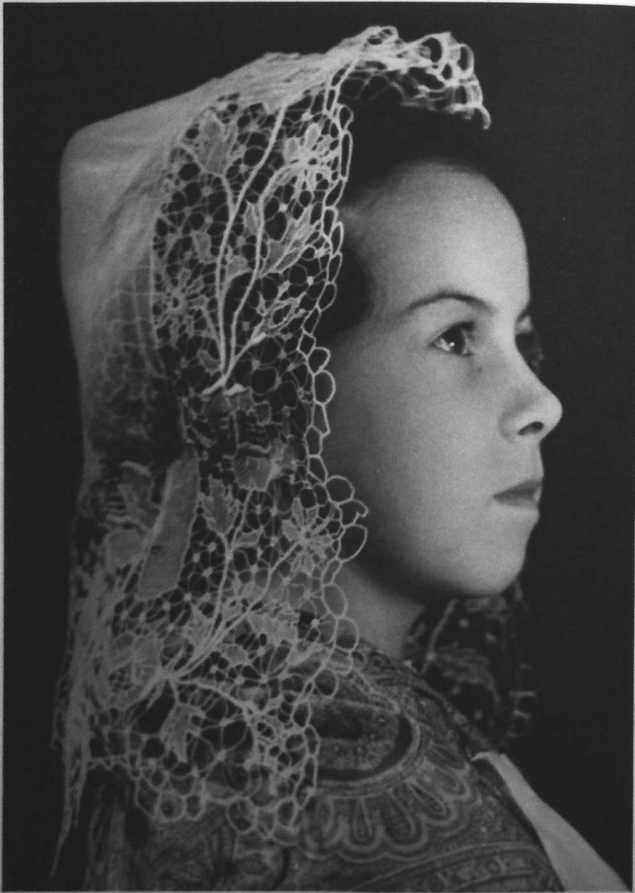
TRADITIONS ET LEGENDES



Femmes de Trescalan.
CL. ALEX BERNARD



Coiffe de La Chapelle
des Marais.
CL. ALEX BERNARD



Coiffe de Batz.

CL. ALEX BERNARD

Costumes et coutumes

LA Presqu'île Guérandaise est le rendez-vous d'une grande diversité de mœurs et de coutumes : mais a-t-on jamais vu, sur aussi petit espace de terre, semblable coexistence de groupes différents de population ?

C'est le *peuple de la mer* : pêcheurs du Pouliguen, du Croisic, La Turballe, Piriac ; — c'est le *peuple du marais salant* : paludiers et sauniers de Saillé et de Batz ; — c'est le *peuple de la terre* : celui de la Presqu'île intérieure ; — c'est le *peuple de la Brière* (si la Grande Brière se détache nettement de la Presqu'île, à celle-ci n'en appartient pas moins deux bourgs briérons : Saint-Lyphard et Saint-André-des-Eaux) ; — c'est enfin le *peuple ouvrier de Saint-Nazaire et de sa banlieue*.

Contraste du pays rural et du pays du sel : contraste des chaumières aux murs blanchis à la chaux, — de ce blanc éblouissant qui éclate à travers la brume, — et des maisons aux murs de granit, un granit hâlé, roussi par le vent de mer, sous les toits d'ardoise mauve.

L'homme du pays du sel est paludier ou saunier, sédentaire ou migrateur. Le paludier entretient la saline et récolte ; le saunier, lui, qui menait ses mulets chargés par tous les chemins, voyage et vend.

Les deux capitales du sel, Batz et Saillé, sont elles-mêmes bien différentes. Jadis Batz revendiquait une plus grande pureté de mœurs, et c'eût été offenser une femme de Batz que de la confondre avec une femme de Saillé. Car les filles de Batz restent chez elles, tandis que celles de Saillé, quand elles vont troquer le sel dans les villes... y oublient parfois leur vertu.

Si variée en ses activités humaines et ses mœurs, la Presqu'île l'est plus encore en ses traditions vestimentaires, comme si chaque paroisse, et parfois chaque fraction de paroisse, avait voulu se distinguer au moins par quelque détail du costume ou de la coiffe. Relations et mariages sont rares entre gens vêtus différemment.

Le vêtement, qui atteint à Saillé et à Batz à un rare degré de splendeur et d'originalité, est plus sobre dans le pays rural.

Les paysans portaient le petit chapeau rond à bord étroit, parfois

orné de chenilles bariolées ; leurs habits étaient de *berlinge*, étoffe de laine brune et de fils croisés.

La coiffe du Pouliguen, du Croisic et de Guérande est tuyautée à fond carré.

L'homme de Batz revêt le *bragou-braz*, ample culotte de toile blanche serrée aux genoux ; bas blancs ; souliers blancs ou jaune clair ; gilets superposés, chacun d'une couleur différente ; courte veste galonnée ; chemise à rabat ; cape noire ; chapeau de feutre à larges bords. Pointe du chapeau sur l'oreille signifie célibataire ; pointe en arrière veut dire homme marié ; par devant, veuf. Le jour du mariage : bordure ample du chapeau à gauche, et relevée à droite.

La coiffe de Batz ressemble à une mantille : pignon rentré, ailes de dentelle tantôt flottantes, tantôt croisées sous le menton. Elle s'assortit de la collerette blanche et du tablier à piécette.

A Saillé, les hommes sont habillés à peu près comme à Batz ; mais le chapeau ne se porte pas de la même manière : il auréole la tête à la façon d'un éventail ouvert ; quant à la veste, elle est rouge avec galons d'or.

C'est ici que le costume féminin est le plus somptueux et le plus éclatant. Il comporte : coiffe à pignon saillant et bavolet flottant ; collerette empesée de tulle et de dentelle ; robe et corselet de bure blanche ; amples manches rouges ; tablier violet ; parements et ceintures dorés ; collier et croix pectorale d'or ; bas rouges à fourchettes.

Quelques anciennes coutumes

Les jeux de Quasimodo

A Quasimodo, les Croisicaises, réunies en cercle, se jetaient de mains en mains des ustensiles de poterie. Quand l'une laissait tomber le vase qui lui était lancé, les autres se précipitaient sur elle et lui faisaient subir *la bascule* (1).

Une autre coutume voulait que les paludières fissent et défissent dans la même journée et une fois l'an, un mulon de sel. Celle qui laissait choir sa charge était plongée dans l'étier (2).

Les danses de Pierre-Longue

Sur la falaise du Croisic, la Pierre-Longue est un menhir, antique et immuable auditeur des flots et des vents. Chaque année, la veille de

(1) CAILLO : *Notes sur Le Croisic*.

(2) A. BROHAND et J.-Y. RICHARD : *Le Bourg de Batz*.

Coiffe de Guérande.
CL. ALEX BERNARD



Coiffes de Saillé.
CL. ALEX BERNARD





Paludier de Saillé portant la gide de sel.

CL. ALEX BERNARD

la mi-août, les femmes du Croisic, accourues en cortèges nombreux et animés, s'y rassemblaient. Froissant de leurs pieds légers l'herbe rase, elles dansaient autour de la pierre : danses éperdues, mêlées de chants et de clameurs ; danses sans hommes que le rite excluait. Qu'une fille, dans le vif élan de la ronde, vint à toucher le menhir, sa maladresse — car c'en était une — prenait valeur de présage : pour elle, point de mariage dans l'année, et des hurlements de joie proclamaient sa disgrâce.

La Pierre-Longue était aussi un oracle que les jeunes filles venaient consulter. Que lui demandaient-elles ? Et surtout comment recevaient-elles réponse ? Seul le vieux menhir le sait (1) !

La fête de l'Aguilaneuf

Tous les ans, le soir de la Saint-Sylvestre, les jeunes gens, drapés de manteaux de toile cirée, coiffés de chapeaux à larges bords et un bâton à la main, allaient, par groupes, à travers le bourg ou le village, sollicitant quelque offrande à chaque porte et chantant à tue-tête la chanson de l'Aguilaneuf ou de l'Eguinané, chanson qui consistait en remerciements à l'adresse de ceux qui donnaient joyeusement, en invectives triviales pour les grincheux que ce tapage irritait et, là où il y avait des filles, en invitations galantes. Nos lurons recevaient argent et victuailles, pain, viande, vin et surtout lard. Ils enfournaient le tout dans un grand sac qui, à la fin de cette quête nocturne, présentait une avantageuse obésité. Le 1^{er} janvier, les joyeux compères faisaient bombance avec le produit de leur collecte.

Les joyeux laboureurs. — Mœurs paysannes

Edouard Richer qui, sous la Restauration, accomplissait un voyage d'étude en Loire-Inférieure, avait été frappé de la belle humeur des paysans de la Presqu'île : « Rien de plus gai, écrivait-il, que de voir le laboureur se rendre au travail avec son attelage... Les travaux de la campagne, qui se font en silence dans la plupart des communes voisines de Nantes, s'exécutent ici en chantant. Le joyeux cultivateur, en traçant son sillon, entonne une chanson rustique dont le refrain se compose toujours de quelques paroles adressées aux animaux qu'il conduit. Dans certains temps de l'année, ces concerts champêtres se répètent de tous côtés. »

« Le peuple d'Escoublac comme celui de Saint-Nazaire, poursuit le même auteur, est bon, généreux, hospitalier et surtout très religieux.

(1) Les danses de Pierre-Longue avaient disparu vers la fin du XVIII^e siècle, si l'on s'en réfère à CAILLO qui, dans ses *Notes sur Le Croisic* publiées en 1869, précise que cette coutume existait encore « il n'y a pas un siècle ». Le menhir, abattu par les Allemands pendant l'occupation, attend d'être relevé.

Il excelle principalement par le respect qu'il porte à celui qu'il croit au-dessus de lui (1). »

On rapprocherait des observations de Richer celle de Gustave Blanchard : « Si un voisin tombe malade, tous ceux du village s'entendent pour panser ses bestiaux et cultiver sa terre. S'il succombe, les mêmes services seront rendus à sa veuve. Il n'y a que peu de pauvres dans les campagnes, tant les laboureurs sont portés à se venir en aide. Qu'à l'heure du repas un mendiant étranger demande l'aumône à la porte de la chaumière : il est invité à accepter l'écuellée de soupe et la tranche de lard. Puis il paie en longs récits l'hospitalité reçue. Les vols sont très rares. Les paysans ne ferment jamais leurs maisons à clé. Certaines maisons n'ont même pas de serrures (2). »

Luttes et danses paysannes

Quand, avec l'aide de ses voisins, le laboureur a préparé une aire, celle-ci, avant d'être foulée et aplanie, est l'objet d'une sorte de consécration. Au jour prévu, un championnat de lutte met aux prises les gaillards les plus vigoureux qui viennent rivaliser de force sous les yeux des jeunes filles endimanchées. Le prix est un chapeau neuf ou un bouquet enrubanné que le vainqueur s'empresse d'arborer. Des épreuves similaires sont réservées aux garçons de quatorze à seize ans qui reçoivent des pipes en récompense.

Après les luttes, jeunes gens et jeunes filles vont danser au son du biniou sur les places publiques où la ronde se termine par un gracieux quadrille.

Les œufs de Pâques des garçons meuniers

Pour les garçons meuniers de Saint-Lyphard, le temps de Pâques était celui des étrennes. Ils allaient alors, panier au bras, chez tous les clients de leur moulin et recevaient invariablement des œufs ; seule la quantité différait, selon la générosité de chacun. Les quêtes furent toujours très fructueuses, les familles attachant un grand prix aux faveurs du meunier et de son commis.

Clameurs aux funérailles

Dans leurs joies et dans leurs peines, remarquait encore Gustave Blanchard, les hommes du Pays Guérandais « jettent un cri strident, sauvage, et qui a quelque chose d'effrayant ».

De tels cris étaient, si l'on ose dire, de rigueur aux enterrements. Les vociférations — sanglots bruyants, hurlements de désespoir —

(1) Edouard RICHIER : *Voyage pittoresque*, (Nantes, 1823.)

(2) BLANCHARD : *De quelques usages anciens conservés au pays guérandais*, 1878.

commençaient à l'église, quand le prêtre avait entonné le *Libera*, se poursuivaient jusqu'au cimetière et cessaient dès que le cercueil était sous terre.

Les potiers d'Herbignac

Les poteries de Landeuil, petit village de la paroisse d'Herbignac, étaient renommées dans toute la Presqu'île. C'est à Landeuil que l'on fabriquait les récipients d'argile appelés *bues* (de forme sphérique) et *pusuets* (de forme ovoïde).

Les ouvriers potiers d'Herbignac formèrent, jusqu'en 1790, une corporation assujettie à certaines règles précises, sous les auspices du seigneur de Kerolivier, propriétaire de la carrière de fine terre rouge.

Le jour de la Saint-Barnabé, les potiers allaient en procession, un rameau à la main et précédés des joueurs de hautbois, quérir en sa demeure le seigneur de Kerolivier, leur patron. Puis le cortège s'acheminait vers l'église de Saint-Lyphard ou d'Herbignac, pour la messe. Ensuite un bon repas se prolongeait dans une atmosphère de liesse. Un concert rustique et le paiement de la redevance terminaient la journée.

Notre Légendaire

La Vierge dans la légende.

C'est grâce à la Vierge Marie que le meunier Yves Kerbic sauve son âme qu'il vient de vendre à Satan en échange d'un moulin. C'est aussi grâce à la Mère de Jésus que le sire Yves de Rieux est sauvé du naufrage et retrouve sa fiancée : ici Marie est associée à une légende d'amour, la *Légende de Notre-Dame du Mûrier*.

La Légende de Notre-Dame du Mûrier

C'était un amour frais comme une primevère éclose au sous-bois d'avril, entre la mousse et le caillou d'un ruisseau vif. Elle s'appelait Yseult et était fille du seigneur de Lesnéac. Sa chevelure avait la couleur du sable de la dune et son regard celle du manteau de la Vierge lorsqu'elle l'étend sur l'Océan pour que la vague côtière y brode un ourlet blanc.

Yseult n'aurait pas dit non à Yves de Rieux. Mais le sire de Rieux n'aurait pas dit oui à son fils ; il convoitait de l'unir, non à la fille d'un simple gentilhomme, mais à celle d'un puissant baron.

Le sire de Rieux crut que le temps et l'éloignement serviraient son projet. Un matin, il fit appeler Yves : « J'ai décidé, mon enfant, de t'envoyer en Angleterre auprès du comte de Montfort. Va rejoindre notre prince. L'honneur de notre nom et la volonté de ton père te le commandent. Pars, je te bénis. »

Yves reçoit la bénédiction paternelle, embrasse sa mère et ses sœurs, et s'embarque au Croisic. Il regarde s'éloigner les rivages de la Presqu'île où, derrière les bois de Lesnérac, le rêve d'Yseult se confond avec le sien. Le sentiment qu'ils éprouvaient l'un et l'autre était de ceux que l'absence exalte au lieu de dissiper.

Jeune orphelin dans une cour étrangère, le comte de Montfort accueilli avec joie ce compatriote à peu près de son âge qui s'exilait pour lui. Une amitié se noua.

Des semaines, des mois passèrent... Le temps est bien long quand l'amour fait l'apprentissage de l'infini de la solitude et de l'infini du silence. Malade du mal de l'amour et du mal du pays, Yves dépérissait. Inquiet de ce changement, le comte de Montfort l'engagea à retourner en Bretagne.

Yves de Rieux prend la mer sous un ciel limpide. Il a bientôt doublé le cap Finistère par bonne brise et reconnu l'approche de la Presqu'île Guérandaise. Soudain l'horizon s'assombrit. Le vent, de plus en plus violent, pousse de gros nuages noirs. L'Océan devient hostile. C'est la tempête.

Dans la nuit opaque où les éclairs jettent leur immense clarté funèbre, l'esquif court grand danger. L'eau envahit la pauvre coque devenue le jouet des lames. L'Océan va-t-il l'engloutir ou la briser sur les récifs ? La terreur s'est emparée de l'équipage.

En cet instant, Yves de Rieux, invoquant la Vierge, patronne des marins, lui adresse une prière solennelle : « Vierge sainte, secourez-nous ! Ayez pitié de notre barque et de ceux qui la montent ! Ayez pitié de ma jeunesse et de mon amour ! Accordez-moi de revoir mon manoir, ma famille, mon Yseult ! Je promets de bâtir, à l'endroit où nous toucherons terre, une chapelle qui vous sera dédiée. Les foules viendront y vénérer votre nom et y célébrer vos bienfaits. »

A peine a-t-il prononcé ces mots que les matelots aperçoivent, à travers les ténèbres, un point éclatant de lumière. La tempête s'apaise et la barque conduite, semble-t-il, par une main surnaturelle, s'oriente vers ce point. Une dernière vague la transporte, l'asseoit sur une petite crique environnée d'écueils.

Leurs vêtements imbibés d'eau de mer et de pluie, Yves de Rieux et son équipage prennent pied sur cette grève et, se dirigeant vers la lumière aperçue, aboutissent à proximité du prieuré de Batz où, à l'abri d'un mûrier battu par le vent, un fanal brille devant une image de Marie.

Ayant rendu grâce, Yves se hâte sur le chemin de Lesnérac.

Ce jour-là, le château en fête réunissait nombre d'invités : dames rivalisant d'élégance ; chevaliers en somptueux atours.

Yves de Rieux s'informe auprès d'une damoiselle qui passait près de lui ; elle s'étonne :

— D'où venez-vous donc, Messire, ne savez-vous pas ?

— Je reviens d'Angleterre, et je ne sais rien !

— Eh bien ! apprenez que la fille du seigneur du lieu se marie aujourd'hui.

— Yseult ! Qui épouse-t-elle donc ?

— Le sire de Keranzais.

Yves pâlit. Il veut néanmoins pénétrer jusqu'à la chapelle où, dans un instant, le prêtre bénira les époux. Le cortège fait son entrée. Voici Yseult qui donne la main à son père.

Le jeune homme se jette aux pieds de sa bien-aimée. Elle se penche vers lui, tout émue. Le sire de Lesnérac intervient :

— Vous ici ! Vous avez-vous donc laissés sans nouvelles pendant plus de deux ans pour réapparaître en ce jour comme un trouble-fête ?

— Ne m'accablez pas, Seigneur, supplie Yves. Si longtemps que le sort m'ait retenu loin de notre patrie, jamais je n'ai cessé d'aimer Yseult...

— Trop tard, sire Yves !

— Mon père, s'écrie Yseult, feriez-vous si peu de cas des sentiments de votre fille ? Jamais mon cœur n'a cessé d'appartenir à Yves ; je vous en conjure, ne le repoussez pas !

— Que ne le disiez-vous plus tôt ! Soit : qu'Yves garde votre cœur ! Yves tend la main à son Yseult et elle lui remet la sienne. Tous deux tremblent, de bonheur cette fois.

Fidèle à sa promesse, Yves de Rieux fit construire une splendide chapelle qu'il appela Notre-Dame du Mûrier, à l'emplacement même du fanal qui l'avait guidé.

Les saints dans la légende.

L'imagination populaire a volontiers mêlé le merveilleux légendaire et le merveilleux divin. Beaucoup de saints ont d'abord été proclamés tels par les foules promptes à exalter leur vertu et leur puissance surnaturelles. Ainsi une jolie enluminure vient décorer un fait réel.

Assiégés par les Normands, les Guérandais invoquent saint Aubin et remportent la victoire. Au fait historique, la légende ajoute un personnage : saint Aubin qui, sous l'apparence d'un vieillard équipé d'armes flamboyantes, conduit la contre-attaque des milices guérandaises.

Autre fait : saint Goustan, naufragé près du Croisic, se repose sur un rocher. Tradition : c'est l'empreinte du corps que le rocher a conservée.

On racontait aussi qu'au temps où saint Lyphard habitait sur les bords de la Brière, un dragon désolait le pays. Ayant déjà dévoré onze jeunes filles, le monstre, toujours en appétit, réclame la fille du saint. Lyphard saisit son épée. Pour en éprouver la trempe, il assène sur une énorme pierre un coup si vigoureux que le rocher se fend. Puis, courant au devant du dragon, il lui tranche la tête.

La *Pierre Fendue* a existé. Un homme pouvait passer dans sa large

brèche. La paroi nord avait même conservé la marque des quatre doigts et du pouce qui s'y étaient enfoncés dans l'effort que fit le saint pour dégager sa lame.

Géants et korrigans dans la légende.

Les dolmens sont l'œuvre des géants. Ces personnages fantastiques habitent les souterrains qui relient entre eux tous les dolmens, et n'en sortent que pour se battre. Armés de « pierres à tonnerre », ils les lancent pendant les orages ; elles sont ensuite ramassées par les paysans dont elles protègent les maisons (1). La Presqu'île Guérandaise doit au célèbre Gargantua l'érection d'un superbe menhir de quartz près de La Madeleine.

Mais le légendaire guérandais possède aussi bon nombre de sorciers et de nains.

Autrefois, à l'endroit de la Brière, un parc immense entourait un château qui recélait un trésor. Désireux de s'en emparer, un sorcier suscita une violente tempête : les arbres s'abattent, le château s'écroule et tout disparaît sous les eaux. Mais le trésor, échappant au sorcier, avait pris la fuite sous forme d'un nain et s'était réfugié sous le dolmen du Crugo. C'est pourquoi les profondeurs de la Brière contiennent des troncs d'arbres qui attestent cette origine.

Nains maritimes, les korrigans ont leurs palais dans les grottes des falaises. La nuit ils parcourent l'Océan et les grèves à la lueur de leurs torches. Ils attirent sur les écueils les barques en détresse pour les piller. Ils attaquent aussi les bateaux qui lèvent leurs casiers ou tendent leurs filets. Ils miment tout ce que font les humains et se transforment parfois en bons génies qui aident les ménagères aux travaux de la maison. Paludiers et sauniers les connaissent bien.

Ce sont eux, les petits gnomes, qui interdisent l'accès du tombeau du roi Salomon, caché sous la mer non loin de Piriac, au milieu d'une ville submergée dont le clocher est un récif fatal aux marins.

Les korrigans sont donc chez eux en Presqu'île Guérandaise. Notre légendaire les situe dans de nombreux récits, dont celui-ci :

La reine des Korrigans et le Paludier

Destin amer que d'être le plus pauvre paludier de Batz, quand il faut nourrir une nichée de onze enfants ! Ce soir-là, comme tous les soirs, Pierre-Marie Cavalin ruminait cette triste pensée, en échangeant de temps à autre un regard mélancolique avec sa femme Jeanne-Marie. Les enfants mangeaient une bouillie de blé noir. Dehors, la tempête sifflait sur le marais.

(1) *QUILGARS : Les monuments mégalithiques et le culte des pierres.*



Mariés au Bourg-de-Batz.

Lithographie de H. Lalaisse, « Galerie armoricaine » (1844).
CL. HORIZONS DE FRANCE



Métayer d'Escoubiac.

Lithographie de H. Lalaisse, « Galerie armoricaine » (1844).
CL. HORIZONS DE FRANCE

Tout à coup, on frappe à la porte de la chaumière. Quel chrétien a donc le courage de sortir par un temps pareil ? Pierre-Marie va ouvrir. A la lueur d'un éclair, s'avance la vieille sorcière des korrigans. Le paludier se signe et l'invite à entrer.

Ses vêtements en lambeaux tout ruisselants de pluie, la mendiante vient s'asseoir sur la pierre du foyer, tendant à la maigre flamme ses mains décharnées.

« Que faites-vous à cette heure par les chemins au plus fort de l'orage ? s'enquiert Pierre-Marie.

— Oui, dame ! Un bien vilain temps. Mais personne n'a voulu me recevoir. Bourdic, ce richard qui possède à lui seul plus de trente salines, m'a chassée de son seuil en lançant son chien à mes troussees. »

La haine se lit dans les regards de la sorcière. Elle poursuit :

« Je me venge de mes ennemis, Pierre-Marie, mais je sais aussi récompenser mes amis. Laisse-moi passer la nuit chez toi ; tu n'auras pas à t'en repentir. »

Charitable, Cavalin y consent, malgré sa frayeur.

Le lendemain matin, la sorcière, au moment de quitter ses hôtes, présente au paludier une petite clé rouillée :

« Muni de cette clé, tu iras la nuit prochaine à la grotte des korrigans. Le rocher s'ouvrira. Tu trouveras plus d'or qu'il ne te sera possible d'en emporter. Sers-toi abondamment. Mais si tu es encore dans la grotte à l'aurore, malheur à toi ! Prends aussi cet anneau de cuivre ; il te suffira de le porter au doigt pour devenir invisible. »

La sorcière disparaît instantanément. Aussitôt les Cavalin entendent des cris de colère et de désespoir. Mettant le nez dehors, qu'aperçoivent-ils ? Le vieux Bourdic qui s'arrache les cheveux et sa femme qui pleurniche bruyamment. Cavalin s'approche. Une multitude de rats ont percé plus de trois cents trous dans la toiture du grenier à sel de l'avare. Dans la maison des Bourdic, la pluie est tombée comme en pleins champs ! « La sorcière s'est vengée », conclut Cavalin. Toutefois, il demeure anxieux : la sorcière tiendra-t-elle la promesse qu'elle lui a faite ? Plus d'or, songe-t-il, que je ne pourrai en emporter !

Voici enfin la nuit tant attendue. Ayant jeté sur son épaule un grand sac de paludier, Pierre-Marie se rend à la grotte.

Arrivé devant la demeure des petits génies de l'Océan, il entend, venant de l'intérieur, un son harmonieux, comme si d'innombrables pièces d'or tombaient et rebondissaient sur un pavé de marbre. Il retient son souffle et frappe de sa clé rouillée. Le rocher tourne sur lui-même, faisant apparaître une galerie merveilleuse. Fasciné, Cavalin s'y engage.

Autour de lui, il ne voit d'abord que piliers de marbre et d'airain, chapiteaux d'or et d'émeraudes. Sculptés dans la masse du précieux métal jaune, des bas-reliefs représentent des animaux fabuleux : tels que chevaux marins à croupes de dragons. Ce qui met le comble à l'ébahissement de Pierre-Marie, c'est de découvrir tout à coup, dans

une salle non moins richement ornée, une multitude de petits orfèvres ciselant des objets d'un art consommé. Cavalin savait bien que les korrigans travaillaient les métaux, mais se serait-il jamais douté qu'un jour il serait le témoin de leur ingénieux labeur ? Invisible, grâce à l'anneau de cuivre qu'il a passé à son doigt, le paludier ouvre des yeux grands comme des citrouilles. Et voici que les korrigans, rassemblés autour de leur roi, reconnaissable à sa couronne de flammes, s'avisent de faire honneur à un plantureux festin.

Pierre-Marie emplit bien vite son grand sac de vaisselle fine, de bracelets d'or et de bijoux. Il quitte la grotte, en toute béatitude de sa fortune nouvelle et bien aise que l'air marin vienne lui rafraîchir le front. Soudain son embarras est extrême : où va-t-il déposer ses richesses à l'abri des voleurs ?

« Le menhir qui s'élève au haut de la falaise, près du port, devrait être une cachette sûre », se dit-il. « Mais comment entamer le dur granit ? C'est vrai, j'ai ma clé magique ! » Un coup léger ; le rocher révèle la cachette souhaitée ; Cavalin y déverse son sac et le rocher se referme.

L'aube lui paraît encore éloignée. « J'ai bien le temps, pense le paludier, de retourner à la grotte et d'y emplir encore mon sac. Oui dame, je vais pouvoir acheter les meilleures salines de la paroisse et affermer l'impôt de la gabelle. » Cependant les étoiles pâlisent et l'Orient s'est teint d'un soupçon de leur. Pierre-Marie se remémore l'avertissement de la sorcière. Il hésite ; enfin sa cupidité l'emporte.

Un choc de sa clé sur le rocher de la grotte ; Pierre-Marie pénètre à nouveau dans le palais des korrigans. Ceux-ci n'ont pas terminé leurs ripailles : un vin exquis pétille dans des coupes de cristal et les regards sont généreusement allumés.

Cavalin puise sans parcimonie et s'empresse vers la sortie. Mais il a beau frapper de sa clé, la pierre n'oscille plus. Un mince filet de lumière se glisse à travers la fente du rocher. C'est le jour, le talisman a perdu sa vertu.

Epouvanté, Pierre-Marie cherche à se blottir dans quelque anfractuosité. À peine se croit-il en sûreté que les korrigans, s'apercevant que leur trésor a été pillé, se lancent à la recherche du coupable en poussant d'effrayantes clameurs. Le pauvre paludier a cessé d'être invisible ; un lutin le découvre et le traîne, plus mort que vif, devant le trône du roi. Le malheureux doit avouer son crime. « Tu as voulu de l'or ; tu seras enseveli dans l'or », décide le roi.

Aussitôt les korrigans dansent autour de Pierre-Marie une ronde infernale ; le cercle se rétrécit ; il va être précipité dans la fosse au trésor ; la ronde s'accélère. Pierre-Marie chancelle ; il va tomber dans la fosse...

À cet instant, une voix de femme lance un ordre. Les korrigans s'arrêtent. Le paludier n'a reconnu la vieille mendicante que pour la

voir se métamorphoser en une ravissante princesse. Les korrigans se prosternent devant leur reine.

Elle va droit au paludier : « J'ai voulu juger, lui dit-elle, si tu étais aussi sage que charitable. Or, tout en étant meilleur que beaucoup, tu es aussi avide que tous. Sois donc puni de ta convoitise et récompensé de ta bonté. En voulant trop acquérir, tu as perdu le peu que tu avais. Le trésor que tu as caché au pied du menhir y restera jusqu'à ce qu'il puisse appartenir à un homme qui l'aura mérité. Pour ta part, prends ce petit plat d'étain ; il se remplira trois fois par jour des mets que tu souhaiteras. »

Pierre-Marie se retrouve alors au bas de la falaise, devant la grotte. Soulagé d'en être quitte à si bon compte, il rejoint sa chaumière d'un pas rapide. « Ne rapportes-tu qu'un vieux plat d'étain ? » lui dit sa femme désappointée. Vite, Pierre-Marie pose le plat sur la table et, selon son désir, il se remplit de belles galettes dorées, à la grande joie de toute la famille.

Ainsi en fut-il chaque jour. Ainsi Jean-Marie Cavalin apprit-il que la sagesse est de savoir apprécier, dans notre condition quotidienne, la merveille que l'instant nous invite à saisir.

Les légendes des trépassés.

Les trépassés jouent un grand rôle dans le légendaire breton : la Bretagne n'est-elle pas, par excellence, la terre du culte des morts ? Mais on ne conçoit pas de culte sans monuments où ses rites s'accomplissent : monuments païens (pierres druidiques) et chrétiens (chapelles) ont pareillement inspiré.

Les lueurs que l'on aperçoit, la nuit, sur la Brière, et qui suivent les blins des Briérons, sont les âmes des humains sacrifiés par les druides sur leurs autels de rocher.

Mais une légende de tradition chrétienne, particulièrement saisissante, s'intitule *La Messe des Morts*.

La Messe des Morts

Pendant près d'un siècle, tous les ans à la même nuit, d'énigmatiques lumières ont habité la chapelle du Crucifix. Des marchandes, allant du Bourg au Croisic avant le jour, ont même entendu des sanglots et des plaintes en provenance du mystérieux sanctuaire ; mais plutôt que d'y aller voir, on pense bien qu'elles précipitaient le pas en se signant !

Plus curieux, plus hardi, Jacques Monfort, le vitrier de Kervalet vécut une de ces nuits-là l'étrange aventure que voici :

Il s'en allait au Croisic de grand matin, de si grand matin que la deuxième heure après minuit était à peine écoulée. Il arrive devant la chapelle du Crucifix : une lumière pâle, diffuse, analogue à celle d'un

soleil noyé dans la brume, colore les vitraux. Intrigué, Montfort se rapproche, pousse la porte... et s'arrête, glacé d'effroi. A l'autel, un très vieux prêtre, revêtu d'ornements de deuil, s'apprête à célébrer la messe des morts ; les cierges font trembler des ombres fantastiques.

Introibo ad altare Dei, prononce le prêtre. Sa voix semble venir d'outre-tombe.

Introibo ad altare Dei, reprend le vieillard. Comme la première fois, personne ne répond.

Jacques voudrait bien faire l'office de servant ; c'est la peur qui le paralyse. Mais le prêtre se retourne et lui fait signe. Rassemblant tout son courage, Jacques se fraie un passage à travers une foule agenouillée : formes vagues et impalpables... Au moindre mouvement des assistants, leurs sombres vêtements émettent des flammes vaporeuses.

Le vitrier est arrivé devant l'autel.

Ad Deum qui loetificat juventutem meam, répond-il d'une voix mal assurée. Et le saint sacrifice s'accomplit.

Sous sa chasuble noire, le prêtre n'est qu'un squelette ! Ses os, que nulle chair ne feutre, s'entrechoquent à chaque geste, et grincent comme des cabestans. Il n'a point de visage ; ses prières s'accompagnent d'un mouvement sinistre des maxillaires. Quand Jacques verse l'eau sur les doigts, il arrose des phalanges dénudées.

La messe prend fin. *Requiescant in pace*.

A ce moment retentit dans la nef un cliquetis de fémurs et de tibias remués pêle-mêle. Jacques regarde : à la place des fidèles, il n'aperçoit plus, dans la demi-obscurité, que des squelettes aux apophyses grimaçantes, des orbites évidées où brille le reflet d'autant de regards sépulcraux.

Le pauvre homme est au comble de l'épouvante.

« Mon ami, lui dit le célébrant, ne craignez rien. Il y a plus de cent ans que je suis trépassé ; depuis lors, la justice de Dieu me faisait expier au purgatoire une coupable négligence : j'avais omis de dire une messe pour les défunts, pour ceux que vous avez vus assister à l'office. Grâce à vous, j'ai payé ma dette. »

A ces mots, le prêtre apparaît habillé d'une éclatante robe blanche. Transfiguré, il entonne un hymne d'actions de grâces que tous les assistants chantent avec lui. La chapelle retentit d'un concert angélique.

Et Jacques Montfort reprit sa route, l'oreille assaillie par un glas sans fin, le glas des trépassés s'éteignant et se ravivant à tous les échos de la dune.

HOMMES de mer, hommes d'Eglise, hommes de plume, un certain nombre de personnages célèbres sont nés en Presqu'île Guérandaise. Essayons de raviver leur mémoire.

A la famille des Bouchard, sieurs de Kerbouchard, paroisse de Batz, appartiennent plusieurs figures marquantes.

Au ^{xiv} siècle, Nicolas Bouchard était amiral de Bretagne. Il fit bâtir le château du Croisic et, à Nantes, la forteresse de Pirmil.

Alain Bouchard, diplomate, avocat au Parlement de Bretagne, maître des requêtes du duc François II, est l'auteur des *Grandes Chroniques de Bretagne*. Cet important ouvrage, dont la première édition parut en 1514, désigne Alain Bouchard comme le premier historien de notre province en langue française (1).

Il écrivit, d'autre part, en collaboration avec son frère, Jacques Bouchard, *Les coutumes et constitutions de Bretagne*. Jacques fut greffier du Parlement, secrétaire du Duc et député de Rennes aux États de Bretagne assemblés à Redon en 1482 (2).

La famille Bouchard porte blason d'azur à trois dauphins de sable. (Trois dauphins figurent dans les armes de Batz, sur champ de gueules).

François Guilloré, jésuite, né au Croisic, mort à Paris le 9 juin 1684, fut un prédicateur et un directeur de conscience renommé. Ayant été supérieur de la maison de son ordre à Nantes, il passa les vingt dernières années de sa vie à Paris où il se consacra au ministère de la confession. Ses ouvrages, quoique suspects de quiétisme, ont pu être jugés « d'un grand intérêt pour la solidité, la profondeur et la sainteté des pensées » (3).

Jean-Baptiste Morvan de Bellegarde, dit l'abbé de Bellegarde, naquit à Piriac, le 30 août 1648. On lui doit une somme appréciable d'ouvrages d'histoire, de morale, de littérature et de spiritualité qui connurent le succès et furent parfois traduits en langues étrangères. L'abbé de Bellegarde, qui était entré chez les Jésuites, les quitta au bout de dix-sept ans par suite, assure-t-on, de son attachement au carté-

(1) KERVILER : *Bibliographie bretonne*.

(2) *Ib.*

(3) MICHAUD : *Biographie universelle*.

sianisme. Il mourut à Paris, dans la communauté des prêtres de Saint-François de Sales le 26 avril 1734 (1).

Le Croisic, qui a presque oublié ceux de ses enfants qui se distinguèrent le plus par les talents de l'esprit, a gardé le vivant souvenir d'un simple matelot, Hervé Rielle, né et mort en cette ville (1654-1729).

Après le désastre de la Hougue, quand tous les pilotes de la division d'Amfreville furent d'avis d'échouer les vaisseaux et de les brûler, Hervé Rielle, qui servait sur le *Formidable*, 92 canons, se dressa contre cette solution de désespoir.

On l'écoua. Par son énergie, son sang-froid, sa parfaite connaissance des passes et des rades, il réussit à faire entrer les vingt-deux navires de la division à marée basse dans le port de Saint-Malo, hors de la poursuite des Anglais ! Quand on lui offrit de choisir sa récompense, il eut cette galante réponse : « Un congé pour aller au Croisic, embrasser la Belle Aurore ! »

Hervé Rielle est demeuré le symbole de la vocation maritime du Croisic. A travers lui, sa cité natale honore tous ses fils qui, depuis toujours, se signalèrent sur les océans par leur courage et leur valeur.

Un grand mathématicien : Pierre Bouguer.

Au Croisic, sous Louis XIV, il y avait un foyer où l'on révérait les mathématiciens : celui de Jean Bouguer, professeur royal d'hydrographie. Venu de Saint-Molf, où il est né, il franchit chaque jour le porche de l'école que fréquentent les futurs marins. Auteur d'un *Traité complet de la navigation*, cet excellent ouvrage lui a valu une large et flatteuse renommée. Qu'un jour son fils Pierre poursuive son œuvre, qu'il lui succède : tel est son souhait...

Pierre Bouguer était né au Croisic le 10 février 1698. Un enfant s'étonne de tout. Pierre, lui, ébahissait ceux qui croient n'avoir plus à s'étonner de rien ! Esprit d'une précocité extraordinaire, il apprenait avec autant de zèle et de succès que son père éprouvait de joie à l'initier. Négligeant les jeux, il s'instruisait comme les autres bambins s'amuse.

Elève de cinquième au collège des Jésuites de Vannes, imagine-t-on ce qu'un jour son maître lui demanda ? De recevoir des leçons de lui ! En troisième, il ose contester un exposé de son professeur. Celui-ci, certain de l'emporter, accepte le débat ; il est battu honteusement ! A l'âge où l'on ne compte d'ordinaire que sur ses doigts, Pierre Bouguer s'imposait à ceux qui ne comptent que sur leur âge.

Quand ces nouvelles arrivaient au Croisic, Jean Bouguer ne doutait plus qu'un jour ce fils le continuerait avec éclat.

(1) *Ib.*



Le Croisic. Les quais.

CL. JACQUES CHOLET



Le Croisic. La mairie.
CL. JACQUES CHOLET



Le Croisic. Le monument à Hervé Rielle.
CL. ALEX BERNARD

Sa mort devait précipiter l'événement. Pierre Bouguer avait alors quinze ans : allait-on donner à cet enfant une chaire à l'Ecole d'Hydrographie ? Pour tout autre, l'idée aurait eu de quoi faire sourire... En l'occurrence, l'examen de capacité que Bouguer subit devant un professeur chevronné d'abord sceptique, lui mérita les plus grands éloges. Et bientôt on vit un adolescent s'adresser à des disciples presque tous plus âgés que lui.

Dès que l'Académie Royale des Sciences jettera les yeux sur Pierre Bouguer, ce sera pour le couronner en raison de son traité sur la mâturation des vaisseaux. Presque aussitôt, le même prix lui sera attribué deux autres fois : pour un ouvrage sur la meilleure manière d'observer en mer la hauteur des astres, et pour une étude sur l'observation en mer de l'aiguille aimantée.

Spécialisé dans les sciences maritimes tant comme professeur que comme écrivain, ce fils était digne de son père et l'adage vrai en tous points.

Pierre Bouguer devait aller beaucoup plus loin... au sens propre et sens figuré. Son *Essai sur la gradation de la lumière* était d'une originalité remarquable. On avait déjà examiné les variations de direction de la lumière (réflexion, réfraction) ; jamais on n'avait étudié ses variations d'intensité selon les différents milieux qu'elle traverse. Bouguer abordait ici un problème neuf ; il le fit sien et y travailla pendant toute sa vie. Ayant découvert que — à l'inverse de la Lune — la lumière du Soleil était plus intense vers le centre que vers la périphérie du disque, il concluait que le Soleil était enveloppé d'une épaisse atmosphère, alors que celle de la Lune était nulle ou très faible.

En 1730, Bouguer quittait Le Croisic pour l'Ecole d'Hydrographie du Havre. Cet avancement le rapprochait de Paris et, l'année suivante, tout en conservant pour un certain temps son professorat du Havre, il entra à l'Académie des Sciences comme associé géomètre : belle consécration pour un jeune homme de trente-trois ans !

Ecrire, enseigner. Une école, un cabinet de travail et quelques séances académiques... Cette existence studieuse et relativement sédentaire, si conforme aux goûts de Bouguer, allait subir un changement total.

On discutait beaucoup, à l'époque, du problème de la forme et des dimensions de la Terre. Qu'elle fut ronde, on le savait depuis longtemps. Mais encore ? Était-elle allongée selon son axe de rotation ou, au contraire, aplatie aux pôles ? Ressemblait-elle à un citron ou à une pomme ? Voilà qui était à élucider.

Certes, dès la fin du XVII^e siècle, Newton s'était prononcé. Notre globe, énonçait-il, est un ellipsoïde de révolution aplati aux pôles. Il rejoignait ainsi par le raisonnement les conclusions dictées auparavant au savant français Richer par ses expériences sur la pesanteur. Or, le premier tiers du XVIII^e siècle venait de remettre tout cela en question. Jacques Cassini — le fils du grand Cassini — ayant mesuré en France

quelques degrés du méridien, croyait pouvoir en déduire que la Terre était allongée selon l'axe des pôles.

Le débat passionnait les cercles savants, gagnait l'opinion, suscitait maintes controverses. La France prenant la tête du mouvement, Louis XV décida de confier la solution du problème à deux missions chargées de mesurer le méridien, l'une le plus près possible du pôle Nord, l'autre à l'Equateur. Tandis que Maupertuis, Clairaut et Le Monnier allèrent en Laponie, Godin, Bouguer et La Condamine constituèrent la mission du Pérou qui se mit au travail dans la Cordillère des Andes. C'est ainsi que Bouguer prit part à l'entreprise que Condorcet a appelée « la plus grande que les sciences eussent jamais tentée ».

Il serait hors de propos de raconter ici, dans le détail, ce que fut la mission du Pérou, ce qu'elle coûta de labeur, occasionna de peines et d'aventures. Ses résultats, en concordance avec ceux de la mission de Laponie, permirent de déterminer avec certitude la véritable figure de la Terre : l'hypothèse de Newton était vérifiée. Son bilan dépassa d'ailleurs de beaucoup l'objectif immédiat qui lui avait été assigné. Au sommet du Corazon, La Condamine et Bouguer atteignirent la plus grande altitude à laquelle l'homme fût jamais parvenu avant eux ; à la cime du Chimborazo, le géant des Andes équatoriennes, ils procédèrent à leurs fameuses expériences sur l'attraction newtonienne et la déviation que subit la verticale en présence de la masse de la montagne.

Cette entreprise glorieuse venait d'offrir à Pierre Bouguer un théâtre illustre où se révélèrent magistralement ses rares capacités de géomètre et de physicien. Il eut toutefois le tort, à son retour en France, de chercher querelle à son collègue La Condamine : épilogue d'une longue mésentente qui dressa fâcheusement l'un contre l'autre deux hommes faits pour s'estimer. Mais ils étaient si différents : Pierre Bouguer, le savant austère, confiné dans ses spéculations ; Charles-Marie de La Condamine, homme du monde, homme d'esprit, intelligence aux multiples directions. La Condamine accepta la polémique. Il porta la parade avec une habileté, une maîtrise de soi et un art de se concilier le public qu'on ne trouva pas chez son adversaire. En revendiquant le principal mérite d'opérations de géodésie astronomique exécutées en commun pendant près de dix ans, Bouguer s'engageait dans le seul théorème qu'il ne sut jamais démontrer. Par contre, il était avéré que, sans La Condamine, la mission aurait essuyé, dès le début, le plus misérable des échecs. Dans le seul domaine de l'exploration scientifique, La Condamine venait d'élaborer une œuvre d'une portée exceptionnelle. Enfin il avait, en Amérique, assumé toute la charge des intérêts matériels et moraux de la mission. Bref, l'opinion se prononça en sa faveur et Bouguer, victime de son agressivité malencontreuse, fut éclipsé.

Il mourut à Paris, d'un abcès au foie, le 15 août 1758.

Pierre Bouguer fut trop peu mêlé aux divers courants de son siècle pour que son souvenir soit resté très vivant. « Son cabinet, ses obser-

vations, quelquefois un peu de promenade ou la conversation de quelques amis partageaient absolument son temps... Rien n'était plus réglé, plus uniforme que sa vie (1). »

Oui, cette destinée fut d'un dessin trop sobre pour retenir. Mais la mémoire de Pierre Bouguer, ensevelie aujourd'hui dans les froids tombeaux des annales académiques n'aurait-elle pas droit — au moins en Presqu'île Guérandaise — à une pensée plus sensible ? Le Croisic a vu naître plusieurs hommes qui lui font honneur : de tous, le plus éminent semble bien être Pierre Bouguer.

Paul Maillard-Desforges

Poète du Croisic et mystificateur de Paris

Toutes les époques ont connu, dans nos bonnes villes de province, de ces jeunes poètes qui vont, attentifs à leur songe intérieur et cadencant leurs strophes, entre les vieux murs toujours couleur de cendre et le ciel toujours couleur d'évasion. Leur entourage, peu sensible aux promesses du talent qui s'éveille, les considère comme des êtres bizarres ; ils n'ont que de rares amis ; mais, dans le cadre sédentaire d'une vie monotone, ils rêvent de conquérir les suffrages des écrivains en renom et un rayon de la gloire que Paris distribue.

Au XVIII^e siècle, sous la Régence, Le Croisic avait son jeune poète. Comme tout poète — faut-il le préciser ? — il confessait avoir reçu le don dès le berceau : « Arrêté presque toute ma vie sur une côte où le trafic du sel marin est plus en crédit que le commerce des Muses, j'y nais pour elles avec une passion que je n'ai jamais pu vaincre ni satisfaire... »

C'est le 25 avril 1699 que Paul Maillard-Desforges était venu au monde — et aux Muses, donc. La famille est ancienne et honorable. La navigation et le commerce maritime occupent les hommes. En outre, le père du nouveau-né avait été maire du Croisic. Et tandis que le jeune Paul sentira s'éveiller en lui ses premières ferveurs poétiques, la tâche beaucoup plus concrète de sa brave maman sera d'élever ses treize ou quatorze enfants.

Paul est l'aîné. Elève des Jésuites de Vannes puis des Oratoriens de Nantes, il ira ensuite à Rennes se faire recevoir avocat au Parlement. Il constate que sa vocation n'est pas là. « Mon aversion décidée pour tout ce qui s'appelle chicane ou procès me fit renoncer... » Rien n'est plus net.

Retour au Croisic ; retour aux Muses. Avec Bouguer, son cher compagnon d'enfance, Maillard lie une étroite et solide amitié. Mais bientôt Bouguer part. Plusieurs fois couronné par l'Académie Royale

(1) GRANDJEAN DE FOUCHY : *Eloge de M. Bouguer.*

des Sciences, il va y siéger. Le rejoindre à Paris est le vœu de Maillard. Le Croisic saura bien donner au siècle un savant et un poète !

Par qui le poète fera-t-il patronner ses débuts parisiens ? D'un élan de sa meilleure plume, il adresse à Voltaire un vibrant message tout à la louange de l'auteur de *La Henriade*. Poliment, Voltaire répond :

Je souhaite, Monsieur, que vous veniez à Paris perfectionner l'heureux talent que la nature vous a donné... Il faut de grands théâtres pour de grands talents... S'il m'était permis d'oser joindre quelques conseils aux remerciements que je vous dois, je prendrais la liberté de vous prier de regarder la poésie comme un amusement qui ne doit pas vous dérober à des occupations plus utiles. Vous paraissez avoir un esprit aussi capable du solide que de l'agréable. Soyez sûr que si vous n'occupiez votre jeunesse que de l'étude des poètes, vous vous en repentiriez dans un âge plus avancé...

Que fallait-il retenir de cette lettre : les compliments ou les conseils ? A la vérité, Maillard ne pouvait se permettre de vivre toujours en dilettante, et son illustre correspondant lui rappelait que les Muses ne garantissent ni le couvert ni la sécurité dans les vieux jours aux desservants de leurs autels. Maillard fit ses adieux à la poésie, — adieux en vers, bien entendu. Mais...

*Qui fit des vers toujours des vers fera,
C'est le moulin qui moult et moudra.*

Et puis, quel jeune homme obscur, accumulant les rimes sous l'œil goguenard d'une servante moliéresque, ne se serait senti grisé, ou pour le moins flatté, d'un témoignage d'intérêt émané du premier poète de son temps ?

L'Académie française ayant annoncé qu'elle attribuerait un prix de poésie à une œuvre en vers consacrée aux progrès de la navigation sous Louis XIV, Maillard concourut. Il n'obtint pas le prix ; l'échec lui fut amer : « Ce jury n'a aucun goût — se dit-il — c'est le public qui doit être juge ! » Et il sollicita l'insertion de son poème dans le *Mercur de France* où déjà quelques pièces de lui avaient été accueillies. A l'appui de sa requête, Maillard fit faire par un abbé de sa famille, qui résidait à Paris, une démarche auprès du chevalier de La Roque, directeur du *Mercur*.

Le Chevalier reçut l'abbé avec courtoisie ; mais dès que celui-ci en vint à plaider les intentions de Maillard, La Roque se fâcha. Que lui demandait-on ? De provoquer un débat qui promettait à Maillard la célébrité. Que lui offrait-on en échange ? Une brouille certaine avec l'Académie française.

Le refus du Chevalier éclata avec toute la rudesse du vieux rétre que'il était. Jamais plus, jura-t-il, les vers de Maillard ne prendront place

au *Mercur* ! Et, saisissant le plus frais manuscrit du poète, il le jeta au feu de la cheminée sous les yeux de l'abbé tout pantois.

Maillard-Desforges allait prouver qu'un homme d'esprit sait toujours réparer les faux-pas d'une confiance en soi quelquefois maladroite.

Il possédait près d'Escoubac une modeste maison de campagne : Brédérac, « cabane rustique, aussi simple que son maître et dont le meilleur revenu est la tranquillité ». Maillard a chanté ce séjour champêtre :

*Dès que le doux printemps ranime la nature,
Je quitte, gai comme un pinson,
Ma natale bicoque où le froid aquilon
Fait durer plus qu'ailleurs la piquante froidure,
Et je vais, afourché sur un mince grison,
Habiter en campagne une antique maison
D'une rustique architecture.*

Ce matin-là, il allait donc, au pas de sa monture aux longues oreilles, à travers la saline palpitante de lumière, faire retraite à Brédérac d'où sa vigne de Malcras était toute proche. Sa vigne de Malcras... L'idée avait jailli ! Maillard-Desforges venait de concevoir l'ingénieux stratagème grâce auquel, en se jouant du récalcitrant chevalier de la Roque, il saurait imposer ses vers au *Mercur de France* !

Ah ! le joli et avantageux pseudonyme : Mademoiselle de Malcras de la Vigne ! Métamorphose instantanée : le petit provincial aspirant à la gloire de Paris va devenir la poétesse lointaine, la gracieuse fée de quelque aristocratique résidence ; ses poésies séduiront les censeurs les plus sévères ; vers Mademoiselle de Malcras s'envelopperont les hommages de tous les beaux esprits !

Revenu au Croisic, le subtil et précautionneux Maillard avait eu soin de faire transcrire ses œuvres inédites par une main féminine et, à la suite d'un envoi au *Mercur*, voici la réponse que La Roque dépêcha à Mademoiselle de Malcras de la Vigne :

A Paris, le 16 mai 1731.

Je n'ai garde, mademoiselle, de laisser à mon commis le soin de répondre à la lettre dont vous l'avez honoré le 29 du mois dernier. J'avais trop d'impatience de trouver l'occasion de vous marquer le cas que je fais de vos heureux talents, combien je vous honore, et combien les gens du meilleur goût, les plus délicats et les plus difficiles, admirent vos ouvrages. Tours ingénieux, pensées brillantes, belle simplicité, etc., tout s'y trouve...

On doit vous regarder comme la Deshoulières de notre siècle ; puissions-nous vous voir faire comme elle l'ornement de la capitale du royaume, qui enviera sans cesse au Croisic une chose qui lui ferait tant d'honneur...

Tout y était aussi, dans la lettre de La Roque, y compris une jolie pointe de galanterie ! En destinant au Chevalier quelques poésies telles que l'*Idylle des Tourterelles*, Maillard avait fait mouche.

*Hélas ! constantes tourterelles,
Que vos caresses et vos jeux
Ont des attraits touchants pour un cœur amoureux !
Redoublez, s'il se peut, vos flammes mutuelles ;
Pâmez-vous, languissez, mourez dans les plaisirs.
Ah ! j'entends vos petits soupirs
De vos transports secrets interprètes fidèles.
Etc.*

Ces pâmoisons de tourterelles éperonnèrent l'imagination amoureuse de l'ancien capitaine de cavalerie. Les billets doux que La Roque dirige vers Le Croisic ne se comptent plus. On citerait le début de l'un d'eux : « Je vous aime, ma chère Bretonne, pardonnez-moi cet aveu, mais le mot est lâché... »

La prétendue Mademoiselle de Malcraï avait envoyé à son soupirant une boîte de coquillages que l'on crut perdue ou volée en cours de route. Une piécette de vers, signée Malcraï, apprit cette disparition aux lecteurs du *Mercury*. Mis en effervescence, un troubadour entra en piste avec ce madrigal :

*Docte Malcraï, reine des filles,
Ah ! que le vol de tes coquilles
Vient à mes sens charmés étaler de beauté !
Quelle légèreté !
Quelle délicatesse !
Tes tours ingénieux où règne la finesse
Enchantent mon cœur tour à tour.
Mais si l'on te volait un jour
Ton ...
Pour déplorer le rapt d'un si beau coquillage,
Que de vers immortels trouverait ton pinceau !
Heureux qui jouirait d'un ouvrage si beau,
Plus heureux mille fois l'auteur de la rapine !*

Un poète du *Mercury*, Carrelet d'Hautefeuille, proclame Malcraï la dixième Muse.

De Châlons-sur-Marne surgit une ode à sa gloire :

*On parle du Croisic comme on parle d'Astrée,
De Smyrne, de Lesbos ;
Ta Muse de nos jours y montre Cythérée
Plus belle qu'à Paphos !*



Femmes d'Escoublac.



Noce au Bourg-de-Batz.

Lithographie de H. Lalaisse. « La Bretagne » (1844).
 CL. HORIZONS DE FRANCE

Jusque du fond de l'Auvergne, un même encens s'élève :

*A Saint-Denis-Combarnazat
 Auriez-vous cru, Malcras, qu'on vous préconisât ?*

Mais si un quidam s'avise de contester le talent de Mademoiselle de Malcras, La Roque se dresse sur ses étriers : « Halte-là, maraud ! »

D'autres que lui furent complètement mystifiés. On nommerait Destouches et — ce qui est beaucoup plus amusant — Voltaire lui-même. C'est que, avant de jeter ses hameçons dans la mare de la littérature, Maillard-Desforges les enduisait de louanges dont il savait que les plus fins poissons ne sont pas toujours les moins voraces. Destouches mordit à merveille :

*Je veux d'une Muse nouvelle
 Chanter les admirables traits,
 Et la déesse la plus belle
 Pour mon cœur aurait moins d'attraits
 Que n'en a l'illustre immortelle
 Qui porte le nom de Malcras.*

*.....
 Oui, telle est l'admirable idée
 Que je me fais de vous, Malcras, ...
 Quelque sujet que vous traitiez,
 Partout on vous trouve admirable,
 Et quelque ton que vous preniez,
 Vous paraissez toujours aimable.
 Que l'on célèbre vos talents
 Du couchant jusques à l'aurore ;
 Qu'on vous admire, j'y consens.
 Moi je fais plus : je vous adore !*

Quant au coup de mâchoire de Voltaire, il rapporta une excellente prise. Qu'on en juge :

*Toi dont la voix brillante a volé sur nos rives ;
 Toi qui tiens dans Paris nos Muses attentives :
 Qui sais si bien associer
 Et la science et l'art de plaire,
 Et les talents de Deshoulières
 Et les études de Dacier ;
 J'ose envoyer aux pieds de ta Muse divine
 Quelques faibles écrits, enfants de mon repos.
 Charles fut seulement l'objet de mes travaux,
 Henri Quatre fut mon héros,
 Et tu seras mon héroïne.*

La supercherie avait réussi à merveille. Son succès, véritablement ahurissant, porte la marque du galant XVIII^e siècle et aussi de la légèreté

avec laquelle beaucoup d'hommes de lettres, quel que soit leur rang, formulent leurs opinions critiques.

Quand le jeu eut suffisamment diverti Maillard aux dépens des pontifes de la plume, il lui restait à jeter le masque, tout en essayant de faire passer au crédit de sa personnalité réelle la consécration accordée aux œuvres connues sous le nom de Mademoiselle de Malcrais. Toutefois, la comédie devait se dénouer à Paris : occasion de dépenses que la bourse du jeune auteur ne pouvait pas se permettre. Un mécène, Titon du Tillet, l'invita. Ses amicales instances décidèrent le poète à l'accepter pour bienfaiteur. Et Maillard s'en fut vers la capitale du royaume.

Seul Titon du Tillet avait été mis dans le secret. C'est dire que la présence de Maillard à Paris fut fertile en épisodes pleins de cocasseries. Une de ses premières visites fut pour Voltaire ; voici comment Maillard-Desforges la raconte :

Voltaire fut d'abord étonné de cette apparition. Mais, revenu de sa surprise, il m'accueillit avec gaieté et m'honora d'autant de marques d'estime et d'amitié que j'en pouvais attendre du plus bel esprit de l'Europe. Il plaisanta lui-même sur son erreur amoureuse avec grâce et légèreté. Il me dit même que, sans s'égarer dans le formosum pastor Coridon, sa tendresse pour moi allait se changer en amitié.

Le vieux Fontenelle qui, lui aussi, avait entonné les louanges de Mademoiselle de Malcrais, reçut fort bien Maillard, et Destouches le prit en haute estime, tant pour sa personne que pour son talent. Enfin Maillard-Desforges sut si bien conserver les faveurs du public de Mademoiselle de Malcrais que, sans manquer à la vérité, Jean-Baptiste Rousseau put écrire ce quatrain :

*Si, sous un nom d'emprunt, autrefois si charmant,
Maillard brilla sur le Parnasse,
Aujourd'hui sous le sien, encor plus dignement,
Il sait y conserver sa place.*

Hélas ! tout en « brillant sur le Parnasse », Maillard se voyait dans la nécessité de chercher une situation moins éclatante mais quelque peu rémunératrice. La guerre de Succession de Pologne ayant obligé le Roi à instituer un impôt du dixième sur tous les revenus (1734), Maillard obtint d'être envoyé dans le Forez comme contrôleur de cet impôt. La guerre prend fin ; le dixième est supprimé et Maillard, sans emploi, retourne au Croisic. Il y écrit deux comédies, fréquente dans sa bibliothèque ses chers poètes latins, se perfectionne dans son métier. Après un nouveau séjour à Paris, la guerre de Succession d'Autriche lui rend son office qu'il va exercer en Poitou. Dénoncé au ministère par un receveur des tailles dont il avait modifié certaines taxations trop sévères, Maillard

est révoqué. Le coup lui fut d'autant plus pénible que, de ce receveur lettré, il avait cru se faire un ami !

Le Croisic retrouve son poète qui, à quarante-quatre ans, y épouse (le 5 décembre 1743) Marie-Anne Le François, veuve de Guillaume de Boutouillie.

Il voudrait s'établir à Paris. Un troisième voyage qu'il y fait le montre en quête d'une position lui permettant d'y vivre avec sa femme. Il n'y réussit pas. Désormais, Le Croisic le gardera.

Il s'y organise d'ailleurs une existence fort douillette auprès d'une compagne intelligente et aimante qui lui donne, en deux ans, deux fils l... ce dont le poète s'explique en confidence :

*La femme que j'ai prise aime tant coqueter
Que nulle autre en ce point ne l'égale, je pense...
Vraiment je l'ai trouvée... Ecoute et sois discret !
Je l'ai trouvée, ami, sur un lit de fougère
Que parfumait le serpolet,
Et, les rideaux tirés, même en son cabinet,
Couverte seulement d'une robe légère,
Tête à tête en commerce avec... Virgile, Homère,
Horace, Anacréon, et tel autre muguet...
D'une épouse très sage et très digne de plaire
Par ses appâts, par ses talents,
Voilà les favoris, les aimables galants :
Sans ce rapport de goûts, serais-je aujourd'hui père,
Père de deux fils en deux ans ?*

Mais ce n'est pas fini : après les deux garçons viendront deux filles !

Maillard-Desforges, qui avait obtenu — en partie grâce à Titon du Tillet — le poste de receveur des fermes du Roi au Croisic, connut une vieillesse paisible et mourut dans sa petite patrie le 10 décembre 1772.

La postérité, qui ne retient souvent que quelques pages des plus grands génies, a oublié Maillard-Desforges. Si d'aventure quelque chercheur veut percer cette grisaille, que rencontre-t-il tout d'abord ? L'écho des sarcasmes de Voltaire qui, bien longtemps après la mystification Malerais, affecta de mépriser Maillard. Les raisons de ce revirement sont restées assez imprécises. La Borderie et Kerviler, qui ont étudié à fond la vie et l'œuvre de Maillard, croient qu'il encourut les foudres de Voltaire du fait de son attachement à plusieurs adversaires déclarés de celui-ci, notamment Titon du Tillet et Fréron. D'autre part, il est possible que, dans la célèbre comédie de Piron, *la Métromanie* — inspirée de la mascarade qui fit le succès de Maillard — Voltaire se soit reconnu sous les traits de l'amoureux Damis ; très sensible au ridicule, il aurait alors manifesté une rancune à retardement !

Cette hostilité inattendue d'un maître qu'il admirait tant et ne cessa

jamais d'admirer, affecta vivement Maillard. De vraies amitiés, tout à l'honneur de son caractère et de son esprit, surent l'en dédommager. Le mariage, le foyer, lui donnèrent le maximum de leurs joies. Et quand on relit aujourd'hui les vers désuets du doux et malicieux poète croisicais, on ne peut se défendre d'aimer cette figure rayonnante de fantaisie et de charme.

Dans la pénombre du romantisme :

Emile Péhant

Après le siècle de Louis XV, la Presqu'île Guérandaise devait donner un autre poète au siècle du Romantisme.

Emile Péhant est né à Guérande le 19 janvier 1813, rue de Saillé, tout près de la porte de ce nom. Son père, le chirurgien Jean-Claude Péhant, était originaire de Lorient. Sa grand'mère maternelle, née Mademoiselle de Percy, appartenait à cette vieille famille normande entrée dans le roman de Barbey d'Aureville : *Le Chevalier des Touches*.

Lorsque meurt le chirurgien, Emile n'a que quatre ans. Sa mère connaît le sort d'une veuve sans fortune et qui désire donner à ses enfants une éducation honnête.

Le futur poète commence ses études au petit séminaire de Guérande, les continue avec éclat au lycée de Nantes, et s'envole vers Paris. Un motif : faire son droit. Une ambition plus réelle : réussir dans la carrière des lettres.

Il a vingt ans et débute par un roman : *Les deux jeunes filles* (1833) qui lui vaut une lettre élogieuse d'Alfred de Vigny dont il est devenu fervent disciple. Presque aussitôt, il publie ses premiers sonnets (1834). Ce recueil est présenté par Vigny dans la *Revue de Paris* et par Gustave Planche dans la *Revue des Deux Mondes*.

Mais tandis que Paris le distingue et l'encourage, Emile Péhant s'y enfonce dans une misère affreuse. Pour en sortir, il ira enseigner la rhétorique dans des collèges de province : Vienne, Tarascon.

Et puis, c'est le professeur qui s'évade, qui fuit hors de la redingote, hors du carcan pédagogique, qui va sur la longue route du retour à Paris... Retour aux amitiés de naguère; retour à l'aventure, à la bohème, au romantisme, à la pauvreté. Depuis Tarascon, il a cheminé à pied, évitant l'auberge, prenant sommeil dans la grange ou dans le buisson.

Sa mère se désole. Elle l'adjure de rentrer en Bretagne. Il ne résiste pas. Dès lors, sa vie change du tout au tout. Celui que Paris avait révélé en le broyant dans l'étau de la gloire promise et du pain refusé, est devenu petit personnage administratif : chef de bureau à la mairie de Nantes, assagi, stabilisé, marié.

Nommé par la suite bibliothécaire de la ville de Nantes (1848),

il occupera cette fonction jusqu'à sa mort — soit pendant vingt-huit ans — attelé à une tâche énorme : rédaction d'un *Catalogue méthodique* en six volumes et enrichissement considérable du fonds.

Le poète a-t-il abdiqué ? Non point. Mais il poursuit selon son inspiration et une forme absolument différentes de ses écrits de jeunesse. Il tend à rénover la chanson de geste : « Retracer un tableau complet de ma vieille Bretagne, à l'époque la plus splendide de sa glorieuse histoire... » Il brosse de grandes fresques épiques : *Jeanne de Belleville*, poème de plus de huit mille vers (Nantes, 1868), *Jeanne la Flamme* (1872). Seule, la première partie de cette seconde œuvre avait été éditée lorsque Emile Péhant mourut à Nantes le 6 mars 1876, laissant le souvenir d'une âme élevée et loyale (1).

Habitué et visiteur de la collégiale Saint-Aubin connaît son sonnet *A la Sainte Vierge*, apposé dans cette église sur une plaque de marbre, et dont voici le texte :

*Vierge sainte, ô Marie, Etoile du Matin,
L'amour que j'ai pour vous, je le tiens de ma mère ;
Sa tendresse à vos soins confia mon destin :
Prouvez-lui que sa foi n'est pas une chimère !*

*L'athéisme longtemps m'a versé de son vin ;
La coupe est à ma lèvres aujourd'hui trop amère.
Je voudrais bien que Dieu m'admit à son festin ;
Mais j'arrive si tard ! J'ai peur de sa colère.*

*Demandez-lui ma grâce, ô Mère de Jésus !
Tous les cœurs repentants de vous sont bien reçus ;
Contre le désespoir vous êtes leur refuge :*

*Car, dès que vous priez pour des pécheurs contrits,
Dieu ne peut s'empêcher d'oublier qu'il est juge,
Pour se ressouvenir seulement qu'il est Fils.*

Deux figures du XX^e siècle :

Aristide Briand ; Alphonse de Châteaubriant

En Presqu'île Guérandaise ont vécu, dans un passé peu éloigné, deux hommes célèbres, l'un par son rôle politique, l'autre par son œuvre littéraire : Aristide Briand et Alphonse de Châteaubriant.

Aristide Briand

Né à Nantes en 1862, Aristide Briand a passé la plus grande partie de ses premières années et de sa jeunesse à Saint-Nazaire. Ses parents,

(1) Léon Sécrit : *Alfred de Vigny et son temps*.

cabaretiers, y étaient venus s'établir, tout à la joie de dorloter ce fils âgé seulement de quelques saisons.

A Saint-Nazaire, l'enfance du futur homme d'Etat s'écoule entre l'enseigne du *Café Chantant*, place de Nantes (ensuite place Carnot), puis du *Sport*, rue de Saillé, et d'autres enseignes, moins aguichantes : Ecole Madiot ; Ecole de M. Denfer (rue des Halles) ; Collège de Saint-Nazaire où le jeune Briand obtient, entre autres distinctions, un premier accessit d'instruction religieuse.

Elève au lycée de Nantes — sans le moindre accessit de français — il revient à Saint-Nazaire aux vacances et fréquente les guinguettes de Sautron et de la Ville-ès-Martin : La Chaumière, Kerbrun. Entre quelques bouteilles, on y joue à la balançoire, au trapèze, aux boules...

A Saint-Nazaire encore, Briand, qui se destine au barreau, fait un stage de deux ans chez un avoué, M^e Lucas, et débute très jeune dans le journalisme.

Un soir, au sortir du théâtre de Saint-Nazaire, Aristide Briand et son ami Félix Gaborit entendent crier : « Au feu ! » La sinistre rumeur se propage. Des gens courent dans les rues, appelant à l'aide. Les deux jeunes hommes s'empressent. L'incendie s'est déclaré dans la maison d'une commerçante ; chassée par la flamme et par la fumée, la pauvre femme est là, devant sa porte.

Briand interroge :

— Madame, désirez-vous que j'essaie de sauver quelque chose ; peut-être en est-il encore temps ?

Accablée, hébétée, la malheureuse, qui se voit en train de tout perdre, ne sait quoi répondre. Briand insiste :

— N'y a-t-il pas chez vous quelque objet de valeur ? un souvenir ? une relique ?

Cette fois, la réponse fuse :

— Oh ! Monsieur, si vous pouviez sauver mon Christ d'ivoire !

Quelques minutes plus tard, Briand, cheveux et vêtements roussis, émergeait du brasier en brandissant le saint emblème. Celui qui écrivit que les idées religieuses « empoisonnent les intelligences » venait de risquer sa vie pour un crucifix (1).

Son activité de journaliste pamphlétaire devait occasionner à Aristide Briand deux duels à l'épée. Le premier, qui eut lieu près de Pornichet en 1886, l'opposa à M. Duval, président de la Chambre de Commerce de Saint-Nazaire ; le second, qui eut pour décor les pins de Sainte-Marguerite en 1890, lui fit croiser le fer avec un ami de la veille et du lendemain (ils passèrent leur temps à se brouiller et à se récon-

(1) Souvenir inédit qui nous a été raconté par M. Alex Bernard, ancien directeur du *Courrier de Saint-Nazaire* et petit-fils de cette dame dont Briand sauva le crucifix.



Aux abords de la Brière.

Ch. JACQUES CHOLEY



Paysage de la Brière.

CL. JACQUES CHOLET

ancier), Félix Gaborit, rédacteur en chef de *La Démocratie de l'Ouest*. Escarmouches bien bénignes eu égard aux assauts virulents qu'allait tantôt diriger, tantôt subir Aristide Briand parlementaire (1) !

Alphonse de Châteaubriant

L'auteur de *Monsieur des Lourdines* se créa de vives attaches en Presqu'île Guérandaise, en particulier à la suite de son mariage avec la fille d'un médecin de Saint-Nazaire. Alphonse de Châteaubriant écrivit son roman *La Brière* pour une part dans la contrée évoquée, et aussi à Saint-Nazaire, dans sa maison de la rue des Halles, à l'angle de la rue du Palais.

Passant par là un soir de l'hiver 1920-21, un jeune homme devait ne pas oublier ce qu'il vit : toutes persiennes ouvertes, seul dans son cabinet aussi sombre que la rue aux mornes quinquets, Alphonse de Châteaubriant, sa barbe mordorée penchée sur son manuscrit, travaillant sous l'abat-jour d'une vétuste lampe à pétrole, et se levant parfois pour alimenter la cheminée en mottes de tourbe. Ainsi retrouvait-il l'ambiance briéronne (2).

(1) Cf. Pierre ANJOU : *Aristide Briand, Nazairien*. (Figuière, éditeur, 1933.)
 (2) Souvenir inédit d'Alex Bernard. Précisons ici, quoique le fait soit fort connu, que le nom d'Alphonse de Châteaubriant n'a rien de commun avec la ville de Châteaubriant, en Loire-Inférieure, non plus qu'avec la famille de vieille noblesse chevaleresque qui est celle de l'auteur des *Mémoires d'Outre-tombe*. Alphonse de Châteaubriant appartenait à la famille Van Bredenbeck, devenue française au XVII^e siècle, époque à laquelle elle s'installa en Anjou, y ajoutant à son nom celui du petit domaine de Châteaubriant.

VII

LE LIVRE D'OR

*Gustave Flaubert et Maxime du Camp
en Presqu'île Guérandaise*

Il y a un peu plus d'un siècle, deux garçons de vingt-cinq ans, deux amis, avaient entrepris ensemble une longue randonnée en Bretagne. Tout au long des longs jours de printemps et d'été, ils cheminaient à pied, l'esprit gourmand de visions nouvelles. Ils dévoraient joyeusement aux tables des auberges et le soir, à l'étape, jetaient leurs notes sur le papier. Leurs noms : Gustave Flaubert et Maxime du Camp.

Leur voyage terminé, ayant usé semelles et carnets, retrouvé l'automne et Paris, ils se mirent à rédiger, tout en se partageant la tâche avec précision : chacun six chapitres alternés. Leur ouvrage commun resta inédit sous cette forme. Par la suite, Flaubert fit éditer partiellement les seuls chapitres de son cru en un recueil : *Par les champs et par les grèves*.

Quant aux chapitres écrits par Maxime du Camp, la *Revue de Paris* en publia environ la moitié en 1852 et 1853, sous le titre : *Souvenirs de Bretagne*.

Flaubert et son compagnon avaient visité la Presqu'île Guérandaise du 17 au 21 mai 1847. La relation de ce séjour est l'œuvre de Maxime du Camp.

Le texte de celui-ci — complément de *Par les champs et par les grèves* — devait susciter la curiosité. Exhumé par les soins de M. Ad. Le Goaziou, le manuscrit de Maxime du Camp a été inséré dans la *Nouvelle Revue de Bretagne* en 1947 : initiative excellente qui permet de suivre à travers la Presqu'île Guérandaise les deux jeunes touristes.

Venant de Nantes, ils passent à Saint-Nazaire, Pornichet, Le Pouliguen, Batz, Le Croisic, Guérande, Piriac (d'où ils vont en barque à l'île Dumet) ; puis, par Mesquer et Herbignac, se dirigent vers le Morbihan.

Réaliser cet itinéraire en quatre ou cinq jours dispense de flâner et annonce un journal dominé par les choses et les sensations qui ont exercé une emprise immédiate. A ce titre, on remarquera les descriptions des lits et des costumes de Batz, des chapiteaux de la collégiale Saint-Aubin, pour la précision et l'abondance des détails. Par contre,

on demeure surpris que l'église Saint-Guérolé de Batz ne soit même pas citée et que la chapelle Notre-Dame du Mûrier n'ait inspiré que de vagues considérations sur la poésie des ruines.

Une belle pensée montre que Maxime du Camp a profondément senti l'Océan : « On peut perdre le souvenir de sa vie passée, on peut oublier ses malheurs et ses désirs, mais on n'oublie jamais qu'un jour, assis sur une grève... ». Et si la vision de la baie du Pouliguen laisse en suspens la notation que l'on aimerait, on devine, chez Flaubert et son ami, une ferveur sous-jacente tandis qu'ils s'éloignent de Pornichet par les sables humides, à la fine frange du tapis que la vague expirante déploie : « Nous allons... muets tous deux... n'écoulant que la voix de l'Océan... »

Les marais salants les déçoivent ; mais nous le sommes bien davantage de lire : « Rien n'est laid, bête comme ces mares factices... ». Une jolie évocation de la jetée du Croisic « qui marche dans la mer avec ses pieds en pierre de taille. »

Le récit de Maxime du Camp comporte donc des appréciations d'inégale valeur. Il n'en constitue pas moins un document d'un réel intérêt, tant en soi qu'en raison de la future personnalité littéraire des deux voyageurs.

Nous traversâmes Saint-Nazaire dans toute sa longueur, peu soucieux des travaux qu'on exécutait pour établir un port flottant que, cependant, on nous avait recommandé de visiter, et après avoir suivi pendant quelques instants une grève chauffée au soleil et pénible aux pieds, nous tournons à droite et nous nous engageons dans un chemin moitié sable et moitié cailloux. Nous laissons au bord de la mer, et sans les aller voir, les tours du Commerce et d'Aiguillon, qui s'allument chaque nuit et servent de phares aux navires qui entrent en Loire. La route est inégale, le terrain monte et descend à chaque pas... Enfin le chemin s'aplanit et s'incline vers la mer ; nous passons à travers le pauvre hameau de Saint-Sébastien et, par un sentier creux tristement allongé entre de hauts talus, jusqu'à la bourgade de Pornichet. Nous franchissons un ruisseau sur deux planches vieilles et flexibles, posées à chaque rive sur un amas de cailloux qui sert de pilier. J'aime ces ponts improvisés qui touchent presque l'eau, qui plient, se balancent, se creusent au milieu et rebondissent sous le pied qui les traverse.

Au delà d'une petite colline de sable que nous gravissons, c'est la baie du Pouliguen. Elle s'arrondit sur un espace de trois lieues, portant Pornichet à une extrémité et Pouliguen à l'autre. Du côté de la terre, elle s'appuie à des dunes parsemées de joncs rabougris ; vers la mer, elle bouillonne sur quelques grosses roches noires et va rejoindre le ciel. Les femmes arrachaient de sombres varechs, fouillaient la pierre pour trouver les crabes et portaient sur leurs têtes des paniers d'où l'herbe marine pendait en lianes brillantes... Nous allons côte à côte, mouillant nos pieds dans les petites vagues qui écumant sur le rivage, muets tous deux, respirant les âcres parfums des goémons, n'écoulant que la voix de l'Océan et le bruit régulier de nos pas qui craquaient dans le sable en écrasant les coquillages. Un nuage crève quelque part et le vent nous fouaille sa pluie à la figure.

Les quelques maisons du Pouliguen s'alignent régulièrement sur un quai en pierre, au bas duquel se balancent une demi-douzaine de gros bateaux chargés de sel. Nous traversons le port dans un bac, un vrai bac, plat, carré, et qui se dirige avec un câble.

Nous nous arrêtons pour attendre la fin de la pluie. Et au bout d'une heure environ nous reprimes notre route. Elle nous fit quitter le bord de la mer et nous conduisit à travers un paysage sec, sablonneux, triste et dénudé. On sent le pays des Paludiers : les marais salins sont là ; ils remplacent tout, les champs et les prés. Une eau saumâtre se ride sous le vent, entre quatre petits talus soigneusement disposés : rien n'est laid, bête comme ces mares factices, nettoyées chaque matin, dépouillées de leurs herbes et condamnées à une propreté perpétuelle.

L'œuvre de l'homme est toujours laide...

Dans une chaumière de Batz, nous vîmes pour la première fois un lit du pays, énorme édifice qu'il est difficile de se figurer. Lorsqu'une maison est terminée et qu'un propriétaire veut la meubler, il choisit une place pour son lit ; quand l'endroit a été définitivement arrêté, il y fait

mettre une couche de fagots haute d'environ sept pieds ; sur la surface, aplanie autant que possible, on hisse une pailleasse, deux matelas et un lit de plume, puis on dispose le traversin et les oreillers. Quand toute la construction en est arrivée à ce point, on fait entourer le tout, fagots, matelas et pailleasse d'une charpente en bois qui monte jusqu'au plafond et ne laisse qu'une ouverture large à peine comme un tiroir de commode : c'est par là qu'on se glisse, si l'on peut, pour aller dormir serré, aplati, écrasé, entre les solives et le dernier matelas.

Au reste, c'est presque un peuple à part que les habitants de Batz ; ils ont leurs habitudes et leurs costumes à eux. Nous y passâmes comme on venait de célébrer un mariage, et nous pûmes voir quelques garçons de noce oscillant à travers les rues, sous le souvenir des bombances du matin. Ils portent la culotte courte en cotonnade blanche, large, à grands plis, frisée sur les genoux (bragou-braz) ; trois gilets carrés de différentes couleurs et agencés de façon à laisser voir leurs bordures et leurs boutons de cuivre et, par-dessus tout cela, une veste de drap gros bleu, d'une certaine élégance ; leurs jambes, chaussées de bas blancs, marchent dans des souliers de peau jaunâtre, et leurs têtes s'abritent sous une coiffure difficile à décrire : c'est un chapeau arrondi, à rebords flexibles et démesurés. Une de ses ailes s'étend sur toute sa largeur, tandis que l'autre se relève et se rattache par des lacets à la forme elle-même, qui s'entoure de rubans de soie et de chenilles en velours de toutes couleurs.

Cette sorte de corne se place de différentes manières ; un garçon la porte sur le côté, un mari, par derrière, un homme veuf, par devant. Cette coiffure est toute locale : on ne la trouve que là ; plus loin, elle est modifiée ou méconnue : elle appartient sans conteste aux paludiers du bourg de Batz, et j'ignore si Aristote en parle dans son chapitre des chapeaux.

A part cela, il n'y a de curieux à Batz qu'une vieille chapelle ruinée.

...Toute la ruine est belle, et d'une puissante couleur grise. Au-dessus de nous couraient de grands nuages sombres bordés de blanc... La vue d'une ruine nous attendrit toujours. On est acharné contre elles maintenant, on les utilise sans relâche, on y met vite la pioche et le marteau, on leur prend leurs pierres noircies, leurs madriers troués de vers, leurs ferrailles rougies de rouille, et on élève à leur place de jolies petites maisons blanches à girouettes découpées ; aussi recherchons-nous ces pauvres débris qu'on a daigné nous laisser ; nous nous prenons d'amour pour eux, et nous envions la vie des lézards qui gitent dans leur ombre.

..

Le quai du Croisic est fort ordinaire ; il côtoie un canal où s'abritent quelques chasse-marée ; il passe sous des arbres brûlés par le vent et conduit à une longue jetée qui marche dans la mer pendant environ un quart de lieue, avec ses pieds en pierre de taille, verdis par les varechs. La mer avait un aspect doux et attirant ; à notre droite, elle blanchissait au loin, sur les grèves jaunes ; à nos côtés, elle se brisait à des rochers ; en face, elle allait si loin qu'elle se perdait dans l'horizon...

L'intérieur de l'église est tout en granit, et chacune de ses pierres



Campagne guérandaise.

CL. JACQUES CHOUET



Maisons dans la campagne guérandaise.

CL. JACQUES CHOLET

noires est jointe à sa voisine par une raie de plâtre blanc, ce qui donne à toute la nef un aspect papillonnant et désagréable. Sur le chapiteau d'une colonne qui accompagne un autel latéral, brille et reluit un grotesque bonhomme en bois, portant lance, casque et bouclier doré, oppressé d'une cuirasse bleue, chaussé de sandales rouges, ombragé d'un plumet vert et garni d'une jupe blanche à filets écarlates ; cette caricature sérieuse se nomme *saint Julien l'Hospitalier*.

Des sables, d'étroits sentiers creusés parmi les *palus*, ainsi que disent les gens du pays, nous conduisirent sur la route de Guérande jusqu'à une colline, au sommet de laquelle s'épanouit un bois de sapins, où paissent des moutons noirs. Là, nous fîmes halte quelques minutes, dominant le paysage et regardant autour de nous. Entre la baie du Croisic et la grande mer s'étendent des dunes de sable qui portent Batz et Le Croisic ; les deux bourgs se massent en gris dans les vapeurs du lointain, avec les tours carrées de leurs clochers. Plus près, les terrains se découpent en mille flaques d'eau mates et brillantes comme de l'acier bruni : ce sont les marais salins. De près, ils sont affreux ; de loin, ils sont beaux et font bien leur partie dans l'harmonie générale. Nous marchons avec courage, nous sautons des fossés, nous franchissons les obstacles, l'espoir nous soutient, le désir nous enivre. Nous arrivons épuisés et nous trouvons des arbres rabougris, des ronces déchirantes...



Une mare où quelques femmes battent du linge salue notre passage du cri de toutes ses grenouilles, et ce fut au bruit de leur chanson que nous entrâmes à Guérande, par une vieille porte ogivale convenablement ouverte entre deux tourelles qui plongent leur pied dans l'eau.

L'église est de la fin du *xiv^e* siècle. Un porche élevé en ogive, découpé de contractures et garni de bancs de pierre, s'avance devant la porte principale. Trois nefs divisent l'intérieur, où des vitraux à demi brisés mais encore remarquables, répandent un jour assombri et nuancé de teintes bleuâtres. Parmi les chapiteaux qui couronnent les gerbes de colonnettes réunies en piliers, trois sont curieux par des détails d'une fantaisie toute moyen âge.

Certes l'artiste qui a taillé, tant bien que mal, dans le grain du granit ces sculptures grossières, était une de ces âmes naïves et croyantes d'autrefois, qui redoutaient le diable et qui, dans leur rêve, voyaient sans cesse son pied fourchu, sentaient son odeur de soufre et entendaient son rire saccadé, quand il secouait leur lit dans les ténèbres... Il est dignement représenté sur les chapiteaux de l'église de Guérande : c'est bien lui, avec ses cornes démesurées, sa queue tortillante et ses dents effroyables. Là, aidé de ses acolytes, il scie un malheureux pêcheur qui tourne sur une roue ; ici il écrase un autre, à coups de pierres, pendant que quelque Satan, de grade inférieur, danse de joie aux contorsions du lapidé ; plus loin, il passe sa face ricanieuse entre des feuillages inconnus ; il roule des yeux furieux, il dévore à belles mâchoires deux bonshommes qui disparaissent dans les profondeurs de sa gueule béante. Sur un autre chapiteau, il semble présider à une réunion de démons qui sautent et cabriolent en

Bréca.

CL. JACQUES CHOLET



se tenant par la main, tandis qu'il est assis impassible, portant sa fourche comme un sceptre, et roulant négligemment le bout de sa queue entre ses doigts. Sur la troisième colonne, il attise le feu sous une marmite où mijote une femme. Le dernier bas-relief est d'un détail recherché. Un homme, les mains en croix, est étendu par terre, traversé d'une longue épée enfoncée jusqu'à la garde : le sang coule à flots de sa blessure ; il se débat et, pour le maintenir, un des démons s'est accroupi sous son bras gauche et rassure l'épée de ses dix griffes recourbées. Le diable est debout auprès du patient, le flagelle avec une poignée de cordes à nœuds, en se tordant à force de rire...

...La façade principale porte à ses flancs une chaire extérieure accrochée à un des contreforts qui montent jusqu'aux pinacles qui les couronnent : elle est pentagone, fouillée de feuilles de chardons, fleuronée dans tout le développement de la corniche et terminée en cul-de-lampe ; elle correspondait à l'intérieur par un escalier. C'est là qu'on prêchait le peuple dans les grandes circonstances. Au mur de cette façade s'ouvrait autrefois une rosace enlacée de trilobes et de rinceaux ; mais on l'a bouchée, maçonnerie, afin de donner un solide appui au buffet d'orgue, qui ressort dans la nef avec sa boiserie de chêne et ses tuyaux de plomb. Au-dessous se déchiffre à grand-peine une inscription effacée : elle était ainsi conçue et reproduisait un décret de la Convention : « Le peuple français reconnaît l'Être Suprême et l'immortalité de l'âme. »

Guérande n'est plus maintenant qu'une petite ville ornée de jolies filles coiffées de hauts bonnets. Autrefois, dans les guerres de Bretagne, elle joua un rôle important que, sans doute, elle a bien oublié...

**

Le lendemain de cette journée si bien employée à regarder les murailles de Guérande, nous partîmes de grand matin, car nous avions longue route à faire avant de trouver notre gîte. Les grenouilles chantaient encore quand nous passâmes auprès d'elles ; le vent était frais et le ciel d'un bleu pâle se couvrait de nuages blancs, éparpillés comme des crinières. Le chemin traversait une campagne nue, sans végétation et tachée parfois d'un amas de maisons grises groupées autour d'un clocher pointu. Allant ainsi sans rien voir à nos côtés, nous arrivâmes à Piriac, qui est une petite bourgade, couchée au bord de la mer. Des pêcheurs l'habitent, et cependant nous n'aperçûmes pas un seul filet séchant aux murailles, le long desquelles le sable amassé monte en comblant les rues.

Nous dévorons rapidement un triste déjeuner composé d'œufs et de veau rôti... Nous traversons la grève, où quelques bateaux sans mâts ni voilures sont pâmés sur le flanc, et nous montons à bord du canot qui doit nous porter à l'île Dumet. On hisse la misaine, le patron se place à la barre, et nous partons. Le ciel était gris de nuages, quelques gouttes de pluie tombaient, le vent fraîchissait et la mer onduleuse jaillissait sur nous en nappes d'écume quand la quille de notre barque heurtait la vague en passant. L'embarcation penchait sous le poids de la voile gonflée...

...Nous arrivâmes à l'île Dumet, trempés par les coups de mer et refroidis par le vent. Un rayon de soleil arriva fort à propos pour nous

réchauffer. L'île n'a qu'une maison et pas un arbre : c'est une prairie entourée de rochers. On taille la prairie à coups de pioche, pour y bâtir un fort ; le bruit des marteaux a chassé de leur retraite les oiseaux de mer, mouettes, goélands et macreuses, qui venaient autrefois, de génération en génération, déposer là leurs œufs, dans des nids de varechs desséchés, et qui se réunissaient sur la pointe des rocs humides pendant la saison de leurs amours...

...Nous nous sommes mis à l'abri d'un de ces quartiers de marbre que l'Océan ébrèche et polit chaque jour. Nous y sommes restés longtemps immobiles et sans parler ; perdus dans une de ces muettes adorations de la nature qui montent du cœur à la tête et engourdissent si bien l'esprit qu'il s'absorbe en lui-même et ne peut plus penser : ces spectacles-là restent toujours gravés et comme entaillés dans la mémoire. On peut perdre le souvenir de sa vie passée, on peut oublier ses malheurs et ses désirs, mais on n'oublie jamais qu'un jour, assis sur une grève, pendant que de grandes nuées sombres couraient dans le ciel et se pelotonnaient à l'horizon, on a vu la mer verte et profonde rebondir en perles blanches sur des rochers tout gluants de goémon.

Maxime du CAMP.

La féerie de l'histoire à Guérande

(BALZAC)

Une des villes où se retrouve le plus correctement la physionomie des siècles féodaux est Guérande... magnifique joyau de féodalité, si fièrement posé pour commander les relais de la mer et des dunes, et qui est comme le sommet d'un triangle aux coins duquel se trouvent deux autres bijoux non moins curieux, Le Croisic et le bourg de Batz.

Encore aujourd'hui, Guérande est enceinte de ses puissantes murailles : ses larges douves sont pleines d'eau, ses créneaux sont entiers, ses meurtrières ne sont pas encombrées d'arbustes, le lierre n'a pas jeté de manteau sur ses tours carrées ou rondes. Elle a trois portes où se voient les anneaux des herses (1) ; vous n'y entrez qu'en passant sur un pont-levis de bois ferré qui ne se relève plus, mais qui pourrait encore se lever... Les maisons n'ont point subi de changement, elles n'ont ni augmenté ni diminué. Nulle d'elles n'a senti sur sa façade le marteau de l'architecte, le pinceau du badigeonneur, ni faibli sous le poids d'un étage ajouté. Toutes ont leur caractère primitif. Quelques-unes reposent sur des piliers de bois qui forment des galeries sous lesquelles les passants circulent, et dont les planchers plient sans rompre. Les maisons des marchands sont petites et basses, à façades couvertes en ardoises clouées. Les bois maintenant pourris sont entrés pour beaucoup dans les matériaux sculptés aux fenêtres ; et, aux appuis, ils s'avancent au-dessus des piliers en visages grotesques, ils s'allongent en forme de bêtes fantastiques aux angles, animés par la grande pensée de l'art qui, dans ce temps, donnait la vie à la nature morte. Ces vieilleries qui résistent à tout présentent aux peintres les tons bruns et les figures effacées que leur brosse affectionne. Les rues sont ce qu'elles étaient il y a quatre cents ans. Seulement, comme la population n'y abonde plus, comme le mouvement social y est moins vif, un voyageur curieux d'examiner cette ville, aussi belle qu'une antique armure complète, pourra suivre non sans mélancolie une rue presque déserte où les croisées de pierre sont bouchées en pisé pour éviter l'impôt. Cette rue aboutit à une poterne condamnée par un mur en maçonnerie, et au-dessus de laquelle croît un bouquet d'arbres élégamment posé par les mains de la nature bretonne, l'une des plus luxuriantes, des plus plantureuses végétations de France.

Un peintre, un poète, resteront assis, occupés à savourer le silence profond qui règne sous la voûte encore neuve de cette poterne, où la vie de cette cité paisible n'envoie aucun bruit, où la riche campagne apparaît dans toute sa magnificence à travers les meurtrières occupées jadis par les archers, les arbalétriers, et qui ressemblent aux vitraux à points de

(1) On sait que l'enceinte fortifiée de Guérande comporte quatre belles portes situées chacune aux quatre points cardinaux ; il est donc fort singulier que Balzac n'en mentionne que trois. En outre, comment a-t-il pu voir des tours carrées qui n'ont jamais existé ?

vue ménagés dans quelque belvédère. Il est impossible de se promener là sans penser à chaque pas aux usages, aux mœurs des temps passés : toutes les pierres vous en parlent ; enfin les idées du moyen âge y sont encore à l'état de superstition. Si, par hasard, il passe un gendarme à chapeau bordé, sa présence est un anachronisme contre lequel notre pensée proteste ; mais rien n'est plus rare que d'y rencontrer un être ou une chose du temps présent. Il y a même peu de chose du vêtement actuel : ce que les habitants en admettent s'approprie en quelque sorte à leurs mœurs immobiles, à leur physionomie stationnaire. La place publique est pleine de costumes bretons que viennent dessiner les artistes et qui ont un relief incroyable. La blancheur des toiles que portent les paludiers, nom des gens qui cultivent le sel dans les marais salants, contraste vigoureusement avec les couleurs bleues et brunes des paysans, avec les parures originales et saintement conservées des femmes. Ces deux classes et celle des marins à jaquette, à petit chapeau de cuir verni, sont aussi distinctes entre elles que les castes de l'Inde, et reconnaissent encore les distances qui séparent la bourgeoisie, la noblesse et le clergé. Là, tout est encore tranché ; là, le niveau révolutionnaire a trouvé les masses trop raboteuses et trop dures pour y passer : il s'y serait ébréché, sinon brisé. Le caractère d'immuabilité que la nature a donné à ses espèces zoologiques se retrouve là chez les hommes. Enfin, même après la révolution de 1830, Guérande est encore une ville à part, essentiellement bretonne, catholique fervente, silencieuse, recueillie, où les idées nouvelles ont peu d'accès.

.....

Si vous arrivez à Guérande par Le Croisic, après avoir traversé le paysage des marais salants, vous éprouverez une vive émotion à la vue de cette immense fortification encore toute neuve. Le pittoresque de sa situation et les grâces naïves de ses environs, quand on y arrive par Saint-Nazaire, ne séduisent pas moins. Autour, le pays est ravissant, les haies sont pleines de fleurs, de chèvre-feuilles, de buis, de rosiers, de belles plantes. Vous diriez d'un jardin anglais dessiné par un grand artiste. Cette riche nature, si coite, si peu pratiquée et qui offre la grâce d'un bouquet de violettes ou de muguet dans un fourré de forêt, a pour cadre un désert d'Afrique bordé par l'Océan, mais un désert sans un arbre, sans une herbe, sans un oiseau, où, par les jours de soleil, les paludiers, vêtus de blanc et clairsemés dans les tristes marécages où se cultive le sel, font croire à des Arabes vêtus de leurs burnous. Aussi Guérande, avec son joli paysage en terre ferme, avec son désert, borné à droite par Le Croisic, à gauche par le bourg de Batz, ne ressemble-t-elle à rien de ce que les voyageurs voient en France. Ces deux natures si opposées, unies par la dernière image de la vie féodale, ont je ne sais quoi de saisissant. La ville produit sur l'âme l'effet que produit un calmant sur le corps, elle est silencieuse autant que Venise.

NTSI KOME SIMON I DE ANAIS NAL
(1911-1912)

Parfois, l'image de cette ville revient frapper au temple du souvenir ; elle entre coiffée de ses tours, parée de sa ceinture ; elle déploie sa robe semée de ses belles fleurs, secoue le manteau d'or de ses dunes, exhale les senteurs enivrantes de ces jolis chemins, épineux et pleins de bouquets noués au hasard : elle vous occupe et vous appelle comme une femme divine que vous avez entrevue dans un pays étrange et qui s'est logée dans un coin du cœur.

Honoré de BALZAC : *Béatrix* (1).

(1) Des descriptions du pays guérandais par Balzac ne se trouvent pas seulement dans *Béatrix*, mais aussi dans *Un drame au bord de la mer*. Au sujet des séjours de Balzac dans la région, cf. *Balzac au pays guérandais*, par Georges Tattevin. (C. Benoistel, édit., Guérande, 1950.)



La Baule. Un sentier du Bois d'Amour.

CL. BEAUFRETON



La Baule. Quelques villas.
CL. JACQUES CHOLET



Une saison au Croisic vers 1870

(Charles MONSELET)

Voilà huit jours que je suis au Croisic... Les baigneurs sont arrivés. Cela ressemble à tout, excepté à la Bretagne. De longs messieurs revêtus d'étoffe de couleur tendre, la tête couverte d'un petit armet de Mambrin, et tenant entre le pouce et l'index de la main droite un soupçon de canne, se montrent régulièrement sur la plage. Quelques crinolines les suivent, enfermant des femmes de condition. On tâte le pouls à la mer, on ne lui trouve pas l'écume bonne.

Parfois un de ces messieurs se décide ; il est imité par une de ces crinolines. Ils entrent dans ces cabanes de bois dont l'agglomération fait songer à des capucins de cartes. Papillons tout à l'heure, les voici chenilles maintenant, chenilles rayées, bleues, jaunes, rouges. Ils se donnent la main comme pour une contredanse, et ils s'avancent en mesure vers l'Océan qui semble leur servir d'orchestre.

Pendant un quart d'heure, ils se dandinent aux câbles que retient un quinconce de poteaux, et ils ont pris un bain de mer.

Les journaux arrivent tous les jours, on s'y cramponne avec une ardeur qui m'étonnait dans le principe et qui à présent ne m'étonne plus. Moi-même j'ai depuis mon séjour, sur ma table de nuit, un morceau du *Musée des Familles* retrouvé dans ma malle, et que je relis machinalement chaque soir. Il y est question de pêcheurs danois et de divers phénomènes de l'électricité. C'est le pendant pour moi du cornet de tabac de La France, dans le *Voyage sentimental*.

Je commence néanmoins à être un peu gêné par le contact des robes splendides qui débordent sur moi de chaque côté, à table d'hôte. Les femmes font trois toilettes. J'ai bien essayé de me mettre à l'unisson en arborant successivement les quatre cravates que j'ai apportées de Paris, mais c'est une lutte insensée, et j'ai fini par me renfermer dédaigneusement dans la majesté d'un immuable habit noir.

Les gens qui aiment à parler haut et à accaparer l'attention publique sont également arrivés ; aussi les repas ont-ils une animation que j'avais été impuissant à leur communiquer le premier jour. On ne danse pas encore, mais on dansera la semaine prochaine. En attendant on fait de la musique : une jeune fille du Morbihan exécute sans relâche le quadrille de la *Fête des oiseaux à Quimperlé* que je saurai bientôt par cœur, comme mon fragment du *Musée des Familles*.

Mes journées se passent en promenades de la pointe du Croisic à la plage du Pouliguen, et en visites au bourg de Batz qui est un bourg d'opéra-comique, où les habitants portent la culotte et le chapeau à la Henri IV.

Mais hélas ! à quel spectacle viens-je d'assister au retour d'une de ces visites ! Les voitures de Saint-Nazaire et de Savenay doublées, triplées, jettent en ce moment sur la plage une soixantaine d'hôtes nouveaux. Je les reconnais bien : ce sont des pianistes, ce sont des généraux, ce sont des dames aux perles, c'est le luxe, c'est le plaisir, c'est la mode, c'est tout le monde enfin, puisque c'est Paris, Paris s'abat sur le Croisic.

Allons, je partirai ce soir.

Charles MONSELET : *De Montmartre à Séville.*

Sur une route de la Presqu'île...

(Jean RICHEPIN)

Dans la route qui monte aux sapinières d'Escoublac, le docteur Cézambre cheminait, doucement bercé par le pas tranquille de Biju...

Quelle belle journée ! Le ciel, ainsi que le dit la chanson bretonne, était joli comme un ange. Des nuages planaient, tout roses, pareils à de grands pétales envolés de quelque rose énorme. Les champs herbus, les haies bourgeonnantes, les arbres mi-partie feuille et fleur, les murs bas des clôtures flamboyant de giroflées, tous ces verts veloutés et ce frais bariolage, étalés à perte de vue, rappelaient au vieux médecin de marine les fêtes de couleur des châles indiens aux tons si crus et si fondus en même temps. Tout là-bas, dans le damier des salines, les marais, roses comme les nuages, semblaient des vitraux couchés à terre. Les plus *mûrs* étaient marbrés de moisissures huileuses, où l'eau-mère s'évaporait en larges taches d'or. De place en place, les cônes de sel se dressaient, en forme de tentes lointaines, mais de tentes en cristaux qui miroitaient et s'allumaient de diamants au soleil. La brise, qui avait léché en voletant ces blocs parfumés et bu ces senteurs dormantes, se chargeait encore d'effluves odorantes à travers les sapins, où elle chantait avec une haleine de violette.

Quelle belle journée, et quel bon pays ! Sur les bords du chemin, des gars joyeux, des commères allègres, des gamines court-vêtues, piétonnaient en linge blanc, en coiffes éblouissantes, le refrain aux lèvres, le panier au bras, en route pour le marché de Saint-Nazaire. Il y avait des paisandes portant des cabas remplis d'œufs ou de volailles les pattes liées. Il y avait des pêcheurs, la hotte garnie d'algues, entre lesquelles luisaient les paillettes d'argent des écailles. Ils laissaient derrière eux une traînée d'air épais, fleurant l'embrun. Plus âcre encore fleuraient les gamines, apprenties sardinières, qui balançaient à deux, au bout des poignets, un corbillon de crevettes cuites, et qui avaient conservé dans leurs jupes, leurs cheveux, leur chair, les relents de la raffinerie, essence de marée. Des paludiers se moquaient d'elles, faisaient mine de vouloir manger leur marchandise, puis, complaisants, les débarrassaient du lourd corbillon, et leur servaient de portefeuilles. Elles riaient, admiraient la force des *gas de marais*, superbes sous leurs braies bouffantes, leur gilet triple, leur grand chapeau de feutre à l'aile crânement retroussée. Et tous, pêcheurs, paisandes, fillettes, paludiers, tous, en passant, lançaient au docteur un respectueux et gracieux :

— Bonjour, monsieur Cézambre ! Bonjour Biju !

Les anciens matelots faisaient le salut militaire, fourraient leur chique entre les dents et la joue, et disaient :

— Bonjour, m'sieu le major !

Oh ! oui, le bon pays et les braves gens ! En vérité, on ne pouvait mieux choisir pour finir tranquillement ses jours...

Jean RICHEPIN : *La Glu.*



Les hôtels et la plage de La Baule.

CL. GOURSAY



CL. HORIZONS DE FRANCE



La Baule. Le Casino.

CL. GOURSAT

La Côte d'Amour

(LÉON DAUDET)

La baie formée par les trois stations balnéaires de Pornichet, de La Baule et du Pouliguen est sans doute la plus belle et, pour le climat, la plus douce de France. Jadis, un vaste bois de pins la couvrait, mêlé de dunes jaunes qui dévalaient lentement vers le rivage. C'est dans ce bois qu'ont été taillés, découpés les terrains des villas somptueuses ou confortables, réparties en trois agglomérations qui s'étendent aujourd'hui entre Saint-André-des-Eaux à l'Est et Pen-Château à l'Ouest. De Pen-Château au bourg de Batz, puis à la pointe du Croisic, c'est la grand'côte avec ses falaises à pic et, vers l'équinoxe, le déchainement de la mer sauvage. De sorte que les aspects terribles succèdent aux aspects riants, comme dans un poème bien composé.

Intermédiaire entre la Vendée et la Bretagne, cette région de la Loire-Inférieure possède un charme inexprimable, nostalgique, qui tient à la finesse de l'air, légèrement salé, vif et pur, et à une lumière ambrée, laquelle joue sur les marais luisants de la presqu'île guérandaise, au souffle hardi, roboratif du large et, quand vient la nuit, au lointain clignotement des phares disséminés.

Pendant la belle saison cette plage, unique et circulaire, d'un sable pareil à une poussière dorée, n'est qu'une immense ronde de petits enfants aux jambes et pieds nus, qui courent, dansent et trifouillent à la frange de la dernière vague, tels des lutins de l'air et de l'eau. Derrière eux, c'est la farandole, autrement puérile, des parents qui flirtent, ou se débinent, ou se désirent, ou s'ennuient dans des plaisirs à heures fixes, ou essaient de tuer le temps par l'envie. Mais les couples heureux et assortis, comme il en existe à tous les étages sociaux, prennent leur amusement dans ce spectacle, et ceci compense cela.

Léon DAUDET : *L'Amour est un songe.*

La récolte du sel

(Charles LE GOFFIC)

Le temps restait chaud, malgré l'automne ; les carex fleurissaient ; telle était la limpidité de l'atmosphère, sa blancheur presque aveuglante, due à la réfraction du soleil sur le marais dont les cases géométriques formaient comme autant de lentilles, qu'on distinguait à peine le tournolement argenté des mouettes au-dessus des vasières. La saison paludière mourait « en beauté » et les sauniers en profitaient. Tout blancs eux-mêmes dans le pays blanc, ils écrémaient allégrement la surface des œillets, édifiaient sur les ladures, en deux coups de « rable », ces jolis cônes de neige où les filles de la presqu'île, pieds nus, cotillons troussés, venaient remplir les « gèdes » (grandes corbeilles de bois pouvant contenir trente kilos), qu'elles portaient sur la tête, le buste droit, malgré la charge, comme des canéphores... L'air embaumait. On eût dit qu'un invisible champ de violettes venait de fleurir sous les eaux comme sous un immense châssis ; de grêles colonnes de moustiques, pareilles à des fumées, ondulaient avec un bruissement de tambourins assourdis par la distance. Sur la berge, les chariots s'alignaient, attelés de mules fringantes ou de solides bidets. C'était un incessant va-et-vient des salines aux granges à sel, larges, trapues, étayées de contreforts en granit, à la façon des chapelles gothiques...

Charles LE GOFFIC : *L'Abbesse de Guérande*.

La mystique des temps nouveaux à Saint-Nazaire

(Paul NIZAN)

Saint-Nazaire n'était pas une de ces vieilles idoles de villes, immobiles, rêvassant dans un corset de murailles, de bastions et de mémoire, où tous les coins racontent une antiquité dont les gens se souviennent avec orgueil. Un jour, sur les sables bas, il y avait eu une cité celtique, puis une cité ornée de chapelles par les nouveaux chrétiens et saint Grégoire de Tours avait parlé de cette nouvelle ville ; puis ce début d'histoire s'était évanoui, il y avait eu un village de pêcheurs oublié sur des dunes et des débris de coquillages. Aucun habitant de Saint-Nazaire ne se souciait de ces vestiges disparus, qui n'avaient pas laissé de monuments, d'héritages légendaires. La ville, après des siècles de silence, de petits travaux marins, était, au temps de l'adolescence d'Antoine, une invention de l'Empire.

Treize ou quatorze ans plus tôt, les augures du haut commerce, les spécialistes du transit maritime avaient jeté les yeux sur les cartes de l'ouest. Le grand commerce calculait que les départs de Saint-Nazaire abrégeraient de trois jours le long parcours atlantique ; il comptait : tant de tonnes de charbon de moins, tant de journées de paye à la mer, et ainsi de suite. La Compagnie Transatlantique décida finalement que cette bourgade de pêcheurs en Loire serait tête de ligne comme Le Havre. C'était dans le temps que le Corps Législatif proposait à l'ambition de tous les Français l'orgueil et les profits des grandes entreprises publiques ; l'Empereur essayait de séduire tous les cœurs ombrageux, de désarmer les dernières révoltes et les derniers ressentiments par des promesses de grandeur séculaire et de bénéfices commerciaux ; les vivaces mots d'ordre de Guizot se remettaient en mouvement, l'*Enrichissez-vous* du vieux ministre était comme le Sermon sur la Montagne de la jeune bourgeoisie aux dents longues. Les journaux se mirent à parler de la future cité de l'Atlantique Sud ; l'*Illustration* publiait des gravures sur bois plus compliquées que la nature, qui représentaient les futurs monuments. On lisait dans les feuilles de Paris : « Faut-il s'étonner des vives émotions qui surexcitent l'opinion quand on voit Saint-Nazaire, une simple bourgade perdue dans un pli des rives de l'Atlantique, s'élever en quelques années à la hauteur de nos premières cités maritimes ? » Les financiers de Nantes, installés dans les appartements Louis XV de la Fosse, de l'île Feydeau, de l'île Gloriette où les négriers avaient jadis drainé les profits de la traite, surveillaient cette naissance qui se déroulait à la sortie de leur grand'rue de la Loire. MM. Cezard frères, qui tenaient alors le premier rang sur la place de Nantes, prenaient en main l'avenir de Saint-Nazaire et fondaient la Compagnie des Crédits Généraux.

Le Grand Hôtel monta comme une plante bâtive ; les Halles couvertes se mirent un jour à briller au soleil blanc de l'Atlantique de toutes leurs verrières, de toutes leurs charpentes de métal ; les bassins à flot rongèrent peu à peu les rives molles de l'estuaire ; en soixante-dix-neuf se bâtirent

à Trignac les Usines Métallurgiques de la Basse-Loire, en quatre-vingt-un, les Chantiers de la Loire.

Antoine Bloyé tombait à quatorze ans au centre de cette ville qui se haussait et s'agitait de son mieux au-dessus de la plaine lisse des eaux, qui multipliait ses toits d'ardoise ; les maisons proliféraient comme les coraux, les bassins se maçonnaient, les mâts des vapeurs, des grands voiliers, se balançaient au-dessus des faitages, apparaissaient de loin aux paysans briérons qui venaient au marché. Une sorte de fièvre attirait vers les quais, les chantiers, les échafaudages, les hommes en quête d'ouvrage et les capitaux en quête de profits. Entre des rangées de palissades se taillaient de grandes rues perpendiculaires où le vent de mer arrachait les chapeaux durs des Parisiens et des Nantais et les casquettes d'hommes étrangers au pays : il n'y retrouvait plus ses obstacles, ses creux, ses terrains de jeu et ses vieilles cachettes ; il tourbillonnait à la croisée des nouveaux carrefours, soulevant des nuées de plâtre et de poussière ; il s'effiloçait à la pointe des cheminées d'usines qui fumaient dans un ciel longtemps pur.

Les journaux se laissaient aller à des élans trop faciles : « Tout rappelle à Saint-Nazaire, disaient-ils, les féériques créations que les placers de Sacramento ont fait naître en Californie... » Antoine vivait ce grand remue-ménage de fondation ; il était entraîné par la croissance de cette ville : dans une époque où les hommes mûrs s'abandonnaient à l'ivresse de construire, les jeunes gens se laissaient émerveiller à moindres frais. Comment un garçon de quinze ans eut-il pu résister à cette exaltation industrielle qui saisissait les grandes personnes ? Antoine allait du même pas que ses compatriotes de la Grande Brière qui abandonnaient la misère, la liberté désertique de leurs tourbières et de leurs marécages, le lent trafic de leurs bateaux plats sur les étiers pour aller à l'embauche des usines dont ils voyaient rougeoyer les feux lorsqu'ils se promenaient le soir sur les chaussées de leur royaume des ombres. Indret vidait déjà la Brière : les machines commençaient à aspirer dans tous les coins de France les adolescents des campagnes.

Paul NIZAN : *Antoine Bloyé*.



Les régates de La Baule. (Championnat d'Europe des canotiers - 1951).



Les yachts au Pouliguen.

CL. JEAN DUPUY

TABLE DES MATIÈRES

I. — NOTRE PRESQU'ILE	9
II. — UNE PETITE PATRIE DANS LA GRANDE HISTOIRE. 19	
...Jusqu'aux temps du Drakkar	21
L'épopée guérandaise	31
III. — IMAGES ET SOUVENIRS	39
Saint-Nazaire	43
La Côte d'Amour, Pornichet, La Baule, Le Pouliguen, Batz et Le Croisic	51
Guérande et ses remparts	58
La Presqu'île inconnue	62
IV. — EGLISES. CHAPELLES. CALVAIRES	69
Nos trois églises reines : Saint-Guénolé de Batz, Notre-Dame-de-la-Pitié du Croisic, Saint-Aubin de Guérande	73
Nos chapelles	85
Nos calvaires	89
V. — TRADITIONS ET LEGENDES	101
Costumes et Coutumes	105
VI. — FIGURES CELEBRES	121

VII. — LE LIVRE D'OR	145
<i>Gustave Flaubert et Maxime du Camp en presqu'île guérandaise</i>	147
<i>La féerie de l'histoire à Guérande</i> : BALZAC (<i>Béatrix</i>)	156
<i>Une saison au Croisic vers 1870</i> : CHARLES MONSELET (<i>De Montmartre à Séville</i>)	161
<i>Sur une route de la presqu'île</i> : JEAN RICHEPIN (<i>La Glu</i>)	162
<i>La Côte d'Amour</i> : LÉON DAUDET (<i>L'Amour est un Songe</i>)	165
<i>La récolte du sel</i> : CHARLES LE GOFFIC (<i>L'Abbesse de Guérande</i>)	166
<i>La mystique des temps nouveaux à Saint-Nazaire</i> : PAUL NIZAN (<i>Antoine Bloyé</i>)	167

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ
D'IMPRIMER LE 15 MAI 1952 PAR
L'IMPRIMERIE ANDRÉ TOURNON ET C^e
A PARIS POUR LE TEXTE ET PAR
L'IMPRIMERIE BRAUN ET C^e A
MULHOUSE POUR LES HÉLIOGRAVURES



*La couverture a été dessinée par MATHURIN MEHEUT
Les cartes et dessins sont de La Perrière*

